ACTUEL

novapress

N° 38
JANVIER
1974
mensuel
4 Frs

SPECIAL MODE NOËL

le 4ème sexe

Dessin de Siudmak
illustrant **Une porte sur l'été** de Robert Heinlein

Ce mois-ci, deux auteurs de Science-Fiction font leurs débuts dans J'AI LU : **Roger Zelazny avec** L'île des morts **et Robert Heinlein avec** Une porte sur l'été.
Zelazny appartient à la dernière génération des écrivains du genre et le roman que je réédite ici avait obtenu, il y a deux ans, le premier prix Apollo de la S.-F. lors de la parution chez Opta. Depuis, ses romans commencent d'être publiés régulièrement par Denoël et il s'affirme comme un des tous premiers nouveaux auteurs. L'île des morts **est une sorte de space-opéra métaphysique où l'on voit un homme quasi immortel et riche au-delà de tout, Francis Sandow, entreprendre une lutte à mort contre un inconnu qui a ressucité plusieurs ennemis et quelques-unes des anciennes épouses de Sandow. Mais ce dernier n'est pas seulement un homme, en lui cohabite une entité étrangère, celle de Shimbo de l'Arbre Noir, le Semeur de Tonnerre.**
Aux Etats-Unis, Robert Heinlein est depuis un quart de siècle l'auteur de science-fiction le plus lu, le plus vendu et le plus apprécié. Il n'en est pas de même en France où ce rôle est tenu par A.E. Van Vogt et, à un degré moindre, par Philip J. Dick. J'AI LU **va donc entreprendre de donner sa véritable dimension à Heinlein en publiant, au cours de l'année 1974, 4 ou 5 de ses romans, dont 2 inédits. Le premier à paraître est** Une porte sur l'été **qui raconte les démêlés temporels d'un ingénieur en robotique et de son chat, Petronius le Sage.**

Jacques Sadoul.

P.S. — Le livre du Pr Ehrlich, La bombe P, **ne nous éloigne pas du domaine de la science-fiction. Etudiant les problèmes posés par la surpopulation sur la Terre, ce scientifique voit dans l'accroissement démographique un danger mortel dont même la colonisation des planètes proches ne pourra nous préserver.**

J'AI LU J'AI LU **SCIENCE - FICTION : DE 3,30 A 5,80 FRANCS**

Publicité

ACTUEL 38
janvier 1974
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Jean Rouzaud
Couverture :
Grégory Pickup
et Jean Rouzaud

Ont participé à ce numéro :
Paul Alessandrini
Benjamin Baltimore
Richard Belfer
Jacques Brosse
Juan-Luis Dia
Catherine Deudon
Nicolas Domenach
Yves Frémion
Xavière Gauthier
Léonard Guillain
Hyma la Hyène
Hughes Hénique
Hold-Up
Patrick Labes
Madeleine Laïk
Albert Le Duc
Thierry Lewin
Géraldine Mandrax
Musta Miri
le Montfaucon Research Center
Paul et Virginie
Didier Sandman
Marie-Louise Taillefer
Marcelle Thorsen
Monique Wittig

Administration :
Jocy
Publicité :
Patrick Zerbib
Composition :
« Au Manuscrit »
Photogravure, montage offset :
Eurographic
Rototechnic-offset
Tirage :
Rototechnic-offset
Edicis
Diffusion :
N.M.P.P.

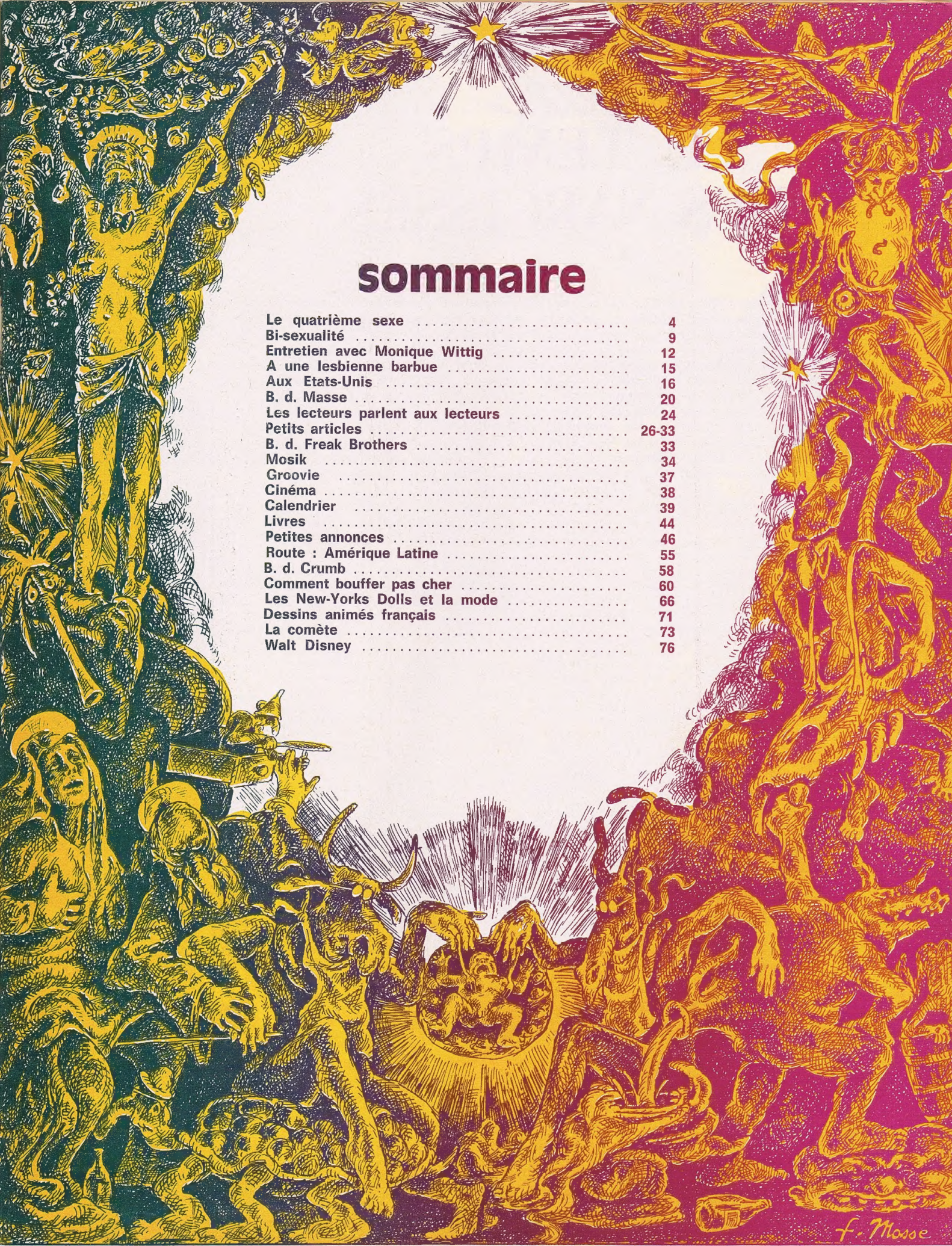
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.

Directeur de la Publication : Jean-François Bizot. Ce numéro a été tiré à 90 000 exemplaires.

La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits tachés, échangés ou brûlés.

sommaire

Le quatrième sexe 4
Bi-sexualité 9
Entretien avec Monique Wittig 12
A une lesbienne barbue 15
Aux Etats-Unis 16
B. d. Masse 20
Les lecteurs parlent aux lecteurs 24
Petits articles 26-33
B. d. Freak Brothers 33
Mosik 34
Groovie 37
Cinéma 38
Calendrier 39
Livres 44
Petites annonces 46
Route : Amérique Latine 55
B. d. Crumb 58
Comment bouffer pas cher 60
Les New-Yorks Dolls et la mode 66
Dessins animés français 71
La comète 73
Walt Disney 76



4e sexe

LE TEMPS DES NARCISSES

Le quatrième sexe, titre ronflant qui ne veut pas dire grand chose, mais comment appeler autrement cette ambiguïté sexuelle. Hommes pailletés, trios bisexuels, femmes bottées sont les derniers militants à sortir du grand brouet de l'underground, une sorte d'écume ultime de la contre-culture qui flotte parfois dans les eaux les plus troubles. La montée des narcissismes dont ils sont la lueur la plus décorée menace toutes les organisations et la société elle-même de décomposition. Il est difficile de condamner toute cette confusion, il en sort parfois de superbes créations, c'est l'objet du premier article. Suivent en cortège bisexualité, lesbianisme, l'état du Movement américain. Plus loin dans le numéro (p. 66), à l'occasion du passage à Paris des New York Dolls, nous donnons un petit coup de projecteur sur la scène décadente de la mode et du fric qui enfouit sous ses dorures et détourne bien à point les recherches conduites dans les marges. Bon Noël.

IL flotte sur l'époque un parfum lourd, un peu douteux, comme l'odeur suave et écœurante des morts qui brûlent, à l'image de certaines de nos certitudes. Les temps sont à la confusion et à la fuite. On s'orne et se déguise. Les travestis sont à la mode, un ancien photographe de Christian Dior les reçoit dans son appartement grand style. Les Gazolines courent de cocktail en vernissage, les restaurants font le plein, les bourgeois ressortent leurs tenues de soirée et n'ont plus peur de leur conscience ou des quolibets contestataires. La nuit, à San Francisco ou à Paris, ce sont les boîtes de travestis ou d'homosexuels qui scintillent. Dans une flambée de narcissisme, les militants s'interrogent et bon nombre sont, depuis un an, saisis d'une fièvre de psychanalyse. Les défoncés érigent des systèmes de vie high. Un ami, assistant de fac, se forge une ascèse en avalant avec méthode un demi-mandrax à l'heure : « Tu es à la limite de la perte de conscience, tes automatismes te conduisent, tu relâches tout contrôle et les fantasmes prennent corps... »

La fuite dans le fantasme, la revendication du délire, l'interrogation profonde et névrotique sont la réponse individuelle à l'incompréhension d'une évolution sociale imprévisible. La société dominante ne sait plus où elle va, écartelée par la montée des corporatismes — des contrôleurs de la R.A.T.P. aux commerçants. Le Bien Public semble mal partagé et oublié, et alors que la crise de l'énergie et l'inflation menacent la croissance et les utopies qui s'y rattachent : bien-être de tous, libération du travail et report du temps libre sur la reconstruction des rapports affectifs et sociaux.

Les militants marginaux ou gauchistes en font les frais, vacataires de facultés ou employés à temps partiels, virés dès que le flux monétaire se contracte. La survie passe au premier plan, l'agitation est en baisse, de toute façon fatiguée par six ans d'invention dont les résultats — c'est normal — ne se mesurent pas à l'aune des militants.

Comme l'action sociale semble sans effet, que militer apporte autant de frustrations que de satisfactions, que les organisations imposent une discipline nécessaire mais trop impérative et surtout sans résultat rapide, le mouvement éclate en narcissisme. Les groupes qui se sont autodissous, V.L.R., la Cause du Peuple récemment, donnent naissance à des luttes sectorielles, corporatistes elles aussi : les fous, les prisonniers, les lycéens contre le service militaire, la justice, les locataires, les homosexuels. Nous avons cru que c'était une décentralisation saine, c'est aussi une fission.

Autant que la société dominante qui s'effrite de telle façon qu'on ne sait plus par quel bout l'attraper, la contre-culture participe à cette curieuse décomposition. En mettant l'accent sur le soi, la recherche personnelle, les rapports affectifs et la sexualité, la contre-culture a favorisé la fuite vers les miroirs de l'interrogation, la plongée dans le délire et la confusion. L'idéologie du **pied** valide nécessairement les plus étranges démarches, folies diverses ou longues périodes larvaires.

Les gauchistes retournent dans les stations balnéaires, les défoncés somnolent, la mode « retro » Hollywood, paillettes 1925, n'est pas qu'une écume insignifiante d'une société qui tourne en rond comme on l'a cru d'abord (voir l'article sur les New York Dolls). Elle marque un étourdissement irresponsable et l'annonce d'une crise, équivalente à celles qui suivent les périodes de délire et de consommation intense. Toutes les girouettes tournent. L'interrogation, depuis deux ans, a fait des ravages dont l'aspect négatif le dispute aux apports positifs. Les communautés véritables ont passé des mois à essayer de reconstruire des rapports affectifs. A dix, cela devient une occupation à

temps plein, et l'on a fini le plus souvent par se séparer, plus mûr mais aussi plus confus. La marginalité n'a pu s'ériger en contre-système et se termine souvent en système de la misère : cela vaut peut-être encore mieux que de s'intégrer ; mais pour beaucoup le débat est ouvert.
La libération sexuelle semble le plus bel échec de la contre-culture : l'évolution des mœurs a lieu, le plus souvent sans qu'il s'ensuive un élargissement des rapports affectifs. Comme souvent pour la défonce : on s'affale, on s'affale, on sent des « choses », on place le contact à un niveau extra-sensoriel mais on ne se parle guère. Les orgies bourgeoises n'amènent qu'une consommation, où chacun traite l'autre d'objet, souvent en se gardant bien d'échanger des identités ou des adresses qui pourraient devenir compromettantes.
Chez les freaks, on baise peut-être plus, pas tellement d'ailleurs, mais le corps est souvent le seul abandon : pour le reste on se garde de trop donner avec la peur souvent légitime d'être exploité ou blessé. La fuite et le délire prennent parfois un aspect flamboyant. Comme chez les Cockettes, aujourd'hui dissoutes, et qui furent le premier groupe à se couvrir de paillettes, à se montrer androgynes et à annoncer bien à l'avance David Bowie ou Alice Cooper, et avec un autre panache. Groupe de théâtre travesti, hommes, femmes et enfants qui vivent ensemble dans un rêve ivre et finissent par monter sur scène pour s'exposer. Décorés comme des arbres de Noël, ils ne reculent devant rien et l'ambiguïté de l'époque se trouve exacerbée dans leurs exhibitions : on ne sait plus qui sont les femmes et les hommes, qui couche avec qui, bisexualité voisine homosexualité. La femme est caricaturée, on se pisse dessus, des enfants participent aux jeux et l'on prétend qu'ils ne s'en portent pas plus mal.

MAIS tout n'est pas noir dans cet éditorial. Chez les Cockettes la thérapeutique collective semble avoir fonctionné positivement : des trente paumés groupés, un certain nombre ont fini par s'assumer après la rupture. « Les Cockettes furent une explosion rauque, explique Grégory Pickup qui les a hébergés et filmés. Satire d'Hollywood, de Marlène à Marilyn, saynètes sur le french cancan, ils ont expulsé leur enfance. » Hibiscus, qui a fondé les Cockettes, donne l'exemple d'un marginal qui a réussi à s'extirper du malheur.
Fils d'acteur, acteur lui-même dans le Ridiculous Theatre de New York, il arrive en 1967 à San Francisco, « complètement paumé », articule Grégory Pickup qui, entre un joint, un verre de vin et un mandrax sait de quoi il en retourne. Hibiscus n'a jamais milité, hormis un très rapide passage dans le Gay Lib, le mouvement de Libération Homosexuel. Le temps presse, il a un cancer des os. Il décore sa vie, en faisant de chaque jour une célébration : vêtu d'oripeaux luxuriants, maquillé comme Mata Hari, il offre sur Haight Street des fleurs volées dans les cimetières, puis fonde les Cockettes. Ils jouent gratuitement deux ans, vivant d'expédients ou de chômage. « Cette conjonction ne pourrait avoir lieu qu'une fois, explique Grégory, une explosion transitoire, des acteurs de passage, une fuite absolue dans le délire et l'imaginaire, dans la vie et le spectacle dont ils sont sortis, la plupart rééquilibrés. » Hibiscus s'assume et va maintenant sortir des pièces de théâtre. Leur succès a dépassé toute attente. Bien avant d'être la ville du mouvement hip ou du Grateful Dead, le San Francisco d'aujourd'hui est pour le jeune Américain la ville des Cockettes.
Mais la libération sexuelle n'effectue pas toujours ces tours de passe-passe thérapeutiques. La plongée dans le narcissisme a ses revers. Deux mouvements particularistes en ont fait l'expérience, le women's lib ou le M.L.F., et les mouvements de libération homosexuelle. Au M.L.F. le débat sur le lesbianisme et le refus des hommes s'achève, il fut utile mais controversé (voir pages 12 à 19).
Les homosexuels ont rapidement abandonné toute lutte militante pour ne songer qu'à s'entraider et transformer trop souvent leurs réunions en dragues justifiées par l'idéologie du pied, abandonnant la véritable lutte pour la libération et la recherche en profondeur. Ces deux mouvements, un moment, ont donné une impression normative, polarisant les attitudes sexuelles alors qu'ils affirmaient tous les deux revendiquer pleinement les activités de l'autre sexe.
Rosa von Prauheim, cinéaste allemand, ami de Werner Schroeter — ils se sont souvent assistés sur leurs films respectifs — a, par son film sur l'homosexualité, lancé en 1970 le mouvement homosexuel allemand. Il vient de terminer un énorme ouvrage d'analyse sociologique sur l'homosexualité en Allemagne.
Il en parle avec une certaine tristesse, l'impression que le mouvement n'a pas dépassé sa première étape, celle de la simple prise de conscience.

Est-ce que tu conçois une véritable libération sexuelle dans notre société de marchandise ?
Tous les extrémismes sexuels se développent sous le couvert de la libération, mais les gens y perdent leur véritable épaisseur. C'est la promiscuité : on se touche mais on ne se parle pas, on écoute de la musique, on fume, on se baise et on ne se revoit plus. Au-delà du sexe, cela reste froid et impersonnel. Que les gens accèdent au sexe facilement et sans se sentir coupables, c'est très bien, mais il faut que cela s'accompagne de rapports humains. Connaître quelqu'un, le sentir, l'aimer ou l'apprécier d'abord, et puis coucher avec.

Photos Michaël Zagaris.

Pourquoi les relations des homosexuels apparaissent-elles comme plus limitées que celles des hétérosexuels ?
La vie hétérosexuelle comporte plus de jeu : une femme doit être séduite, baratinée, on la connaît souvent avant de coucher avec elle : il faut avoir montré son charme. Pour un homosexuel, le sexe est directement disponible, dans vingt bars, en cinq minutes, sans baratin et sans suites. L'hétérosexualité donne aux gens une chance de se connaître, de faire durer les relations. Les homosexuels démarrent sur le sexe, et il est bien rare que l'attraction monte de la queue à la tête.
Pourquoi cela ?
Parce que le secret, naguère lié à l'homosexualité, persiste. On se rencontrait dans les toilettes, on avait peur de donner son nom. Tu comprends, ce qui est inscrit par des siècles d'oppression sociale ne s'évapore pas en une génération : l'inconscient n'a pas encore été bouleversé, la libération est encore superficielle... Là-dessus vient se greffer une sorte de masochisme qui est propre à tout le monde, hétérosexuels comme homosexuels. Il est plus décadent, plus exotique, plus

facile de ne pas avoir à respecter les gens — ce qui risque bien d'arriver lorsqu'on les connaît. Il est plus fou, plus irresponsable aussi de les brutaliser, d'organiser des orgies. C'est excitant, enivrant, mais essentiellement faux.

TOUTES les marginalités finissent dans le spectaculaire, doré ou misérable, une écume que la société va jusqu'à encourager, comme pour mieux faire oublier par le superficiel et l'apparat le fond des problèmes. Celui qui est niché dans l'inconscient, celui de l'équilibre des rapports individuels, qui sont quand même, c'est dialectique — la base et l'aboutissement des rapports sociaux. Le rock androgyne d'Alice Cooper ou de David Bowie en est le meilleur exemple : une révolte formelle qui rapporte gros, et dont les acteurs-objets fondent une mode, ce joli détournement en image. La mode est souvent sœur du commerce. »
Voilà qui est bien loin de Wilhelm Reich, et surtout de ce que la contre-culture essaye d'établir : des rapports profonds, sensibles, équilibrés, aussi transparents que possible, la suppression de hiérarchies dans le couple, son ouverture sur l'extérieur sinon sa disparition. Pourtant, sans qu'on en parle, les attitudes changent, surtout chez les plus jeunes (voir pages suivantes). Nous avons choisi de parler du sexe, parce que lorsqu'un homme, une femme, deux hommes, deux femmes, ou trois se rencontrent et engagent de véritables rapports, en essayant de ne pas se conformer aux normes, c'est un rapport social qui exprime toutes nos interrogations.
Certes, d'autant d'introspections — et surtout si soudaines et si rapides — il résulte une confusion qui coïncide parfois avec celles qu'entretient la société, plus ou moins consciemment. Il faut essayer de trier nos confusions et les autres. Ce ne sont pas les mêmes quand on y regarde de près. La société s'arrange pour que les libérations deviennent des marchandises, on vend du travesti à l'Alcazar. Quand il parle de sexplosion en France, **Le Point** n'évoque que des marchands : films pornos, sex shops réprimées, clubs payants d'échanges de partenaires sexuels pour couples qui se morfondent et bâillent. La libération sexuelle est une bonne affaire, et cela partout. A New York encore plus qu'ailleurs quand on connaît les éditeurs de **Screw**, le journal du sexe libéré, et leur souhait majeur : égaler un jour Hugh Hefner, le père de **Playboy**. Les bourgeois accommodent nos thèmes à leur sauce. L'encyclopédie sexuelle Hachette le placarde sur sa couverture : un homme de dos, couché sur une femme qu'il cache et domine, et dont on ne voit qu'une chose : une main, avec une alliance.
La société semble s'arranger de la décomposition qui pourtant ronge ses assises : cela ressort de son choix pour la fuite en avant et le refus d'affronter les vrais problèmes, ne serait-ce que parce qu'une opinion publique largement aliénée craint de se regarder en face, que le changement menace la sécurité du couple et des hiérarchies. Mieux : la décomposition joue à court terme à l'avantage des pouvoirs : quand les militants gauchistes s'interrogent, les groupes s'affaiblissent, les universités tombent de plus en plus sous la coupe du P.C. ou de l'U.D.R., et les fascistes recrutent et cognent impunément.
Cela ne signifie absolument pas que tous les freaks, les marginaux, les militants plus ou moins libertaires, se noient dans leur miroir et n'en tirent qu'un choix délibéré pour la débilité. Il ne faut pas pour autant rejeter les démarches individuelles, la réflexion, l'essai de bâtir des rapports neufs. Il s'agit simplement de prendre conscience des risques de l'égotisme, dont les collectifs ne sont souvent pas la cure puisqu'ils multiplient l'interrogation par le nombre des participants et qu'il n'est pas toujours bon de passer deux heures à discuter vaisselle.
La restructuration des rapports passe par une étape d'individualisme, mais attention, pas n'importe lequel. L'idéologie du pied et de la fumette est une catharsis nécessaire, mais sûrement pas une fin en soi, car elle isole en privilégiant l'égoïsme et la démerde.

ALORS que faire ? Garder le contact avec le militantisme, cher camarade, pratiquer un marginalisme constructif et créateur même si on prend moins de pieds, ne pas systématiquement décrier les luttes institutionnelles et les partis démocratiques — quand il y en a —, se préparer à serrer les coudes pour éviter que la crise économique ne tourne à un autoritarisme crypto-fasciste, trouver où l'on peut s'infiltrer, ce n'est pas toujours parce qu'on travaille que l'on s'aliène absolument. Oh... nous savons que cela n'est pas facile : à **Actuel** même nous ressentons l'aliénation de l'organisation.
Et si vous restez réfractaire, cela peut encore se comprendre, méditez un peu sur l'expérience de **Project One**, cette communauté géante de San Francisco qui continue à fonctionner et de mieux en mieux, le bel et rare exemple d'un projet « marginal » qui dure.
Une usine désaffectée, cela se trouve, et, à San Francisco, il y en avait des dizaines. **Project One** s'est installée depuis deux ans, bâtisse ocre, 1360 Howard Street. Dans le numéro 15 d'**Actuel**, il y a deux ans, nous fournissions une description qui vaut toujours :
Un peintre tient la comptabilité, un comptable peint. Une femme sculpteur, pourtant habile de ses mains, a longuement peiné pour installer la première douche collective. Dans les grands couloirs, une horde d'enfants court sur le béton qui sonne. L'école est une école libre, porte ouverte et sans cahier, ils en profitent. Sur le toit, dans le restaurant collectif aux cinquante couverts de fer-blanc, j'enfourne une grande plâtrée de légumes et de hachis à la grande table, avec une secrète émotion. Au troisième étage, les plâtriers s'affairent encore à poser des cloisons gondolées et baroques. C'est **One** à San Francisco, la grande boîte jaune à malices de la nouvelle vie, un trip rapide vers 1980 comme on l'aimerait, un rêve réel qui périme l'usage des grands mots.
Ralph Scott a pris l'initiative du projet. Toute ville a ses quartiers morts que l'on peut envahir. Les entrepôts, les vieilles usines périmées y abondent, que l'on peut transformer si l'on en a l'audace. On n'y change pas la vie en huit jours. Il faut s'accrocher : « Nous ne prenons pas n'importe qui, dit Ralph

Scott de la voix lasse d'un mec qui occupe bien ses dix-huit heures par jour. Il faut être prêt à travailler très dur. Personne ici n'est payé pour se coller les tâches désagréables à votre place, nettoyer les chiottes, s'occuper de la réception, répondre au téléphone, balayer, préparer les repas, maintenir la sécurité. Il n'y a personne pour organiser la communauté : c'est l'œuvre de chacun. » La location du bâtiment entier revient à 200 000 F par mois. Cela fait trois cents francs par groupe. Une paille pour la surface qu'ils occupent individuellement.

Ralph Scott vivait auparavant une petite vie « square », le complet bleu marine, l'attaché-case et tout. Ingénieur du bâtiment, il travaillait pour la ville de San Francisco. Cela a duré sept ans, de 1960 à 1967. Influencé par l'époque, il s'installe en collectif. « Nous avons commencé à une douzaine, des architectes, des designers. Un groupement d'individualistes. Le bâtiment initial était beaucoup plus petit, un dixième de celui-ci. Nous y sommes restés deux ans. Il y avait aussi des ingénieurs, des peintres, des sculpteurs, des musiciens. N'ayant pas d'argent, nous devions compter sur nos propres ressources. Mais en groupant nos connaissances diverses, nous pouvions faire beaucoup de choses. Cela nous a pris un an et demi pour nous apercevoir que nous formions vraiment une communauté, et que ce serait utile d'en développer une plus grande. Quand nous avons décidé d'installer **One,** notre actif s'élevait à peu près à cent dollars. Nous n'avions pas de contacts. Nous sommes allés voir le propriétaire, l'allure très correcte, porte-document sous le bras, en disant que nous allions fonder une grande compagnie. Les cheveux longs mais très nets, en complet veston. Nous avons réuni 8 400 dollars pour payer d'avance les deux premiers mois de location. Les gens avec qui nous avions travaillé nous ont fourni des contrats pour faire bien. Et les copains ont commencé à arriver. Nous n'avons pas accepté n'importe qui tout de même et nous n'avons pas négligé ceux qui gagnaient beaucoup d'argent. L'immeuble était vide : cent mètres sur deux cents, avec seulement des piliers en béton, cinq étages un peu creux pour loger soixante groupes très distincts. Il a fallu un an pour l'installer : « le premier fric réuni a servi uniquement à l'achat de matériaux de construction. La mairie croyait qu'il en coûterait trois millions de francs, nous nous en sommes tirés avec 250 000 F. »

Allen Ginsberg maquillé dans le film sur les Cockettes de Gregory Pickup

Pour la première fois dans une communauté, l'échelle de la tribu a été dépassée. A deux ou trois cents, tous les problèmes de l'organisation se posent. Les gens de **One** les ont affrontés empiriquement. Groupés sans présupposés politiques, hors de l'ombre d'un parti ou d'une idéologie, il leur a fallu débroussailler ce terrain vague qui sépare utopie et démission. Ils l'ont fait anarchiquement, moins vite qu'I.B.M. ou le P.C., mais finalement mieux. Trop de communautés reposent sur un leader, un guru qui en fait l'unité. **One** s'efforce de réduire au minimum la division du travail et de faire circuler la compétence.

Au départ les premiers occupants de **One** n'avaient guère l'esprit collectiviste. Certains gagnaient à l'extérieur plus d'argent que d'autres et cultivaient le bas de laine. « Nous étions simplement anticapitalistes, dit Ralph Scott. C'était là notre seule base politique. Juste une opposition foncière à l'exploitation de l'homme par l'homme. » Le frottement quotidien dans un travail commun a grignoté l'excès d'individualisme. Les biens passent d'un « espace » à un autre.

Le fric continue à être un problème-clé, celui qui, comme toujours, détermine les rapports avec la société dominante : il faut payer le loyer, acheter à manger, et pour cela, lorsqu'on est en ville, **produire.** Certains habitants de **One** louent leurs connaissances techniques. Mais ils essaient surtout de définir une activité qui permette de survivre en remplissant une fonction positive. Un super-spécialiste de « l'organisation des entreprises » a monté une petite imprimerie dont les revenus sont versés au collectif. Ils veulent aussi louer — à bon marché — leurs services aux communautés défavorisées hip, mexicaines ou noires. Les spécialistes, du plombier à l'organisateur et à l'avocat, coûtent cher aux Etats-Unis et **One** en réunit de toutes sortes.

AUJOURD'HUI avec Prospect Artaud, Project Two, le phénomène essaime. Project One s'est étoffé. Maintenant, quand on y pénètre, le réceptionniste demande : « C'est pour quoi ? » — « Je voudrais savoir où vous en êtes. » — « Ah ! suis-moi. » On se retrouve devant un computer, il appuie sur un bouton, et hop ! La machine décide une vingtaine de feuilles perforées, un article sur **One** qu'on a inscrit dans la mémoire de l'ordinateur. Project One est probablement la première organisation communautaire à disposer d'un tel arsenal technologique, et à le faire fonctionner. L'ordinateur tient à jour un étonnant service de petites annonces : on cherche un vieux vélo, un coup de téléphone, on se branche sur le **Time Sharing,** et parmi les milliers d'offres enregistrées il y a peut-être votre affaire. On veut constituer une crêche sauvage dans un quartier de San Francisco — même démarche. L'ordinateur a d'autres programmes, notamment un annuaire, révisé en permanence, de toutes les activités militantes et sociales de San Francisco, par branche et par quartier : free clinics, organisations des minorités raciales, églises utilisables pour des meetings, conseils de quartier, avocats, cent pages d'adresses. Sculpteurs, artistes, vidéo freex ? Un groupe de rock, un studio de radio, une école libre, la bâtisse de Howard Street abrite maintenant quatre-vingt freaks, qui ont réduit de moitié leurs besoins financiers en se groupant, cinquante autres viennent y travailler pendant la journée.

L'expérience est exemplaire, comme ces immeubles communautaires qui ont fleuri un temps dans la Russie d'après la révolution. Elle assume de façon neuve, pragmatique et équilibrée la multiplication de l'énergie et des compétences diverses, sans empiéter en permanence sur la vie privée et les recherches personnelles de chacun. Sans être des militants classiques — « Que veux-tu, nous avons souvent manifesté, mais où cela menait-il ? » — les habitants de One essaient de participer, autant que possible, avec leur efficacité propre, à l'activisme local, au niveau de la base.

Les tâches collectives, réparations, poubelles, téléphone sont partagées entre tous, et chaque semaine une assemblée générale permet de discuter les problèmes qui apparaissent : allons-nous installer un studio de montage et une salle de projection, où en sont les finances ? Il faudrait constituer un documentaire audio-visuel sur notre histoire, qu'elle puisse servir d'exemple avec ses problèmes, ses percées, ses fantastiques avantages. D'autres partent et d'autres arrivent, ce n'est pas un drame, il en va de même dans toutes les collectivités. De nouveaux immeubles comme Project Artaud ont été colonisés, un quartier revit, certains individus ne supportent pas leur part de responsabilité collective, ils flippent.

Et quand on est un peu crevé, que les muscles vous lancent, le kinésithérapeute du sous-sol est prêt à vous malaxer contre-culturellement. Une bonne leçon de pragmatisme anglo-saxon pour les héritiers de Cicéron férus de rhétorique.

PIN-PON ! PIN-PON ! VOILA LES BISEXUELS

Ils évoluent dans l'ombre des androgynes spectaculaires comme celle de David Bowie et de sa femme qui paradent dans l'ambiguïté, ils se placent à l'écart des choix homosexuels tranchés qui opposent souvent nouveaux interdits, nouvelles normes aux anciennes. Ils tournent au bord du narcissisme — cela sature, comble, déroute, occupe en tout cas — et certains prennent de grands pieds. Ils ont souvent moins de vingt ans, ils essayent de vivre hors du concept et des partis pris, dans les contours flous des polarités sexuelles, sans se vouloir mâles ou femelles, ou cherchant à faire émerger un type de relations qui se développent loin de la domination, de la possession et du contrôle, au-delà des cadres habituels des relations de l'homme et de la femme. Ils sont bisexuels — à savoir qu'ils entretiennent des rapports sexuels avec les deux sexes. Ils sont un peu confus, mais leur perplexité ramasse à l'échelle microscopique toutes les problématiques.

Quand on croit au mécanisme dialectique d'une société, on n'a pas le droit de négliger leurs tâtonnements, cette psychanalyse sauvage qui consiste à s'enfoncer à la recherche de ce qu'on sent. Qu'est l'autogestion si elle se fonde sur des familles inamovibles et patriarcales ? Que signifie une organisation révolutionnaire qui nie l'homosexualité ? Couple, association, ou relations profondes entre deux ou plusieurs êtres passent-elles par l'égalité ou le déséquilibre, le pouvoir et les rapports de force sous-tendent-ils le désir ou au contraire en sont-ils le garde-fou, ou encore l'échappatoire ?

Comme ils refusent toutes les catégories habituelles, il n'est pas possible, à partir de leur discours et de leurs expériences, de reconstruire un réseau de structures sociales. Nous pensons qu'il faut les écouter.

Cela commence souvent comme une provocation, une façon d'afficher sa liberté :

Christine, **dessinatrice, vingt ans : « Toujours interne au lycée, je commence à déconner dans ma classe. Et avec deux filles nous faisions croire que nous avions fondé un Lesbi Club, nous trouvions les autres filles normales et niaises. Nous voulions être marginales et nous allions jouer au poker dans les chiottes en laissant supposer bien d'autres choses. Avec des rires et des sous-entendus. »**

Rapidement, la démarche bisexuelle prend l'aspect d'une recherche. Comment trouver l'affection, la compréhension, quand trop souvent on s'oppose de sexe à sexe. Isabelle, 21 ans, actrice, connaît une quarantaine de types qui la traitent en charmant objet, la maltraitent, la fréquentent, l'aiment et la satisfont parfois — mais aucun ne la comprend suffisamment. Alors qu'elle vit avec un homme depuis un an, un rapport homosexuel la bouleverse. Elle explique : « Pour la première fois, avec cette femme, je me sentais dans un rapport d'égalité ».

Penses-tu pour autant que les relations avec les hommes soient nécessairement insatisfaisantes ?

« Ils ont une façon de vous écouter, supérieure et paternaliste, qui m'est presque devenue insupportable. Ils veulent toujours qu'on les suive, et ils sont rares, ceux qui font l'effort de vous suivre, de vous comprendre, de vous aider à vous exprimer. Chez les femmes, au contraire, je rencontre une écoute vraie, amicale. »

C'est là l'essentiel de tes rapports émotionnels ?

« Oui, s'écouter tout le temps, pouvoir créer ensemble. Une femme ne me juge pas, elle se remet en question avec moi. Je peux tout vivre avec une femme, alors que le tout m'oppose au rythme de vie des hommes. Avec une fille, on fait la cuisine ensemble, on travaille ensemble. Pas avec un homme. »

Jocelyne Benzakin

La généralisation est toujours abusive...

Il est possible que certaines femmes préfèrent l'intrusion brutale et cavalière d'un homme, c'est un peu masochiste.

C'est une image toute faite...

Pour moi, être avec Sue, c'est vivre ailleurs, dans une autre dimension.

Ne crois-tu pas que, souvent, les hommes jouent le rôle qu'on attend d'eux ?

Je n'en sais rien. J'y vois une raison de plus, si cela est vrai, pour qu'une femme ait des expériences homosexuelles.

En faisant l'amour avec une autre femme, on découvre son corps, pas seulement parce qu'il sera mieux caressé mais surtout parce qu'en caressant un corps de femme, en touchant un sein, je découvre quelque chose qui est un peu moi, je fais naître une sensation que jamais une poitrine d'homme ne me fera éprouver et qui n'est pas non plus celle que je ressens en caressant mon propre sein. Une femme qui caresse le corps d'une autre femme s'y implique comme aucun homme ne pourra jamais le faire et ressent ce que jamais un homme ne ressentira.

Mais l'orgasme est identique ?

Oui. C'est vrai. Mais ça ne change rien au reste.

Pour les hommes, comme pour Isabelle, il est difficile de réconcilier la profondeur des rapports d'amitié, la complicité qui peut exister entre mecs et le désir hétérosexuel. Metteur en scène, Rosa Von Praulheim choisit les hommes :

« Avec les femmes, mes rapports manquaient de tension, de stimulation : je les désirais mais seulement sexuellement, et j'ai trouvé malhonnête de poursuivre de la sorte, de traiter les femmes en objets sexuels, de séparer le désir et l'amitié profonde. »

Jérôme, militant à l'ex-Ligue :

« Mon copain et moi étions inséparables. On milite au même endroit, on a les mêmes goûts. L'amitié virile m'est un jour apparue comme la façade d'un grouillement plus profond. Il n'avait connu que des mecs, surtout quand il était en pension chez les Frères. On était assez ronds, on a couché ensemble. Mais je reste sexuellement plus attiré par les femmes. »

C'est encore admettre la polarité sexuelle, trancher entre les hommes et les femmes. Vécue, l'expérience est toujours traumatisante. Jérôme n'a pas fini de s'interroger, comme Bernadette, 23 ans, militante d'une autre organisation :

« Mes rapports avec cette fille devaient de toute façon aboutir à ça. Je l'aimais beaucoup, on discutait de ça. Un après-midi, je suis allée chez elle, pour une raison quelconque, et je suis restée. Je n'ai pas joui cette fois-là, et le soir j'étais complètement désolée. Physiquement et moralement. Ni

honte ni culpabilisation, rien qu'une impression inquiétante. Ce que je venais de faire était vachement grave non ? J'ai eu envie de finir la nuit chez mon petit ami, mais il n'était pas libre.

« Ce qui effraie dans les rapports homosexuels — plus que le tabou — c'est leur côté déroutant. Ton désir n'est pas le même. Tes gestes non plus, tu hésites d'abord. Problème : à qui l'initiative, qui sera la dominatrice et qui la dominée. Tout un jeu pour savoir si on fera les mêmes gestes ensemble, ou chacun à son tour, comparer les effets. »

Ici, l'homosexualité permet une fois de plus de dépasser l'aliénation des rapports hétérosexuels qui veulent trop souvent qu'il n'y ait qu'un seul sujet, ou tout au moins un élément dominant. Mais le bisexuel refuse les catégories et ne se considère que rarement comme homosexuel.

Jérôme : **« Je suis toujours opposé à l'homosexualité. Pour moi, elle n'existe pas. Un hétérosexuel sera, un jour ou l'autre, un homosexuel refoulé, et vice versa. La plupart des gens sont bisexuels... »**

Janis : **« Les lesbiennes veulent te piéger dans un couple homosexuel, voilà pourquoi je préfère fréquenter des couples... »**

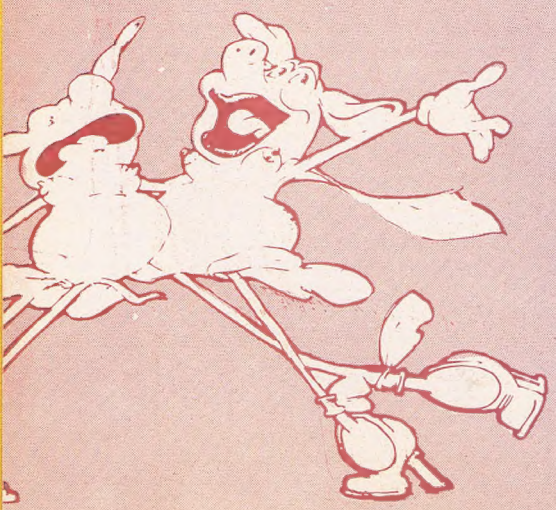
Christine : **« Homosexualité ou non, il faudrait toujours que ce soit facile et gentil. Entre deux filles, il y a tout un monde féminin que l'on retrouve, et un comportement égalitaire. Avec un mec, il reste toujours au contraire un point d'interrogation, une parcelle de mystère, quelque chose que tu ne comprends pas : c'est le problème, et l'intérêt. Le fait d'avoir eu des relations homosexuelles aide à avoir des rapports égalitaires avec un mec : puisque c'est possible entre femmes, pourquoi pas entre les deux sexes ?**

Cela dit, l'homosexualité pure, masculine ou féminine, me semble souvent suspecte, trop démonstrative... »

Encore faut-il que le couple, quel qu'il soit, n'aboutisse pas à recréer des rôles, mâles et femelles. Alors Jérôme essaye, par compensation, d'entretenir des relations avec une fille parallèlement à ses rapports avec son ami. Inévitablement, ils se retrouvent un soir tous les trois au lit :

« J'ai très mal pris le truc ; ils avaient l'air de s'entendre. J'ai été jaloux. Alors on en a parlé. L'amalgame ne me réjouissait pas, mais il fallait qu'elle baise avec F., nous aurions ainsi été sur le même plan d'égalité. Elle voulait bien, puis c'est lui qui a refusé, il n'a jamais connu de filles, il s'est défilé.

L'élément masculin, c'est lui ?



« C'est surtout lui, en effet. Sans doute parce qu'il est plus âgé que moi. Mais nos rapports demeurent épisodiques, généralement assez loupés, trop possessifs. Mais à choisir entre lui et une nana, c'est encore lui que je choisirais : il s'est passé quelque chose d'assez profond entre nous. »

L'équilibre du ménage à trois est souvent bizarre. Pour certains comme Janis, dix-neuf ans, chanteuse de rock, la bisexualité permet d'échapper au cadre astreignant de la féminité, mais c'est aussi une fuite, une quête. Elle approche des couples équilibrés, se greffe un instant sur leur vie, ne risque pas trop de devoir s'engager.

« Intimement, je n'ai jamais connu personne. Mais j'en ai envie, bien sûr. C'est pour cette raison que je me sens également attirée par les deux sexes, mais je ne m'intéresse pas à une femme sexuellement... pas vraiment, j'ai simplement envie de pouvoir toucher son corps sans qu'on oppose toutes sortes de tabous... En fait, j'ai senti qu'il me fallait avoir des rapports affectifs aussi intenses avec les hommes qu'avec les femmes. »

Leur apparence physique importe...

« Oui, quand même. »

Tu te comportes donc comme un mec.

« C'est vrai, mais j'ai une attitude de femme vis-à-vis des mecs. La bisexualité n'est pas autre chose. »

Quand tu as des rapports avec une fille, tu finis donc par en avoir avec son petit ami ?

« Pas toujours, mais si les choses se passent ainsi, c'est bien. »

Et il n'y a jamais de blocage, chez le petit ami ?

« Non. Peut-être parce qu'il me sent comme je suis, parce qu'il sait que je n'ai pas envie de m'imposer dans leur couple. Il sent que je ne changerai rien, que je ne viens pas briser leur couple, que j'ai seulement envie de les connaître tous les deux intimement — sans bouleverser leur vie. »

Dans d'autres couples à trois, il n'y a qu'un véritable bisexuel qui peut devenir le pivot de la situation. Les autres semblent s'en arranger, mais plutôt que de libération on peut parler de vaudeville :

Actuel : **Le fait qu'Alain soit marié ne te gêne pas ?**

Michel : **Non, je l'ai peut-être connu à cause de cela.**

Actuel : **Qu'il couche avec des filles t'apporte-t-il quelque chose ?**

Michel : **A mesure qu'Alain a été amené à me parler de sa femme, je suis entré dans le trio.**

Actuel : **Vous n'abordez jamais le problème avec elle ?**

Michel : **Ce n'est pas nécessaire, il ne faut pas en parler... Ce n'est pas de la pudeur, mais il est impensable de réaliser quelque chose de sexuel tous les trois.**

Actuel : **Ta femme le pense aussi ?**

Alain : **Oui, je crois. Tout ce qu'elle peut faire sexuellement, c'est avec moi en pensant à lui.**

Actuel : **Bizarre... Elle couche avec des filles ?**

Alain : **Non.**

Actuel : **Ça lui manque ?**

Alain : **Je ne crois pas.**

Actuel : **Ton idéal, pourtant, est la bisexualité.**

Alain : **Oui, mais on ne décide pas de le devenir. Il faut une occasion.**

Michel : **Je pense qu'être uniquement homosexuel est une infirmité ; être uniquement hétérosexuel aussi, d'ailleurs. Il me paraît beaucoup plus facile de s'occuper de sa tendance dominante plutôt que de s'assumer pleinement.**

Actuel : **C'est un parti-pris ?**

Alain : **C'est une victoire.**

Les rapports à trois permettent de multiplier l'émotion, la linéarité se transforme en circularité, et cela circule vite. Parfois trop.

Jérôme : **« On évite d'être toujours en tête à tête, de se sentir seul responsable de l'autre. On a souvent deux interlocuteurs, et dans l'intimité c'est riche. Mais le triangle n'est jamais équilatéral, ne serait-ce que parce qu'il est difficile de faire l'amour à trois. »**

Julien : **« Coucher entre deux femmes donne une étrange ivresse, une dimension sociale, presque cosmique, aux émotions ; empreinte aussi, parfois, d'un douteux sentiment de puissance. J'ai l'impression d'y rencontrer tout le genre féminin, l'émotion du funambule qui essaie de garder son équilibre. »**

La recherche individuelle passe très lentement dans l'orbite politique. Des organisations d'extrême-gauche tiennent souvent le problème des rapports affectifs ou sexuels pour purement secondaire. Il règne même une atmosphère franchement répressive.

Bernadette : **« Je n'ai rien dit à mes camarades. Ce qui n'est pas anormal : dans l'extrême-gauche, on ne parle pas de ces choses-là. Donc, en en parlant publiquement, je choquerais, j'agresserais. Je ne crois pas qu'il y ait de lesbiennes dans mon organisation, mais des filles qui aiment l'ambiguïté dans les relations avec les autres filles. Je me souviens, un jour j'étais seule au local avec une copine, l'atmosphère était extrêmement lourde de sous-entendu, une camaraderie appuyée ; très chouette ; une complicité qui se suffit à elle-même.**

Dans l'organisation, le problème du lesbianisme est nié ; cela dit, ce genre de relation entre deux militantes ne serait pas admis, tout comme le simple copinage d'ailleurs : les relations interfemelles soustraient de l'énergie à l'activité révolutionnaire. Si le militant moyen vit en couple avec la militante moyenne, des gens de plus en plus nombreux affirment leur individualité, leur droit à n'importe quelle vie privée. »

La Ligue Communiste s'ouvre légèrement au problème : quelques filles de l'ex-Ligue ont milité dans les comités de quartier du M.L.F. et en sont revenues plus émancipées. A la fête de **Lutte Ouvrière**, les militants d'Antinorm (une frac-

tion du Fhar) auxquels on refuse un stand trouvent un abri chez la Ligue, depuis on discute. Les organisations militantes, malgré tout, marquent encore une étape dans la libération sexuelle du jeune qui y pénètre.

Jérôme : **« Je me suis certainement épanoui dans ce cadre, oui. Il y a le côté libertaire de l'organisation. Etre militant, c'est un peu une carte de visite.**

Et la hiérarchie favorise les chefs ?

Sûrement, on baise plus avec un leader. On se sent presque obligé. Comme partout, je pense... »

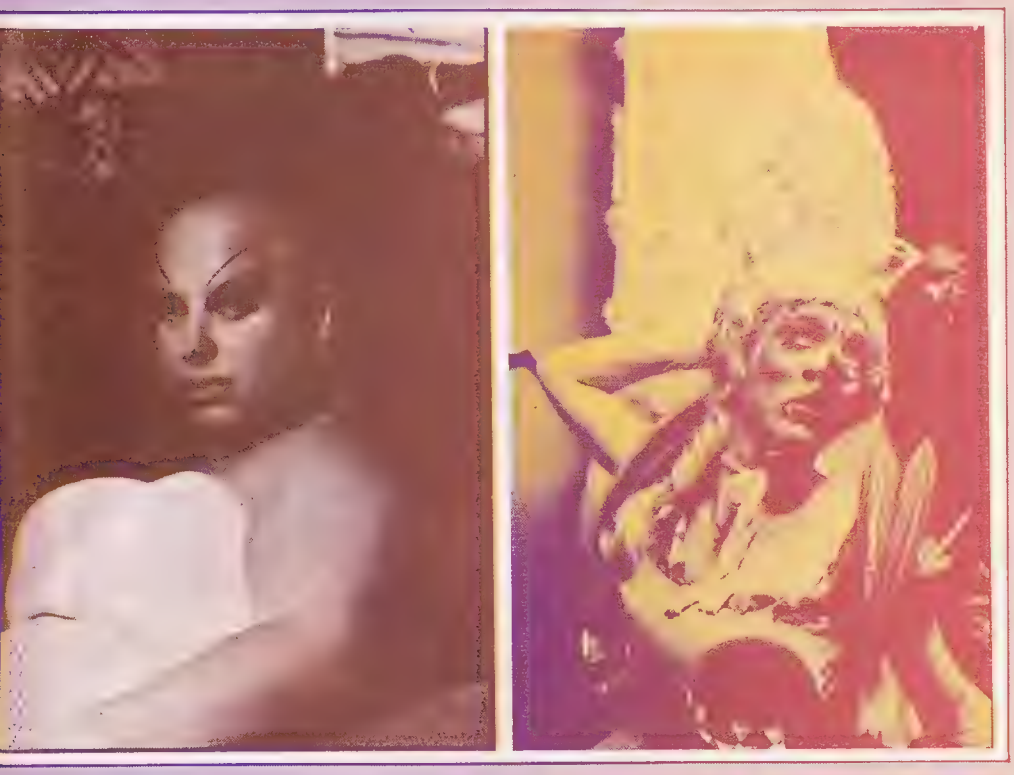
De toute façon, la bisexualité n'est qu'une exploration individuelle, qui permet d'y voir plus clair dans l'équilibre des rapports, ouvre des possibilités, laboratoire du microcosme nécessaire à l'analyse plus vaste : la révolution sexuelle passe par l'éclatement des cadres sociaux traditionnels, entretenir de « vrais » rapports, profonds, satisfaisants, consomme un temps épouvantable.

La bisexualité ? on s'en contente, on déclare l'exemple suffisant. Otto Muehl est l'ancien grand alchimiste de happenings très violents à Vienne : on s'y aspergeait de sang ou de matières fécales diverses, on se masturbait en long et en large dans de multiples petits films sur les « perversions ». Depuis, Otto Muehl a constitué un collectif thérapeutique qui essaie de vivre sans névroses, en s'inspirant de Willem Reich. Il est venu à Paris avec ses amis pour figurer, aimer et chier dans **Sweet Movie,** le prochain film de Dusan Makavejev, auteur de **W.R. les mystères de l'organisme.** Ses propos limitent fort bien son propos. Au fond d'un garage du XIIIe arrondissement qui ressemblent à la Fabrik de Hambourg, Otto et sept de ses ami (e) s, le dos dans le canapé et le ventre à la cheminée :

Actuel : Vous viviez en commune, à Vienne.

Otto : **Oui, « Therapy Kommune », la seule à Vienne qui pratique, comme activité essentielle, l'analyse de groupe.** Quarante personnes, **dont un bébé, réparties dans trois appartements. Certains travaillent,** d'autres ont amené **de l'argent avec eux, certains** ont vécu dans **des communautés à Berlin,** qui ont depuis **éclaté. Nous, ça dure depuis trois ans,** depuis **avril dernier les rares couples survivants ont disparu, et tout le monde s'aime bien. Les séances de thérapie se passent en groupe : plus facile qu'à deux** — cette interview des psychanalystes traditionnels, privée, secrète, **une intimité de couple. Nous nous tripotons** (il tripote sa voisine), nous nous embrassons, habillés ou non, cela importe peu. **Nos exercices visent à briser ce que Reich nomme la cuirasse musculaire abdominale : il faut crier, gémir, souffler avec bruit,** comme **les bébés. Pleure, si tu as envie de pleurer. Il nous arrive de toucher nos excréments. Et pour dormir, un grand lit où chacun prend la place qu'il veut, à côté de quelqu'un qu'il aime.**

Actuel : Des relations homosexuelles ?



Otto : **L'homosexualité est une maladie, conséquence de la répression sociale de la sexualité. Il arrive chez nous qu'un homme aime un homme, une fille une fille, mais sans qu'ils reforment un couple, de toute manière cet amour ne se limite pas à la sexualité. Quant à l'orgie, nous la repoussons comme une déviation bourgeoise : pouah ! du whisky, du hasch, tout le monde les uns sur les autres...**

Actuel : En essayant de retrouver l'état de liberté du bébé, vous régressez vers un infantilisme.

Otto : **Nous sommes des adultes, nous essayons simplement de revivre émotionnellement, de temps en temps, l'état infantile, c'est tout.**

Actuel : Pour Freud, un bébé est un « pervers polymorphe » ; c'est sans doute cette multiplicité qui vous intéresse ?

Otto : **Le mot de Freud est malheureux. Polymorphe, oui ; perversion, non : ce mot a acquis un sens précis, négatif,** dans le **moralisme bourgeois.**

Actuel : Il y a trois ans, tu utilisais des excréments au cours de happenings. Une provocation sociale, ou un acte de self-therapy ?

Otto : **Les deux. Je voulais montrer qu'on pouvait tout faire avec n'importe quoi. Utiliser la nature, les matières organiques. Dans ce contexte, sculpter ou peindre avec de la merde était ce qui servait le mieux ma démonstration. En Italie, un type nommé Manzoni met son propre caca en bocal, et le vend très cher. Dans un happening à Amsterdam, j'avais voulu décapiter une dinde : la tuer publiquement, parce que dans le même temps, en douce, la société de consommation en massacre des milliers. Mais ça a choqué un type qui avait les nerfs un peu faibles, il m'a jeté par terre, piétiné, il a exige que je lui remette l'animal. Il est parti avec sa dinde dans les bras... Tout ça, c'était ma période artistique, et la thérapie n'a rien d'artistique : nous vivons aujourd'hui, en pratique, ce que contenaient mes « œuvres d'art ».**

Actuel : Après trois ans de commune, vous commencez à vous sentir bien dans votre peau ? Quand vous regardez le monde autour de vous, dans son triste état, vous n'éprouvez pas la tentation du narcissisme ?

Otto : Le narcissisme : encore une maladie bourgeoise. Nous sommes au contraire bourrés d'énergie, une énergie tournée vers l'extérieur, les autres. Pas du tout asociaux : c'est la société qui est asociale. Regarde nos crânes (ils enlèvent leurs bonnets, ils sont tous chauves) : cet été on travaillait, il faisait chaud, on a coupé nos cheveux. Regarde nos habits (des salopettes informes, clownesques) : fabrication maison, gilets, écharpes, pantalons. La mode... beuh ! Toi, tu portes un joli collier autour du cou, et il annonce partout, dans la rue, chez tes amis : « Here comes Ivan », hein ?

Actuel : Les cheveux longs, c'est plus joli.

Otto : La beauté n'existe que dans l'idéologie bourgeoise. Tous les êtres humains sont également beaux.

Actuel : Quand je sors dans la rue, je désire en les regardant certaines filles, ou certains hommes, mais pas tous !

Otto : Comme le consommateur dans un supermarché. Tu fais ton choix pour la soirée.

Actuel : L'homme « libéré » est-il conservateur ou révolutionnaire ?

Otto : Nécessairement révolutionnaire. Parce qu'il a acquis une conscience plus grande de la folie des rapports sociaux, et qu'il se sent la force de les transformer. Le crime, le spectacle, la jalousie disparaîtraient d'une société libre. Détruire l'Etat selon le schéma léniniste ne nous intéresse pas. Vivons d'abord sainement nous-mêmes, nous convaincrons des gens autour de nous.

Actuel : Votre action reste faible face aux mécanismes d'auto-défense de la société, répression et récupération.

Otto : Nous ne faisons rien d'illégal, la répression demeure donc limitée. Pas de harcèlement policier par exemple, mais des articles insultants dans la presse bourgeoise, sociale-democrate, parfois même d'extrême-gauche. Quant à la récupération, il est exact que de nombreux phénomènes progressistes au départ (cheveux longs, libéralisation sexuelle, certaines communautés) servent aujourd'hui de caution à une société répressive. Mais pas ce film que nous faisons avec Makavejev : ce sera juste de la bonne propagande pour notre action. Nous ne jouons pas d'ailleurs, pas de spectacle, nous pratiquons comme à Vienne nos séances de thérapie, nous nous aimons jusque sous la caméra, les autres eux n'arrêtent pas de s'engueler. Les artistes sont des malades : libérer sa créativité est une bonne chose, mais s'intoxiquer par une création sans fin...

Actuel : Pour voir ce film, des gens vont emplir des salles, enrichir des distributeurs, subir gentiment un medium.

Otto : La société étant ce qu'elle est, il nous faut bien passer par là pour propager nos idées.

Actuel : Il m'arrive de penser que les tabous ont du bon, qu'ils procurent au moins un plaisir de la transgression.

Otto : C'est la plus grande des perversions. »

MONIQUE WITTIG et les lesbiennes barbues

Avec son chapeau noir et ses costumes blue jeans, elle a un peu l'air d'un justicier de Western. Monique Wittig est une guérillère qui se bat pour la libération de la femme et s'active pour qu'on reconnaisse les droits des lesbiennes. Militante de longue date, elle a fait partie des femmes qui ont quitté dès 1969 les groupes gauchistes, trop sexistes à leur gré, pour fonder le M.L.F. Aujourd'hui que celui-ci se divise en tendances, elle a rejoint les féministes révolutionnaires. « Pouvoir vivre dans une société de femmes » est son vœu le plus cher, une exclusivité lesbienne qui fait grimacer l'homme, mais qu'il faut bien entendre et qui est son droit le plus strict.

Elle l'affirme la plume haute. Car la bougresse a du talent. Trois livres, trois époques : l'Oppoponax **ou l'enfance d'une petite fille,** Les Guérillères, **roman du M.L.F.,** Le Corps Lesbien **enfin, le livre le plus ambitieux puisqu'il essaye, tout simplement, d'inventer un langage féministe, de supprimer le** je, **ce sujet masculin, un langage qui, dit-elle, deviendrait même incompréhensible aux hommes. Une de ses amies,** Catherine Deudon, **a joint son manifeste dédié à une lesbienne barbue.**

Actuellement, le mouvement de libération des femmes met en œuvre concrètement le mot d'ordre de décentralisation des féministes radicales. Notamment les féministes, féministes radicales, gouines rouges, filles qui ont fait la foire des femmes, des anglophones, des latino-américaines ont un local indépendant des autres tendances du mouvement (Psychanalyse et Politique, Cercle Dimitrieff), **situé 24 Cité Trévise, premier étage gauche, Paris IXe. Assemblée générale et accueil des « nouvelles » tous les lundis à partir de 19 heures jusqu'à 22 heures, tél. : TAI.-71-50. Permanence tous les jours de 18 heures à 20 heures. Les gouines rouges tiennent une réunion appelée « Lesbianisme et féminisme » tous les vendredis de 19 heures à 22 heures. Elles préparent un rassemblement d'homosexuelles pour huit jours à Pâques dans un lieu qui reste à définir. Toutes les femmes y seront les bienvenues. C'est parce que nous estimons que les homosexuelles ont une culture et une lutte spécifique à mener au sein du mouvement que nous nous séparons de** Psychanalyse et Politique **qui, entre autre, nie cette culture et veut ignorer la spécificité des problèmes et de la lutte des homosexuelles.**

Actuel : Quel lien y a-t-il entre le mouvement de libération des femmes et le corps lesbien ?

Monique : Le mouvement des femmes a constitué un changement radical dans ma vie. Pour moi, il y a avant et après. Après c'est ce qui nous arrive aujourd'hui. Nous sommes déjà un certain nombre de femmes à vivre dans un autre monde dont nous n'avions pas la moindre idée « avant ». **Le corps lesbien** en est un des produits directs. Je n'arrive pas à cerner concrètement l'importance que peut avoir le mouvement des femmes pour la société. Parfois il me semble que nous ne sommes qu'une toute petite épine dans sa chair, et à ce moment-là, je nous perçois comme des schizo à l'état pur, complètement et à jamais déconnectées de la réalité. C'est le sens de ce « j/e ». Parfois, au contraire, il me semble que même en étant si peu nombreuses, nous sommes, toutes ensemble la seule contestation réellement radicale au sein du système. Dans ces moments-là, il me semble que quelque chose commence à bouger. On parle des femmes partout. Mais surtout les femmes elles-mêmes commencent à parler, à se parler. Pas de petit bled paumé où on ne sache qu'il y a un MLF. Et même si on ne sait pas exactement ce que ça signifie, on sait d'instinct que ça va très loin. Alors je nous sens vraiment fortes et existantes dans ce nouveau monde qui commence à être le nôtre, et l'euphorie aidant, j'écris j/e, sujette autre d'un autre univers.

Actuel : Un autre monde, qu'entends-tu par là ? Veux-tu dire que simplement des femmes réunies ensemble, cela fait un monde nouveau ?

Monique : C'est la chose la plus difficile à cerner. Je ne tiens pas à me bercer d'illusions. Nous vivons la plupart du temps entre femmes et ce n'est pas pour ça que les polémiques, dissensions ou divergences sont miraculeusement abolies. Mais est-ce que du dehors les gens peuvent s'imaginer ce que c'est que d'être une femme et d'être au milieu des femmes en lutte ? Ce qui est nouveau, c'est justement que les femmes soient ensemble enfin : aussi loin que je me souvienne, c'est la seule chose dont on ne m'avait jamais parlé quand j'étais gosse. Plus rien ne sera comme avant, c'est la convulsion ultime qui secouera toute la société de haut en bas. Et je sais bien que les gens ont peur, y compris la plupart des femmes, hélas. Mais quant à nous qui sommes engagées dans le processus, nous savons qu'il est irrésistible. Il m'arrive de penser que dans dix ans le mouvement des femmes aura sombré corps et biens, faute de combattantes, de détermination ou d'objectifs à long terme ; je sais de façon absolue et certaine que si le mouvement des femmes meurt, je meurs. Ma personne perd toute réalité, tout sens, je ne pourrai pas survivre dans l'ordre ancien. Mais je sais aussi que nous sommes nombreuses à réagir ainsi. Le mouvement, c'est la chose la plus vitale pour nous, c'est notre survie dans cette société.

Actuel : Tu es donc féministe avant d'être écrivain ?

Monique : Je suis une femme qui écrit des femmes et pour les femmes. C'est le même acte ; je ne peux pas dissocier les deux termes. Il engage mon corps, mon désir, mes rêves et mon espoir.

Actuel : Le lesbianisme est-il un phénomène à part, en plus du mouvement ? Comment le situes-tu par rapport à l'ensemble du mouvement ?

Monique : Déjà être dans un mouvement qui exclut les hommes constitue un acte homosexuel, au moins idéologiquement. Le lesbianisme n'est pas seulement une pratique sexuelle, c'est aussi un comportement culturel : vivre par soi et pour soi, une indépendance totale par rapport au regard des hommes, à la mise en forme du monde qu'ils ont construite. Je ne ressens aucune différence culturelle avec certaines amies « hétérosexuelles » chez qui l'intérêt s'est définitivement centré sur les femmes et chez qui la pratique sexuelle n'est plus qu'un détail. D'ailleurs on a bien vu ces derniers temps que c'est un faux problème. La prétendue « libération sexuelle », « révolution sexuelle » n'est qu'un leurre quand il s'agit des femmes, car la sexualité, dans ce cas, c'est l'hétérosexualité aménagée. Je veux dire que la « sexualité » n'est pas autre chose qu'un grand ram-dam autour de l'hétérosexualité. Et l'hétérosexualité, c'est la sexualité des hommes. Je ne sais même pas si l'on peut dire d'une femme qu'elle est hétérosexuelle. Je crois que les catégories hétérosexuelles-homosexuelles fonctionnent comme des manœuvres de division et de diversion sur un problème qui nous est commun à toutes : qu'est-ce que notre sexualité ?

Actuel : En somme, tu penses qu'il n'y a pas d'homosexualité, pas plus qu'il n'y a d'hétérosexualité pour les femmes ?

Monique : Là, on va trop vite. Quand le mouvement a commencé à interroger la sexualité connue et reconnue — l'hétérosexualité — les lesbiennes radicales (les gouines rouges) ont joué un rôle déterminant. A partir de leur pratique homosexuelle (niée, non-reconnue, considérée comme déviante), elles ont questionné la sexualité et l'hétérosexualité qui ne va pas de soi contrairement à l'apparence. A qui demande : « Qu'est-ce qui fait qu'on est attiré par une femme ? », elles répondent : « Qu'est-ce qui fait qu'une femme désire un homme ? » A qui demande :

Photo Richard D'Amor.

« Dans les rapports entre femmes, tendresse, sexualité, verbe, quelle différence avec ceux d'une femme et d'un homme ? elles demandent : « Qu'est-ce qui fait que quand on pense lesbianisme, on pense immédiatement tendresse, comme s'il nous manquait quelque chose, par exemple les couilles, à nous autres lesbiennes pour être violentes.

Actuel : Le lesbianisme n'est-il pour toi qu'une étape vers la sexualité libérée ?

Monique : Attends, je ne suis pas d'accord. Le lesbianisme n'est pas né avec le mouvement. Il y a toujours eu des lesbiennes. Et on ne peut pas faire abstraction du désir et du plaisir au nom des principes. Quand une femme est toujours attirée par les femmes, et que son plaisir est avec les femmes, pourquoi devrait-elle se brimer en pensant « quand tout ira bien dans le meilleur des mondes, je désirerai également les hommes ». Qu'en savons-nous ? Et pourquoi cela va de soi que les hommes doivent obligatoirement, un jour ou l'autre, entrer dans le champ de notre désir ? N'y a-t-il pas là une norme ? Mais on ne devient pas lesbienne par obligation ou par choix politique.

Actuel : Les lesbiennes ont plus de chance que les homosexuels hommes, puisque le lesbianisme n'est pas en butte à la répression.

Monique : Archi-faux. La pire des répression, c'est avant tout de nier complètement que le lesbianisme existe. On n'en parle pas. Dans **Elle,** dernièrement, dans un article sur l'homosexualité, il y avait : « Quels sont les problèmes des mères qui ont des **fils** homosexuels ? ». Le lesbianisme n'est même pas mentionné. Idem pour l'émission de télévision d'il y a quelques jours, titrée sur l'homosexualité. Le lesbianisme, connaît pas. Dans les livres d'éminents psychiatres **sur** l'homosexualité, le lesbianisme est toujours une petite queue de livre, un corollaire qui parle de la question dans ce style : le lesbianisme dans les harems, les godemichés. Ou encore : les lesbiennes, des femmes dégoûtées par l'autoritarisme des hommes. On est lesbiennes **contre**, pas **pour.** Le désir lesbien : inconnu. Absolument inédit, une tendresse mièvre de petites femmes qui passent leur temps à s'embrasser dans le cou et à se tenir par la main. Révoltant. Il n'y a pas de culture lesbienne, de lieux de drague lesbiens. Nous n'existons pas. Et quand, malgré tous ces barrages, il se trouve deux filles assez opiniâtres pour être lesbiennes, on les fourre dans des hôpitaux psychiatriques. Exemple : les parents d'une fille majeure la font interner parce qu'elle est lesbienne. Du coup, elle devient mineure. Alors on fait enfermer son amie (majeure) pour détournement de mineure. Joli, non ? Ou encore : une fille découvre qu'elle est lesbienne. Jusque-là elle avait eu un amant. Cet amant en question lui dit tout à trac : « Mais tu n'es pas lesbienne puisque tu as couché avec moi. » Insensé. Jamais il ne viendrait à l'idée de personne de douter de l'homosexualité d'un mec qui a couché « par accident » avec des femmes. Mais évidemment une femme est « marquée » par un homme, elle leur est définitivement annexée à tous, elle ne peut pas être lesbienne, tant le lesbianisme paraît inconsistant, ce n'est pas de la répression ça ? Un autre exemple : dans la rue, on répond verbalement à l'agression d'un mec en l'envoyant au diable. Celui-ci étonné nous

dit : « Ma parole, vous êtes des gouines. » On lui répond : « Ça te dérange ? » Conclusion : un cassage de gueule en règle. Et la réflexion bien connue : « Qu'est-ce que peuvent bien faire deux femmes ensemble ? » Récupération, agression physique, enfermement, dérision, négation absolue, ce sont bien les manifestations d'une répression d'autant plus réussie qu'elle est insidieuse. Et c'est vrai qu'il y a peu de lesbiennes et beaucoup d'homosexuels.

Actuel : Peux-tu me dire comment le lesbianisme s'est manifesté pour la première fois dans le mouvement des femmes ? Des faits.

Monique : Dans les premiers petits groupes on a commencé à se polariser sur tous les trucs les plus apparents de l'oppression des femmes : l'avortement, la non-disposition de nos corps, le viol, le travail domestique, les rapports entre les hommes et les femmes. Dans ces groupes il y avait des homosexuelles. Mais on n'avait pas l'idée de parler de ça. Une espèce de gêne. La peur de faire fuir les « femmes », un sentiment de culpabilité, un sentiment de ne pas être à notre place. On n'était pas des vraies femmes qui avaient des vrais problèmes de femmes. On avait peur que le mouvement soit perçu comme une association de goudous en colère. Finalement, c'est quand même venu : une conversation mondaine chez l'une d'entre nous **sur** l'homosexualité. Des questions de pure curiosité : « Comment faites-vous entre vous ? Qu'est-ce que c'est le plaisir lesbien ? Le désir lesbien ? » Des commentaires comme : « Ce qu'il y a de gênant dans l'homosexualité, c'est que vous ne pouvez pas avoir d'enfant. » Et : « Y en a marre de l'homosexualité. » Là, un petit nombre d'entre nous se sont senties agressées parce que c'était le seul aspect de notre oppression qui n'était pas abordé d'un point de vue politique, c'était le rayon attraction du mouvement, folklorique. Nous avons pensé qu'il était nécessaire de commencer à en parler entre nous, comme il avait été fait pour toutes les autres questions. Les gouines rouges sont nées de ça. Parallèlement, des filles d'Arcadie et du mouvement créaient ce qui est devenu le F.H.A.R. (Il y avait un ou deux hommes.)

Actuel : C'est logique puisque les homosexuels sont les seuls hommes qui ne nient pas le lesbianisme.

Monique : C'est ce que nous pensions. Que nous avions des problèmes communs. Les hommes, eux, pensaient que sans les femmes le F.H.A.R. ne serait jamais radical, puisque c'est à partir d'elles seules qu'on pouvait attaquer le chauvinisme mâle, y compris celui des homosexuels. Mais en fait, notre histoire était très différente. Ils avaient « la chance » d'être en butte à la répression policière, ils existaient au moins, eux, ils avaient toute une culture bien honorable depuis les Grecs jusqu'à Proust, Genêt... Ils avaient un immense ghetto, ils pouvaient se retrouver partout, se reconnaître, se draguer. Ils pouvaient être nombreux, très vite, en se passant l'information de bouche à oreille. Et c'est vrai, ils sont venus très nombreux aux Beaux-Arts. Alors là ont recommencé les antagonismes homme-femme. On ne pouvait tout simplement pas prendre la parole en A.G. sans hurler de façon hystérique. Ils étaient polarisés par leur homosexualité. Ils étaient très embarrassés devant les lesbiennes. Ils se demandaient finalement, exactement comme le restant des mâles, ce que deux femmes peuvent bien faire ensemble.

Actuel : Et le couple homosexuel ? Ne reproduit-il pas tout ce que nous rejetons : dépendance, rapports de forces, rôles ?

Monique : C'est vite dit. Vivre en couple pour deux femmes, c'est déjà une victoire dans ce monde où une femme sans homme n'est pas considérée comme une vraie femme. Aller dans la rue avec une femme et non pas avec un homme, aller au restaurant avec une femme, être vue avec une femme, jouer au flipper avec une femme, partager des charges sociales

MA PAROLE,
VOUS ETES GOUINES ?
ON LUI REPOND :
ÇA TE DERANGE ?

avec une femme, tu vois c'est déjà une victoire. Sans compter la situation de misère, de peine et de pénurie de la plupart d'entre nous. Avoir une amante n'est pas si aisé et on ne tient pas à la perdre. De plus l'analogie entre un couple de lesbiennes et un couple hétéro est très vague : les rôles masculins et féminins sont interchangeables si on veut les introduire à tout prix. Quand tu vois un Jules et une minette ensemble, tu sais que c'est du théâtre. C'est plus souvent un jeu qu'on ne le pense : deux femmes jouent ensemble au couple hétéro. Et puis il n'y a pas la base économique et sociale d'une situation d'oppression comme chez les hétéros.

Actuel : Mais tu fais un vrai panégyrique du couple le plus classique.

Monique : Je me rends bien compte que ce que je dis peut paraître équivoque. Je parle là pour toutes les lesbiennes isolées ou vivant en province qui pourraient se sentir culpabilisées devant la « libération » qu'elles n'ont pas encore réussi à introduire dans leur mode de vie. Ce qu'elles vivent est le résultat d'une longue histoire d'oppression. Je ne veux cependant pas nier qu'il y ait des couples aliénés constitués sur le schéma hétérosexuel avec dépendance mutuelle et obédience de l'une à l'autre. Dans le mouvement les « couples » ne tiennent pas longtemps. Il y a d'ailleurs peu de couples durables parmi nous. Je verrais plutôt le mouvement comme une constellation d'individus avec çà et là des associations par affinité. Et en tout cas nous ne sommes plus « typées ». Du moins est-ce ainsi que nous nous percevons.

Actuel : Mais on rencontre encore des « Jules », même dans le mouvement.

Monique : Heureusement. Tu ne voudrais tout de même pas que sous prétexte qu'on est des femmes en libération, on se mette toutes à ressembler à des femmes-femmes. D'ailleurs, quelquefois il est nécessaire pour retrouver l'amazone qui sommeille en nous d'emprunter à l'autre sexe, ses vêtements, son comportement. C'est-à-dire les signes de ce qui est positif chez lui et chez nous : la force, le courage, la détermination, la non-passivité, la violence. En fait, on n' « emprunte » ni à un sexe ni à un autre puisque nous ne savons pas ce qui fondamentalement nous compose. Ce que nous empruntons ce sont les signes de ce qui nous est interdit quand nous naissons dans une catégorie ou dans une autre. De la même façon que les « folles » et les travestis, nous sommes à la recherche d'un concept humain dont ni masculinité ni féminité ne rendent compte. Pour nous c'est l'idée d'amazone qui s'en approche le plus. Bien qu'on nous ait appris que les amazones relèvent de la mythologie, leur existence a un sens pour nous ici et maintenant. Ce qui nous parle chez elles, ce sont leurs sociétés de femmes, c'est qu'elles vivaient dans une culture qui ne peut appartenir qu'à elles. Dans cette culture il n'y avait pas les modèles d'identification que nous connaissons, il n'y avait peut-être pas de modèles du tout. En tout cas qu'elles soient des mères ou non, les amazones étaient des femmes pour lesquelles la maternité n'était qu'un incident et non pas un fait culturel déterminant. Une amazone ne se soucie pas d'être homme ou femme, et aime ses semblables. Essayez ce n'est pas si facile car il faut d'abord toute une métamorphose dans ses structures mentales et surtout, surtout : cesser d'avoir peur du ridicule, c'est-à-dire peur du regard des hommes. Je veux ajouter et j'y tiens qu'il se trouve que j'ai écrit le **Corps Lesbien**, ce qui me donne la possibilité de parler du lesbianisme. Mais c'est très abusivement que je le fais. Je ne suis pas pour autant une « spécialiste » de la question. Je suis sûre que beaucoup d'autres femmes auraient pu en parler mieux que moi. Je regrette qu'elles n'en aient pas l'opportunité et je leur demande de bien vouloir me pardonner ce droit que j'ai pris, j'espère que je ne dis pas trop de conneries. Vive nous.

Photo Richard d'Amore

le colonialisme hétéro

Eh oui, il y a une **culture** propre aux homosexuels des deux sexes, celle des femmes néanmoins beaucoup plus asphyxiée et pervertie dans le peu qui en reste, par **l'oppression phallocratique et hétérosexuelle.**

On réprime aussi l'émergence de cette culture dans le mouvement de libération des femmes. Alors que le **féminisme** n'a de qualité vraiment révolutionnaire qu'en elle et par elle ; il serait temps d'en prendre conscience.

Pourquoi ce frein ?

C'est que cette **culture** panique nos **féministes-féminisantes** freudiennes, nos gauchistes, gardiennes de la vertu des **masses,** et en général, les **nouvelles converties** d'une homosexualité vécue comme simple **en plus** dans **leur** sexualité et **La** sexualité tout court.

Alors que c'est bien **davantage** et c'est par ce **davantage** que l'homosexualité devient **politique** et **culture.**

C'est par **la culture qu'elle engendre et engendrera que l'homosexualité devient politique.**

L'homosexualité c'est le parcours qui va de la féminité à un « androgynisme » qui signifierait : ni masculin, ni féminin (au lieu de « féminin et masculin »).

C'est aussi un **féminisme** parmi **les** féminismes, qui rompt radicalement avec **la femme divinisée** (et exploitée) **comme mère et matrice.** Nous ne voulons pas d'un monde futur **matriciel !**

Culture très ancienne, l'homosexualité est une sensibilité, une esthétique, une éthique, une façon d'appréhender son corps, son esprit, l'habillement, etc., **spécifiques.**

Nous, lesbiennes, rejetons notre peau **« féminine »** aux chairs molles, passives, pénétrables, masochistes **collée par les hommes.** (Attention : pratiquer l'acte de **pénétration** n'est pas **en soi** condamnable et interdit pour prouver sa bonne conduite politique, mais ce qu'on doit s'efforcer de refuser c'est **l'idéologie hétérosexuelle** de la **pénétration** comme **pratique de viol,** jouissance **masochiste** et **norme totalitaire** des rapports sexuels. Donc **refus de l'idéologie dominante** qui accompagne en général l'acte de pénétration. Mais refuser **l'idéologie** peut passer par un refus de la pénétration).

Nous, lesbiennes, rejetons les gestes **mièvres, décoratifs,** dits **« gracieux »** de **la féminité plaisir de l'homme.** Nous disons que **la beauté** et **l'efficacité** doivent être liées, qu'hommes et femmes doivent être beaux sans amputations. Nous disons que les concepts de **« beauté »** et d'**« efficacité »** sont à redéfinir autant l'un que l'autre.

Actuellement, les filles les plus intéressantes de ce point de vue au MVT sont celles qui font de la provocation **transvestissante,** les filles chapeautées, bottées, sanglées, etc. Les féministes radicales et les gouines rouges plutôt que Psychanalyse et Politique pour faire des attaques et des repères précis.

C'est en nous débarrassant du **colonialisme** hétéro et de ses déteintes en nous (telles les **rôles**), c'est en redécouvrant et en **produisant** principalement notre **culture** homosexuelle avec de plus en plus de conscience

de son rôle politique que nous deviendrons **la force révolutionnaire primordiale du féminisme.**

Sur cette route, attention au **neo-féminisme-féminisant** (les **matriciels** !) voie par laquelle se réitère sournoisement un subtil **racisme** anti-homosexuel dirigé principalement contre les homosexuelles anciennes dites « **jules** », et ce au moyen d'un **néo-freudisme** (d'un freudisme « **retraversé** » comme disent les initiatrices et initiées).

QUELQUES DEVELOPPEMENTS SUR LA NOTION DE « CULTURE » HOMOSEXUELLE

D'abord, précisons que cette « **culture** » est essentiellement une « **sous-culture** » car en dehors des légendes du trop lointain passé, elle est le produit colonisé et pourri du **ghetto** homosexuel cerné par la culture **dominante** hétérosexuelle et **patriarcale.**

Cette « **sous-culture** », je la vois comme l'ensemble des signes, modes, rites qui permettent aux femmes qui ont à voir de près ou de loin avec ce ghetto de se **reconnaitre,** d'avoir des **complicités,** de s'**identifier,** de se **sentir,** de se **repérer** entre elles, de se savoir en somme **une collectivité.** Et ce sentiment de **collectif aussi faussé et ténu** soit-il permet une force de **résistance** aux lesbiennes contre les assauts de **l'oppression.** En effet, le ghetto n'est pas que **destructeur** bien que produit du **racisme-sexisme hétéro** car il a le mérite de rassembler des **femmes** partout ailleurs tragiquement séparées, divisées.

Les mouvements de libération des femmes dont le principe **révolutionnaire** de base est **la non-mixité** se sont donnés **aussi** les moyens d'un sentiment **collectif** et des lieux collectifs pour se construire efficacement une **identité.** Mais leurs perspectives sont **révolutionnaires, féministes** (englobant **toutes** les femmes) ce qui n'est pas le cas des ghettos lesbiens toujours enfermés dans une **singularité,** une ségrégation et dont les lieux **collectifs** ne sont pas l'expression de **volontés en lutte pour leur libération,** mais les lieux **d'exploitation** d'une misère **entretenue.**

Ni **l'homosexualité,** ni la **bi-sexualité** ne sont **révolutionnaires** en soi. Ils peuvent se vivre sur le modèle de la sexualité dominante mais l'un et l'autre contiennent en germes des possibilités **d'autre chose,** d'un autre monde, d'une autre vie et c'est pourquoi on les opprime. L'importance des **homosexuelles** c'est ce que contient en germes de **révolutionnaire** leur **sous-culture** pour **une culture** des femmes à venir. Déjà la signification politique de leur sexualité **non-reproductrice, pour le plaisir,** la menace de **rupture radicale** d'avec l'oppresseur sont d'une importance révolutionnaire capitale. Car même si cette rupture radicale accomplie par **l'ensemble** des femmes est une **utopie** sa réalisation par un suffisamment grand nombre de femmes est du domaine du possible et c'est d'un formidable poids politique. Ce qui n'est pas le cas de la bi-sexualité expression d'une « libération » future mais qui dans le contexte d'hétérosexualité **dominante** fait le jeu de celle-ci en réduisant l'homosexualité à un « plaisir de plus », à une relation **secondaire** par rapport à l'**hétérosexualité** seule **légitimante.**

Par ailleurs, il n'y a pas que la « **singularité sexuelle** » et un « **plaisir de plus** » en jeu dans l'homosexualité, il y a en plus toute une attitude d'indépendance et de transgressions vis-à-vis des domaines réservés par le **totalitarisme** mâle ce qui a fait taxer les lesbiennes de femmes **viriloïdes, garçons manqués** à fin de **terrorisme** pour toutes les autres femmes et enfermer les lesbiennes dans une singularité quasi **monstrueuse, pathologique,** etc. Aussi, **leur moi** profondément **divisé** par une identification aux hommes et aux femmes pareillement **impossible** et **insupportable** est le siège de **contradictions** vécues sur un mode extrêmement névrotique et seules des perspectives **féministes révolutionnaires** leurs permettent de les comprendre et de les dépasser.

Catherine DEUDON.

ÉTATS-UNIS :

Ann Yell est passée par toutes les étapes du « Mouvement » américain. Mariée à Robert Scheer, rédacteur en **chef de** Rampart **pendant** les grandes **années de ce journal, elle** a participé **à sa campagne pour le** siège démocrate **de Berkeley. A** l'époque, avant **1968, le « Movement »** mobilisait encore toute son énergie pour l'amélioration de la société américaine : Bob Kennedy qu'elle connaissait, la lutte pour les droits civiques, une attitude de gauche démocratique... Après 1968, **elle n'a plus supporté de n'être que** Mme **Scheer, le women's lib naissait, elle en était l'une des premières militantes. Divorcée, elle a vécu un moment** avec Tom Hayden, un des **leaders du mouvement, dans le collectif de la Red Family. Ann a connu tous les grands agités de l'époque. Un beau jour, trouvant leurs hommes sexistes,**

Robert d'Amore

LE MOUVEMENT MIJOTE

les femmes de la Red Family ont décidé de vivre entre elles, ce qui a duré près d'un an. Au même moment, le marxisme-léninisme les frappait de sa grâce un peu lourde. Au delà de ces tentatives et de ces cheminements dans les women's unions et sur le campus de Berkeley, à la lisière des groupes organisés, elle jette un regard clair sur l'évolution récente du mouvement.

Tu étais dans le women's lib dès 1969, tu publiais de petits journaux, on ne parlait pas encore du mouvement féministe, que s'est-il passé depuis ? Une évolution complexe. De 1969 à 1971, le mouvement des femmes peut être qualifié de révolutionnaire : il intégrait dans la même lutte le combat des femmes, l'antiracisme, l'opposition à la guerre du Vietnam et le soutien aux Black Panthers. Le mouvement s'était évadé du SDS et du gauchisme parce que ces groupes opprimaient les femmes tout en retenant leurs thèmes. En 1971 est apparue une contradiction entre celles qui voulaient réformer une société mâle et celles qui croyaient à une société femelle. Du coup le soutien aux Panthers, la lutte contre l'impérialisme devenaient des questions mâles, tous les combats classiques étaient considérés comme l'orientation masculine. Avec raison pour une part dans ce secteur il fallait fréquenter des hommes, coopérer avec eux, appartenir à des groupes gauchistes dominés par des hommes. Une partie des femmes ne l'acceptait pas. Par ailleurs, les nouvelles militantes qui apparaissaient dans le women's lib s'y étaient politisées sans être passées auparavant dans d'autres organisations et leur subjectivité dominait toute autre contradiction, notamment la lutte des classes. Là-dessus se greffait le problème du lesbianisme qui accentuait la coupure. On déclarait tout de go « Tu ne t'intéresses pas à la cause, on ne se bat pas vraiment si on n'est pas lesbienne. » A Boston par exemple, le women's lib s'est complètement confondu avec le mouvement lesbien.

C'est alors que vous avez choisi de vivre en collectif de dix femmes, plus ou moins lesbiennes. Cela a duré près d'un an : quelle leçon en tirer ?

C'est bien compliqué. Au démarrage de notre collectif mixte, nous étions une sorte d'élite, nos mecs étaient des leaders comme Tom Hayden et cela faisait longtemps que nous militions. Puis les contradictions se sont développées, pas tellement sur des thèmes politiques, mais plutôt sur les méthodes : comment communiquer, quel ton employer quand on parle aux gens. Les hommes étaient didactiques et froids : « tu fais cela, tu vas expliquer ceci à untel », une attitude autoritaire et jacobine. Les femmes voulaient collectiviser, aider les gens s'épanouir, ne pas manipuler les individus, ne pas les considérer comme de simples énergies à canaliser dans les manifs. Tom Hayden et moi-même, qui vivions en couple, nous sommes retrouvés en opposition permanente, l'homme contre la femme. Même si nous gardions la même analyse de classe, l'opposition des sexes est devenue explosive : alors nous nous sommes séparés, Tom a été viré du collectif pour « manipulation ». Que veux-tu, il considérait qu'il faisait seul l'histoire et dirigeait les autres sans les respecter, alors que l'idéologie du women's lib proposait au contraire que chacun puisse faire ses choix, individuellement, s'épanouir, être concerné, se battre pour lui-même. Une conscience féministe s'est mise à dominer dans le collectif et rapidement, l'un après l'autre, les types se sont trouvés au bord de la dépression nerveuse : le pouvoir leur échappait, ils ne contrôlaient plus les décisions, se mettaient à boire, devenaient paranos. Tous les couples ont cassé ; les femmes se sont regroupées dans la maison des femmes, pour y trouver leur équilibre, réfléchir à leurs choix sans le poids d'une présence masculine. Cela s'est avéré idéaliste, utopique. Nous n'étions pas lesbiennes et nous n'avons pas réussi à le devenir réellement, pour une raison que je ne comprends pas encore complètement : je crois que cela tient au fait que je suis plus âgée, la trentaine, que je me suis toujours sentie femme, par rapport à l'homme, une habitude... j'ai grandi avec des frères, j'ai été une sorte de garçon manqué peut-être, mais j'ai toujours aimé les hommes. Je n'arrive pas à être amoureuse des femmes. La plupart des femmes du collectif étaient très réprimées, puritaines, nous refusions la décadence et nous continuions à lui assimiler l'homosexualité... que sais-je ?

Alors le collectif s'est dispersé...

Il y avait quand même d'autres raisons, pratiques celles-là. Nous étions dix, travaillant politiquement tout le jour, et à ce rythme nous n'arrivions pas à entretenir de vraies relations entre nous : on avait une école maternelle, on aidait les Panthers, on courait sur le campus, on préparait les élections, on avalait le dîner, on repartait à deux meetings. On ne se voyait plus.

Mais tu as quand même continué à voir des hommes...

Oui (rire). La règle du collectif n'interdisait pas d'en voir, mais c'eût été excessif de vivre avec eux. Le women's lib — et la décadence de la société américaine — ont fait que l'aliénation des sexes est pire que jamais : les hommes ont horriblement peur des femmes ; ils ne savent plus comment les aborder, l'orgasme, le clitoris, tout se brouille. Ils ne savent plus faire l'amour, ne savent pas comment parler. Nous leur avons dit : tu ne feras plus cela, nous ne sommes pas des objets sexuels, on doit traiter les femmes avec respect, etc. Sauf lorsqu'une femme prend les devants, les hommes ne savent plus avancer. Comme de leur côté les femmes n'engagent pas leur liberté toute neuve, n'aventurent pas leur sensibilité... Il faut comprendre d'où nous essayons de sortir : dans la société américaine, si tu es belle, tu as accès à tous les privilèges. 90 % des femmes ne sont pas dans cette catégorie. Un homme au physique passable peut toujours s'en sortir. Pas une femme.

Un Américain moyen ne prend pas une femme au sérieux si elle n'a pas de pouvoir, et dans notre société le pouvoir d'une femme dépend avant tout de son apparence physique. Pense à la douleur d'une femme laide dans notre société : tu n'as jamais d'hommes. Si tu en rencontres, ils cherchent seulement à t'exploiter émotionnellement, ou dans le travail, ou simplement ils se moquent de toi. La plupart de ces femmes n'ont jamais été aimées. On leur fait l'amour un soir, après avoir bien bu, et puis on ne leur parle plus jamais. Voilà l'exploitation. Beaucoup finissent par se tourner vers les femmes. Tom Hayden, d'autres leaders gauchistes, avouent qu'ils ne pourraient pas aimer une femme laide, même pas lui faire l'amour. C'est le résultat de **Playboy**... Ces femmes ne s'en sortent que par le jeu d'extraordinaires contrepoids : pouvoir, succès artistique, carrière ou dévouement...

Crois-tu que l'homme ait évolué du fait du women's lib ?

Non, et même pas dans les communes. Il y a eu d'intéressantes inversions de rôle, au niveau individuel : des hommes font la cuisine ou gardent les enfants. Mais au sein du gauchisme, sur le plan politique, je trouve qu'il y a plutôt régression, les femmes les plus fortes se sont tirées et le féminisme ne s'exprime plus lors des réunions. Avant, au moins, il y avait débat permanent sur le sexisme, on se battait pour qu'une femme préside un meeting. Après la dissolution de notre collectif de femmes, une régression incroyable s'est produite et les hommes sont revenus en force : menaces, chantage sexuel, les formes les plus primitives du pouvoir, de la violence, de la manipulation. Parfois je me demande si nous n'avons pas appris aux hommes de la Red Family à mieux manipuler les femmes, avec la patte douce quand il faut, et surtout à s'adresser plus habilement à des filles plus jeunes, en se proclamant non sexistes par exemple...

Respectes-tu les hommes ?

Quelques-uns, pas très nombreux, de moins en moins même.

Revenons au women's lib. J'aimerais que tu me donnes quelques précisions sur son évolution politique et organisationnelle : au début il n'était qu'une constellation de petits groupes, les Red Stocking, Kate Millet, la Côte Ouest, Berkeley, qui se sont progressivement plus ou moins fondus. Comment cela s'est-il passé ? Et comment le women's lib s'est-il organisé ?

Nous avons essayé plusieurs fois de mettre sur pied des conférences nationales pour fonder une stratégie d'ensemble et s'établir sur une large base. Mais le women's lib ne tolère pas la centralisation et l'autorité : les femmes en ont trop subi de la part des hommes. Toutes les femmes qui auraient pu devenir des leaders ont été rejetées : Roxane Dunbar, Kate Millet et d'autres.

Et Gloria Steineim, la directrice du journal M.S. **qui s'est beaucoup montrée dans des meetings et à la télévision ?**

Chez les « bourgeoises » cela se passe différemment. Elles ont de l'argent, leurs organisations combattent pour l'intégration de la femme dans la société prise telle quelle, pour l'égalité des salaires et des chances. Elles discutent avec le pouvoir, les partis politiques en place, les tiennent pour représentatifs, valident le système. Voilà qui n'est pas à mon avis le véritable objectif du women's lib.

Alors, que s'est-il passé dans « votre » women's lib ?

Il est parti dans tous les sens. Après la séparation entre hétéros et homos, certaines gauchistes sont devenues lesbiennes et se sont coupé les cheveux ras, elles portaient d'étranges costumes — un trip narcissique, rapidement réactionnaire à mon avis. Je crois que l'homosexualité ne doit pas l'emporter sur la lutte des classes. Les lesbiennes sont devenues très sectaires : à la première étape de sa libération, une ouvrière devait découvrir l'homosexualité et, avec le zèle des novices, on ne tolérait plus les différences ni les nuances. Les femmes qui restaient dans le women's lib se sont consacrées à des projets locaux, une floraison de free clinics, une sorte d'aide sociale, légale, professionnelle médicale. La démarche n'était pas mauvaise en soi, une sorte d'approfondissement, mais il y avait un problème : les media, les militantes potentielles étaient drainées vers les seules organisations nationales, libérales et bourgeoises, Now ou les autres. Quant à nous, nous ne nous exprimions pas... Dans tout cela, le women's lib oubliait en grande partie la politique.

Le women's lib s'est donc isolé ?

Oui. Les nouveaux groupes comme October League, une organisation maoïste qui s'est récemment développée, n'ont quasiment aucune femme parmi leurs responsables, et ne s'intéressent absolument pas aux problèmes féminins. Au début de l'année, nous n'avions plus de véritable choix : être la femme mascotte d'une organisation gauchiste sexiste, s'agréger au lesbianisme, faire de l'aide sociale sans débouché politique ou rien du tout... C'est pourquoi un grand nombre de militantes de la première heure ont baissé les bras ; elles vivent à la campagne, font de l'artisanat, ou mènent une vie professionnelle. Pour certaines c'est un progrès, elles se tirent, abandonnent mari, enfants même, pour vivre leur propre vie. Mais le phénomène reste bourgeois, il faut avoir les moyens de divorcer, de vivre et d'élever des enfants indépendamment.

Cela dit, je crois que nous sommes en train de sortir de l'impasse : ce n'est que depuis le début de l'année que les lesbiennes, les femmes révolutionnaires et les femmes de gauche se réunissent à nouveau. Il y a encore des escarmouches, mais les **women's union** peuvent constituer le noyau d'un nouveau féminisme. Cela n'a pas été facile, il y eut de longs débats avant de décider d'admettre des femmes qui militaient avec des hommes. Les **women's union** ont commencé par l'aide sociale et se développent vers l'analyse, cherchant à frayer une voie entre le féminisme bourgeois et le marxisme-léninisme mâle et centralisé. Ces unions existent déjà dans cinq ou six villes. A Berkeley, nous sommes une centaines de femmes à y militer.

Et le mouvement en général, quand a-t-il commencé à s'effilocher ?

Vers 1971, à cause une fois encore du women's lib : la plupart des organisations de la nouvelle gauche fonctionnaient grâce aux femmes qui absorbaient toutes les besognes, tiraient les tracts, envoyaient les circulaires, faisaient tourner les superstructures et la bureaucratie. Quand les femmes ont compris leur oppression et ont refusé de faire tourner la machine, il n'y a plus eu de machine.

N'est-ce pas un peu exagéré ?

Non. Après des mois de contestation féminine, les hommes qui militaient se sont mis à douter d'eux-mêmes, à s'interroger sur leur légitimité, très bien, mais ils n'osaient plus rien faire, ne voulaient plus parler dans les meetings, poussaient des femmes sur l'estrade, déclaraient vouloir le leadership des femmes. Incroyable. Il fallait qu'ils soient bien faibles pour s'effondrer de la sorte dès qu'on les remettait un peu profondément en question. Des piles de types ont abandonné le mouvement... J'espère que l'effet finira par s'avérer positif : quand le mouvement repartira, peut-être le fera-t-il sur de nouvelles bases, avec plus de respect humain, plus d'esprit collectiviste, moins d'exploitation. De toute façon, les militants de base en avaient vraiment marre : on ne leur expliquait rien, on ne s'occupait pas d'eux, on leur disait simplement : écris ce tract, organise ce meeting, va manifester et te faire arrêter, sans qu'il y ait égalité collective entre les leaders et les militants. Au sommet, il y avait une poignée de vedettes qui écrivaient des livres et passaient à la télévision et gagnaient des millons, ils pouvaient gagner 20 000 F par nuit en parlant dans les universités.

Ils ne gardaient pas l'argent...

Certes, nous en donnions une grande partie. Pour Tom et moi, les Black Panthers.

On dit que le mouvement s'est déplacé vers des actions locales à petit niveau ?

C'est le résultat normal des critiques précédentes : devenir plus humain, et un certain progrès existentiel en est résulté. Les gens vivent un peu mieux, certaines villes sont plus tolérantes, mais l'impact du militantisme n'est plus du tout le même. A l'échelle nationale ou internationale, il est devenu presque inexistant. Cela regretté, nous nous prenions un peu trop pour une cinquième colonne solidaire du Tiers Monde, qui allait détruire l'Amérique impérialiste. Une analyse mégalomane et fausse : nous sommes Américains, c'est l'Amérique qu'il faut transformer et elle ne deviendra jamais la Chine populaire. Mais enfants de bourgeois, nous nous détestions, nous voulions le coup d'Etat. Nous avons maintenant compris qu'il faut s'enfoncer dans notre réalité, l'assumer pour la transformer.

Et la nouvelle génération, les jeunes de dix-huit ans qui n'ont pas connu tout cela ?

Ils ne sont pas très actifs, mais cela s'explique. Le militantisme a faibli vers 1971 et les jeunes d'aujourd'hui n'ont connu que les dernières lueurs de la lutte. Si le militantisme avait continué, ils y auraient participé. Mais ils n'ont pas su où aller. Elles n'existent plus, les organisations qui les canalisaient, groupes larges et lâches qui préparaient au militantisme plus radical.

Justement, où en est-on, quels sont les groupes actifs sur les campus ?

Le mouvement a des problèmes : l'action, sa mystique, sont au point mort. Les gens militaient parce que cela les faisait vivre, baiser, se libérer. On vivait mieux dans le mouvement que chez les bourgeois et c'était gai. Maintenant le mouvement est triste : pire, on n'y trouve plus

d'emploi, la société est moins généreuse, l'université n'embauche pas, le gauchisme et ses journaux n'ont plus beaucoup d'argent. Alors il y a moins de monde. Pourtant, ceux qui militent sont vraiment engagés, sérieux, profonds.

En même temps, nous avons pourtant réuni quinze mille étudiants au meeting pour la démission de Nixon. C'était un des plus gros meeting de l'histoire politique de Berkeley. Au début du Mouvement des droits civiques, après tout, nous n'étions qu'une dizaine à manifester. Je ne crois pas que le mouvement soit mort. Mais il est plus difficile de s'opposer à la dégénérescence d'un empire qui s'affaiblit, ou de lutter contre l'inflation, que de manifester contre l'agression au Vietnam. Par ailleurs, je crois que la classe ouvrière américaine n'a jamais été aussi politisée depuis la guerre, et c'est un fait nouveau : les grèves sauvages sont nombreuses, on trouve enfin des militants au sein des syndicats. Les vieux bureaucrates syndicaux comme Meany doivent s'opposer à Nixon alors qu'ils l'ont toujours soutenu : la base les bouscule. Au milieu de ce tourbillon, les vieux radicaux du campus ne sont plus dans le coup, ils se battaient contre la guerre, on ne les conscrit plus, il n'y a plus de guerre, ils ne se sentent plus concernés, la lutte n'est plus la leur.

Tu sais, le marxisme-léninisme n'est pas une tradition américaine et les bases théoriques du mouvement ont longtemps été assez vagues, proches d'une idéologie libérale de centre gauche qui manquait singulièrement de stratégie à long terme. On s'est mis à croire que la révolution passait par les étudiants et les nouveaux intellectuels, cette petite bourgeoisie qui faisait fonctionner les ordinateurs, et que la classe ouvrière était irrémédiablement réactionnaire, puis que les minorités, Indiens, Noirs, voire femmes, seraient l'avant-garde. Il n'y a pas d'avant-garde éternelle, mais je pense qu'il nous faut à nouveau nous tourner vers la classe ouvrière.

Pourtant, les gauchistes participent au pouvoir dans certaines villes universitaires : Ann Arbor, Madison, Berkeley...

Ce sont plutôt des libéraux de gauche qui se sont souvent montrés assez « gentils » une fois au pouvoir. Ceux de Berkeley se sont radicalisés, mais seulement quand l'un d'eux s'est fait destituer. De toute façon, je crois que c'est une perte de temps : on crée la fausse conscience d'un changement alors qu'en fait rien ne change véritablement. En plus, les élus n'appartiennent à aucune organisation qui les encadre, et sont souvent atteints par la mégalomanie.

Et les Black Panthers ?

Tu sais qu'il y a eu scission entre les durs, les amis d'Eldridge Cleaver, et les moins durs qui sont overground, et très largement overground. Les premiers ont formé le Black Liberation Army qui ont tué un bon nombre de policiers à travers les Etats-Unis mais surtout à la Nouvelle-Orléans et à Oakland, une dizaine par ici, une dizaine par là, peut-être cinquante en tout. Beaucoup d'entre eux sont en taule. D'autres sortent peut-être du même giron : le George Jackson Memorial brigade, le Guerilla 8 group... difficile d'en savoir plus.

Combien sont-ils ?

Quelques dizaines. Ils ne sont pas très organisés, sans véritable chef ni discipline, ils sont devenus une sorte de lumpen. Le reste du Black Panthers a rapatrié tous les militants solides à Oakland. Ils ont suivi un an de rééducation politique, en s'introduisant dans les programmes sociaux de la ville, essayant d'élargir leur base politique, sans militer réellement. Bobby Seale s'est présenté aux élections d'Oakland, avec l'aide des libéraux blancs culpabilisés, et l'argent de Candice Bergen ou de producteurs de cinéma amis de Huey Newton. Huey s'est sorti du train-train du parti et mène une vie assez mondaine. Le B.P.P. est devenu une sorte de machine politique du centre gauche, un concurrent noir du parti démocrate.

Les Weathermen continuent-ils leur guérilla clandestine ? Sont-ils en pleine décomposition ?

Non. Ils ont réussi, jusqu'à maintenant, à ne pas être arrêtés. Ils continuent à recevoir de l'aide de sympathisants. Mais on ne voit plus très bien où ils en sont politiquement. On sait simplement que la clandestinité les a beaucoup modifiés, que leur comité central se réunit encore, qu'ils sont quelques centaines, au maximum, dans cinq ou six villes. De temps en temps, ils posent encore des bombes, comme à ITT après le coup d'Etat au Chili, mais ils n'ont plus les moyens de recruter.

Les Weathermen ont aliéné leurs sympathisants en les culpabilisant sans arrêt parce qu'ils n'acceptaient pas de mourir pour la cause. Ils se sont aliénés eux-mêmes car la clandestinité t'enlève souvent le sens des perspectives, tu manques de contacts avec ta base, tu deviens fanatique, sans arrêt sous pression : de telles situations conduisent toujours à l'accumulation des erreurs. Ils ont tord de se vouloir uniquement anti-impérialistes, il se passe d'autres choses sur le front intérieur.

Le mouvement homosexuel continue-t-il à se développer ?

Il n'agit plus guère. Chacun fait son truc, ils ont leurs bars, on ne les ennuie plus. Mais l'organisation s'est effilochée. Cela dit, l'homosexualité est en plein boom. Je ne sais pas si elle existait auparavant dans l'ombre avec une telle ampleur ou si la libération sexuelle a permis aux gens de s'assumer, mais le phénomène est assez massif. Voilà la décadence de l'empire...

Pourquoi ?

C'est comme les religions, l'accélération des narcissismes et des interrogations individuelles, les gurus qui prolifèrent, les Jesus freaks même Jerry Rubin qui suit un groupe de gestalt therapy, Rennie Davis devenu un fervent du guru Maharaji, Abby coincé pour trafic de cocaïne.

Quand vous viviez en collectif large, tu avais l'impression que ta vie avait changé pour de bon...

Nous avons eu une période un peu stalinienne et délirante où nous avons cru que nous pouvions changé notre vie et nos habitudes de A à Z. On n'arrêtait pas de se surveiller et de se critiquer. On devait devenir parfait en trois semaines, etc.

Nous voulions la discipline, la morale, il fallait tout faire au mieux, dans la difficulté, mais cela n'était pas si simple, car chacun a ses contradictions et nous nous sentions tous en permanence coupables de ne pas agir assez et nous ne l'avouions pas. Et nous avons dû admettre que la révolution est un processus à long terme, surtout quand elle signifie une révolution culturelle et personnelle. Les gens ne changent pas très vite. le sexe et la famille forment des entités complexes, les rapports affectifs sont probablement plus difficiles à faire vraiment évoluer que les rapports de production.

Y-a-t-il en progrès des individus du collectif ?

Illusoire et superficiel, je crois. Les gens ont rejeté les idéaux traditionnels, il fallait tout mettre en commun et tout le monde a flippé, et à ce moment-là chacun est parti de son côté. Tu connais les anecdotes habituelles : un type donnait sa voiture au collectif et les autres la cassaient en trois mois par inattention, et si l'ancien propriétaire se plaignait on le traitait de réac. Les gens ne prenaient pas soin les uns des autres, sans jamais dépasser leur individualisme, cet égoïsme qui sert de protection, qui n'est que le déguisement de l'insécurité. Et si on dévoile cela, les gens flippent. Il est très difficile de changer seuls, si l'environnement socio-politique ne se modifie pas. Nous avons bien essayé de créer une autonomie économique et, surtout, dans notre école maternelle, de préparer les enfants à avoir d'autres attitudes : les parents, de gauche pourtant, nous contredisaient. Par exemple nous disions : cela n'est pas ton jouet, c'est celui de tout le monde — et les parents leur disaient le contraire.

Et tous les drop out, les freaks n'y arrivent pas ?

La réponse doit être nuancée : on ne fait pas de peinture en noir et blanc, un bon nombre de freaks réussissent à vivre, à animer de petites villes, à éviter que ces endroits se dégradent et tombent dans le système capitaliste. Il ne s'agit pas d'une grande lutte révolutionnaire mais cela n'est pas pour autant négligeable. Ils arrivent à créer des environnements humains, ils ne sont pas morts, usés, finis. C'est déjà mieux qu'avant, quand l'agitation socialiste des années trente a débouché en 1950 sur un anticommunisme délirant, et que d'anciens militants sont passés, sans nuance, à la droite. Tous les freaks sont en réserve du changement et si une vraie crise apparaît, ils sortiront de leurs fermes et seront je crois du côté du progrès.

Les jeunes deviennent-ils encore des freaks ?

Non. Ils sont influencés, différents, mais cela n'est plus leur grand trip. Je crois que le mouvement n'a touché qu'une génération, ceux qui ont de vingt-deux à trente-cinq ans. Les autres ouvriront d'autres voies, bonnes ou mauvaises, nous ne savons pas lesquelles. Les vieux leaders gauchistes qui contrôlent toujours l'action militante représentent souvent une structure malencontreuse qui bloque la créativité politique des jeunes en leur dictant de vieux mots d'ordre. Oui, les temps sont problématiques.

Et le vieux système politique ?

Il est moribond. McGovern a raté le coche, il a abandonné parce qu'il n'a pas gagné les élections. Et pourtant ce qui pour un échec électoral ne devrait accabler personne ; mais McGovern n'est pas un militant et il n'a pas bougé pendant toute l'affaire du Watergate. Le seul politicien encore capable de mobiliser des énergies réformistes est, qu'on l'aime ou pas, Ted Kennedy.

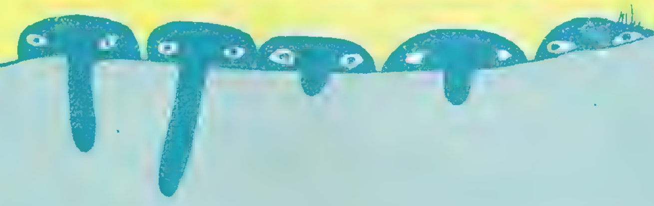
VROUU
JAAAARRRRRR
VROU
Vous avez perdu quelque chose ?
Non, non rien du tout ...
Mais ! Vous n'avez pas de nez
...c'est bien justement ce que je cherche, monsieur

Sale histoire... je vais vous aider
Rien?
Rien!
Va falloir faire une déclaration de perte... montez
VROUUUM
On est obligés d'aller voir les flics?
...faut bien faire un constat...
Et moi je dis qu'on fera pas de constat!
Pourriez au moins prendre la peine de me braquer avec un revolver au lieu de cet espèce de nez obscène

mais! c'est le mien!
BEN çA! C'EST TROP BÊTE! J'AI DÛ ME MOUCHER ET IL A DÛ...
AH, OUI! SANS BLAGUE!
TU TE FOUS DE MA GUEULE?
VLAM
CRÈVE, CHAROGNE
ARG
CRAC
J'EN AI CHIÉ AVEC CE FUMIER-LÀ!
CES PETITS CONS, ILS INVENTERAIENT N'IMPORTE QUELLE HISTOIRE POUR SE FAIRE TRIMBALER EN STOP...
VROUUMM
aaah tchiii!!

HEÉÉÉÉ QU'EST-CE QUE...
AAH
SFROTCH
FLATCH
TCHHPOUET
BIEN JOUÉ, P'TIT GARS
J'ADORE ME MOUCHER DANS CES CAPOTS DE VOITURES AMÉRICAINES

LES LECTEURS PARLENT



Ouvrez les yeux et cassez la Télé

Il y a un an environ une petite annonce est parue dans *Actuel* : « Handicapé physique, seul, très seul, venez m'aider. » Quelques semaines plus tard, autre annonce : « Je suis tout seul, qui veut m'aider à m'occuper de l'handicapé qui a fait paraître l'annonce le mois dernier ? » Même *Actuel* l'avait fait paraître en caractères gras. Et quoi, depuis un an ? Rien. Jamais rien. Personne n'est jamais venu voir celui qui est maintenant mon ami. Même celle qui est venue la première fois avec moi n'a pas reparu. Elle m'a écrit plus tard. Elle avait eu peur. Peur de lui, cloué sur sa chaise. J'ai reçu quelques lettres, des encouragements. Personne n'a compris que c'était lui qui avait besoin d'aide. *Actuel*, combien as-tu de lecteurs ? Pas un n'a fait un geste. Ou bien un geste avorté. Qu'ai-je pu répondre à Yves chaque fois, rare pourtant, qu'une personne ne revenait pas le voir ?
Les gens pleins de bons sentiments, les idéalistes, je n'y crois plus. Que sont la plupart des malheurs, souvent psychologiques, chez la majorité des annonceurs lorsqu'on connait la douleur profonde ? Bien sûr, c'est tellement plus excitant de répondre à une pauvre fille isolée dans son village qui aimerait connaître des freaks fanatiques des Stones, des pourfendeurs de pollution ou des communautaires. Mais ouvrez les yeux, vous tous. Jamais il n'est paru d'annonce disant « Moi je veux aider, je veux aimer. » Il me semble que beaucoup d'entre vous criaient un slogan, l'année dernière « Ouvrez les yeux et cassez la télé ! »

Patrick Athiel, Paris.

Le pays

Un visage qui se penche sur les bruits de [la mer
Un phal de laurier rose qui tombe du [lampadaire
Une montagne qui devient ivre
Un amour de fruit sec dans le cœur de [l'homme
Je suis le pays
Et le pays c'est ton visage
La peur
L'ombre du loup
Le fleuve purificateur
La faim du condamné
La soif du drogué
Le corridor de ta voix
Les cils de ta bouche
L'opium du peuple
L'ustensil entre mes lèvres
Le soleil sous tes aisselles
Les mains qui glissent
L'envers de ta robe
L'endroit où aller
Et tes doigts en larmes
Doucement pivotent sur mon corps
Le caillou devient l'amant
Le divan nous ouvre ses portes

Sergio-Rock.

La bien nommée

La [illegible], ville perdue dans le centre de la France, rien ne s'y passe. La monotonie : les [illegible] qui passent et s'y ressemblent et qui nous mènent à la retraite et à la mort. Ici on a l'impression que rien n'intéresse, on vit chaque jour au même rythme, les yeux sur la pendule. Ah bien sûr, on a la chronique des petits chiens morts dans le journal quotidien, il faut bien s'informer un peu. Entre la vie privée du [illegible], la toilette de Mme [illegible] au marché [illegible] mariage [illegible], la vie s'écoule avec de faux problèmes. [illegible] disquaire [illegible] le Mat de Cocagne, [illegible] autre chose que Sheila ou Rika, un troquet sympa où se réunissent les jeunes, le Champ[illegible] les films, les bals, un orchestre pas trop moche, les autres vaut mieux pas en parler.

Laissez-les dire !

Voilà, j'ai un gros problème ; je suis un bon freak, anar, batifolant dans l'underground, militant et tout, et je suis contre l'avortement ! Quand même bizarre ça ! Tous les potes sont pour et toi t'es contre. Merde j'suis pourtant pas super-borné !
Je m'explique. D'abord pour moi, le fœtus n'est pas un amas de cellules quelconques. Dites-moi un peu par quel miracle un truc âgé de quelques semaines n'est que de la merde, et que quelques mois plus tard on le qualifie d'être humain respectable ? Tuer un gosse c'est un crime abominable. Tuer un fœtus c'est une pratique abominable ?
Oui mais tu comprends, je suis seule, mon mec s'est barré, j'ai pas de boulot, alors c'est la meilleure solution. T'as déjà joué aux dames ? Le pion c'est toi, on te fait croire que c'est la seule solution et toi bêtement tu tombes dans le panneau. C'est pas aux autres pions qu'il faut t'en prendre. C'est aux mecs, là-haut, qui manipulent les pions. Mais ma fille, c'est pas en tuant les gosses que tu vivras vieux. C'est faux !
Et après ça, tu m'accostes dans la rue, tu me dis, le Chili, la Grèce, tous ces massacres c'est dégueulasse, l'amour, l'anarchie, l'an 01, y'a que ça de vrai. Tu verras on y arrivera. Tout le monde s'aimera, ce sera le pied, le super-trip ! Pauvre pomme quand t'auras tes 70 berges et que tes gosses biens purs et bien choisis, te diront tout bonnement : « Mon pote, t'es comme un fœtus, t'es pas beau, tu sers à rien, tu vas nous faire le plaisir de passer au crematorium », c'est ce jour-là peut-être que tu sauras ce que veut dire : racisme biologique.
Alors maintenant de deux choses l'une : ou bien j'suis taré (dans ces-là j'aurais du être avorté), ou bien j'suis un facho qui s'ignore. Donc même conclusion : au crematorium !

Salut.

dessins de Hold-Up

AUX LECTEURS

Allez
Bidule
Allez
Machin
Tournez
Manège
Chantez
Musique
Crier
De joie
Crier
De quoi ?
Le bal
Oscille
Sous les
Bas-coups
D'effets
Larsen
Accords
Brisés
Torsions
Algues
Toisons
De lignes
Fendant
Nos corps
Comme un
Vague
Plaisir
De vagues
Oui roulent
Et se
Succèdent
Vague
Plaisir
De jour
Sur un
Accord
Un rythme
Une image
Des sons
Des couleurs
Par paquets
Tes mains
La foule
Et la
Fumée
La sueur
Enfin
Le monde
Enfin
C'était...

Les résignés

« Interdiction absolue de fumer sous peine de sanctions. » D'autres affiches. Peu d'offres d'emploi, quelques offres de cours : dactylo, maths, etc. Vous trouvez enfin l'entrée du bureau de placement des étudiants. Une vingtaine de personnes, dont beaucoup d'étrangers, attendent. Il y a ceux qui toussent, ceux qui parlent à voix basse, tous résignés. Et puis la porte s'ouvre, un étudiant entre. De l'autre côté, on entend souvent des gueulantes, parfois la sonnerie du téléphone.

En fin de journée, l'appariteur ferme à clef la porte d'entrée. C'est lui qui vient demander : « Des personnes pour distribuer des tracts, de 8 heures à midi et de 13 heures à 18 heures. Payé 50 F. » Ou encore : « Jeune femme, dactylo, sachant parler anglais. »

Les étrangers ont peu de chance. Ainsi ce dialogue : « On cherche un jeune homme pour garder les enfants de 19 à 22 heures. » — « Moi ! » répond quelqu'un. « Nationalité ? » — « Tunisienne. » — « Ah non ! Français seulement. »

Il y a bien entendu des emplois à temps complet, mais pour un étudiant cela n'offre aucun intérêt.

Il faut vraiment être dans la dèche pour revenir le lendemain au 36 du boulevard Raspail, mendier un boulot.

Karl S

Joyeuse cosmologie villepreusienne

64 : Acid-tests à Frisco.
69 : Acid-tests à Villepreux.
73 : La brigade des chexeux courts a pris la ville d'assaut.

Villepreux, rêve grinçant. Villepreux aura bien fait parler de lui ces dernières années. En 71, un jeune professeur de mathématiques est appréhendé pour trafic et usage de stupéfiants. La semaine suivante, une cinquantaine de jeunes Villepreusiens seront interrogés dans les locaux sinistres de la brigade des cheveux courts. Tout ce qui a cheveux longs et Lewis est suspect, une dizaine de perquisitions ne leur amèneront que quelques chiloms, nargullés et seringues, les habitants du village naguère si tranquilles fermeront portes et volets, ce sera la grande honte cosmique.

A la M.J.C., malgré les réticences locales, un groupe de jeunes organisent durant l'année 72 des concerts de folk-song. Mais il y aura à chaque séance parmi les chevelus de service des hommes aux crânes lisses portant cravate sombre, qui renifleront des cigarettes. Après Mason, Wright, Steve Waring, une grande fête a lieu avec Majun, et le Grand Pied Mou. En 73, les rues sont vides. Le climat est au beau fixe. Chacun reste à présent bien enfermé chez lui, beaucoup se sont aperçus que rien ne valait le confort de la maison des parents pour une expérience cosmique. Le fauteuil du père est confortable, la télé couleur est branchée, et la chaine marche à plein. Les flics ont frappé plusieurs fois, deux de nos camarades sont en prison.

L'expérience leur a coûté la liberté.

Sergio-Rock.

Cave canem

Ceci est la tragique aventure d'une femme seule, seule avec quatre-vingts chiens face à la population du Puy-en-Velay, traditionnellement méfiante. Et cette guerre dure depuis six ans déjà. Le septième hiver approche, avec son cortège de gerçures et de neige, dans une ferme sans chauffage et sans électricité. Le vent du nord et la pluie n'ont qu'à pousser les volets branlants, et ils n'y manquent pas. La S.P.A. ? La S.P.A. ignore. Les amis des bêtes ont des cravates : la misère ne se conçoit que dans les villes. Comment un animal pourrait-il être malheureux à la campagne ? Un animal passe encore, mais quatre-vingts ? Et contre un village ? Les lecteurs d'**Actuel** pourraient aider une S.P.A. déficiente. Mme Boyer-Manet est à bout. Son adresse : Protection des animaux, 43, place du Breuil, 43000 Le Puy-en-Velay. C.C.P. 114.458 Clermont-Ferrand (à son nom). Pour ceux qui n'habitent pas trop loin : elle a besoin d'urgence d'une caravane où pouvoir s'isoler.

Monique Chignier, Le Puy.

Le hollandais volant

Rotterdam râcle les fonds de cuve, en Hollande on ne roule plus le dimanche sinon à bicyclette — c'est au pays des provos que la fuite du pétrole se fait sentir le plus violemment. Provo, premier grand mouvement anti-autoritaire qui a démarré, justement, un beau jour de 1965 quand Robert Jasper Grootweld a commencé à courir les rues en hurlant contre les automobiles et en recommandant à tous d'autres fumées plus aromatiques. Provo, lancé par cette figure de haut vol, a connu d'autres leaders, comme Roel Van Duyn, et des aventures diverses : actions de quartier, squatting systématique des maisons vides, élections de kabouters au conseil municipal d'Amsterdam, en restant toujours fidèles à ses thèmes écologiques de départ. Il y a deux ans encore, Roel Van Duyn déclarait dans le n° 16 d'**Actuel** vouloir fonder le mouvement écologique **Panic** pour bien le faire sentir.

Robert Jasper Grootweld, le premier et le plus superbe de ces agités, a quitté Provo dès que le mouvement s'est mêlé de politique pour s'essayer à la survie. En deux ans de poubelles, il s'est construit une sorte de radeau de la Méduse, collage de déchets récupérés sur les canaux ou dans les fonds de cale d'Amsterdam. C'était le projet Frya, un boutre de bric et de broc qui, une fois achevé, lui fut rapidement confisqué par le service de nettoiement. Il va s'en construire un autre, et nous a parlé, légèrement, de souvenirs plus agités.

Dis-donc, et si le blocus de Rotterdam se poursuit ?

Bah ! Les gens iront pêcher à la ligne, ou bien joueront au ballon...

Mais ils vont pleurer après leurs autos.

Après la guerre, personne n'a plus voulu de drapeau. Chacun s'est mis à vouloir sa femme, ses enfants et sa voiture. Les types ont tout investi dans leurs bagnoles, mais ce n'est pas leur « moi » réel.

Qu'entends-tu par-là ?

Je te l'ai déjà dit. Tout le monde doit fumer de la marijuana, sinon c'est la misère.

La misère ?

L'aliénation. C'est l'automobile qui fait la société ce qu'elle est. Des robots, voilà ce qu'ils sont devenus. La marijuana devrait permettre à ses robots d'atteindre leur réalité. La misère, oui, la misère : on jette sa voiture quand les cendriers sont pleins.

Pourquoi Provo ne continue-t-il pas à se battre sur le plan politique ?

Provo n'a jamais été un parti politique. Un mouvement peut être politique s'il essaie de gagner à sa cause le plus de monde possible, s'il établit une hiérarchie, paie des impôts... Provo a joué un rôle dans certaines élections, d'accord, mais il était avant tout un éclatement d'idées neuves : il voulait changer l'imagination, l'opinion, casser les vieilles idées. C'était un pouvoir, mais un pouvoir mythique, magique...

Mythique ?

Nous étions les nouveaux anarchistes, nous voulions transformer notre culture, dénoncer par exemple le mirage de l'automobile. Nous avons fait des happenings pour dire aux automobilistes : vous êtes des cons. Nous avons hurlé : l'automobile est associale ! Et puis nous avons les bicyclettes blanches dans les rues, à la disposition de tous. La police les a prises.

Tu ne descends plus dans la rue ?

Je n'en éprouve plus le besoin. Je ne peux plus faire ce que je faisais au moment de Provo. J'ai obtenu ce que je voulais : je travaille comme jamais. Depuis des années je fais les poubelles, les décharges municipales, les canaux, j'ai ramassé ainsi un énorme tas d'ordures, des pneus, des planches, des roues de bicyclette. J'ai attaché ensemble, noué tous ces détritus et maintenant j'ai un bateau qui flotte. Les journaux ne parlent pas de moi, ça m'est égal, les gens, eux me voient.

Tu as fait ça seul ?

Non. Avec des amis, ceux qui ont fondé la **Deskundologie.**

Keskecé ?

On pourrait traduire par « Expertologie ».

Et si on traduisait encore un peu ?

L'Expertologie dit « faites-le vous-même ». Tout est possible aujourd'hui. L'Expertologie est une activité toute simple, pas seulement un art, mais l'amour de l'action. C'est pour cela que le Projet Frya, c'est-à-dire mon bateau, figure au catalogue des expertologues. C'est le produit de mon travail et de ma méditation. Et je vais partir en mer, très loin. Méditer.

N'oubliez pas l'objecteur

Alain Bouchardon est objecteur de conscience, insoumis depuis le 1er août 1972. Le 6 novembre dernier, il se présente aux zotorités militaires de sa bonne ville de Lyon. Lesquelles l'expédient sans badiner à la prison Montluc, où il est toujours. Il faudrait peut-être faire quelque chose pour l'en sortir, non ? Pour savoir quoi et comment : Groupe Insoumission Totale, **Martial Cardona, BP 608 RP, 69221 Lyon, Cedex I ;** et Lettre des objecteurs, **Dominique Arrivé, 25 bis, rue de Lamartine, 69003 Lyon.**

Camden : L'utopie du plombier

Chaque soir, lorsque le brouillard rencontre la nuit, deux mille cinq cents Londoniens se posent la question « où dormir ? ». Triste spectacle de la grande cité, rongée par les spéculateurs immobiliers. Alors que des rues entières de solides maisons sont quotidiennement vidées de leurs occupants sous prétexte de rénovation imminente, on les voit eux, les nouveaux clochards, les étrangers, ceux qui ont fui l'Irlande en proie à la guerre civile, errer avec femmes et enfants de halls de gares en abris d'autobus, de foyers charitables en couloirs de métro pour échouer sur les bords glacés de la Tamise.

Sue, 26 ans, est arrivée d'Irlande avec son fils Jason qui a 2 ans. Pas une adresse en ville, pas un rond en poche ; ils font tout le circuit de la belle étoile urbaine et se retrouvent presque par hasard à Camden, dans la banlieue nord de Londres. C'est là que les choses commencèrent à changer pour eux. Le premier jour on leur trouve un appartement, une cuisinière à gaz, un vieux tapis et un radiateur électrique. Le lendemain ce sont des fringues, des jouets pour l'enfant qui arrivent comme par miracle. Telle est la vie dans la communauté des squatters de Camden. En janvier 1972 ils étaient quatre cents plus une quarantaine d'enfants, paumés, évincés, poussés à la rue par la sévère crise du logement qui frappe la capitale anglaise. Ils s'installèrent donc dans ces maisons plus ou moins abandonnées du quartier ouvrier de Camden et se mirent au travail. Les intellectuels — plus du tiers du groupe — apprirent la plomberie et l'électricité ; certains en profitèrent d'ailleurs pour abandonner leurs anciens métiers et se mirent à utiliser leurs connaissances nouvelles pour trouver des emplois à mi-temps. Un an après c'est un monde nouveau, une sorte de Pimlico des marginaux.

La nourriture est gratuite, récupérée sur les marchés locaux et aux Halles de Covent Garden. Une free-shop déborde de vêtements, d'ustensiles de cuisine, de meubles et d'appareils ménagers, remis en état si nécessaire par un atelier communautaire. Chacun apporte ce qu'il peut et prend ce dont il a besoin. Un service d'information fonctionne régulièrement. toutes les adresses de boulot, de combines y sont centralisées. Rares sont d'ailleurs ceux qui travaillent quarante heures par semaine : la vie communautaire est une grande mangeuse d'énergie. Les squatters se lancent continuellement dans de nouvelles entreprises : un immense terrain vague a été transformé en jardin public pour enfants et adultes, on y a construit un endroit spécial pour les concerts — plusieurs groupes de rock sont venus s'installer dans la communauté et donnent des concerts tous les samedis. C'est presque le luxe : un grand bassin où l'on peut barboter ou faire voguer des petits bateaux a été creusé, des cabanes construites dans les arbres .

Une nouvelle architecture est en train de naître. Si certains continuent à habiter de maisons individuelles, d'autres ont adapté leur logement à la vie collective. On a supprimé les cloisons intérieures, les caves se sont transformées en vastes salles de séjour, ceux qui le veulent disposent de « coins » isolés par des cloisons mobiles, un système de plates-formes suspendues au plafond a été mis au point pour dormir. Dans l'une des maisons, plafonds et planchers ont disparu, d'autres niveaux variables ont été installés, en un instant on peut construire une nouvelle pièce pour des arrivants de dernière minute.

Les voisins qui au début tiraient de drôles de tronches se sont en définitive fort bien accommodés des squatters, ils participent aux réjouissances collectives et commencent à se poser de sérieuses questions sur la nécessité de payer un loyer.

Les plus embarrassés dans l'affaire sont bien sûr les fonctionnaires du ministère du Logement qui se demandent s'ils doivent encourager cette tentative intéressante qui épargne sérieusement les finances publiques et soulage néanmoins ses services ou bien s'il faut les jeter tous en prison au nom de la propriété, ce qui ne serait pas une petite affaire. D'autant que les squatters n'ont nullement l'intention de s'arrêter là : ils proposent l'occupation de deux mille logements à Camden, appartenant au domaine public et qui sont tout bonnement vacants faute de candidats capables de payer le loyer demandé.

Les pères noëls aux ongles en deuil

Leurs motos autrefois rugissaient comme la peur, la chaîne de vélo volait, on aimait bien violer les bourgeoises et cogner les hippies, le blouson de cuir noir comme l'âme, le cheveu graisseux et le torse viril, les Hell's Angels entonnaient la saga de la violence éperdue de pinard et de défonces. Ils sont arrivés à huit cents sur leurs bêtes luisantes, escaladent tranquillement les marches de l'Hôtel de Ville de Los Angeles. Cette fois, personne n'a eu peur. Le maire était là avec un bon sourire, dans les mains de Hell's Angels, plus de tessons de bouteilles, de surins ou de rasoirs, mais des jouets pour les enfants pauvres. Les Angels ont décidé de jouer au Père Noël : « il s'agit de devenir propre », dit Peter Greenberg, leur nouveau public relation. On les a vus à la Croix Rouge de Los Angeles donner soixante litres de sang. Leur chef, Bob Lawrence, a lancé une campagne antihéroïne, ils ont collé 8 500 affiches. Le plus vieil Angel, Old Man John, 64 ans, amène même ses enfants pour aider. Les Anges à la langue la mieux pendue vont parler aux gangs des ghettos pour leur enjoindre d'être sages. Les flics s'interrogent : n'est-ce pas un trompe-l'œil qui leur permet de vendre de la drogue ? Et les indics n'osent pas pénétrer les rangs des Angels : les rites d'initiation impliquent l'exécution d'un larcin.

N'empêche, avoir donné quelques litres de sang a racheté tous les crânes fracassés depuis vingt ans ; c'est l'adjoint au maire de Los Angeles qui le dit : « Ils sont devenus bons les petits gars, c'est beau de donner son sang. »

Le château école

Il était une fois une baronne, trois institutrices et soixante-dix enfants... Les enfants n'avaient plus d'école, la baronne vendait un château... Ça se passait à Lyon, Noël 1972... mais le conte s'arrête là... car la baronne, ce qui l'intéressait c'était du fric ! Un coup de baguette magique et pof ! surgissent vingt cadres dynamiques, un ordinateur, et une banque ; le château est acheté, et d'ici quelques semaines, si vous vous baladez à la sortie de Champagne, vous pourrez voir 70 mômes faire la sieste dans les bosquets, de la poterie dans les écuries, des cabanes dans le parc, et peut-être un peu de lecture dans les « communs ». Ils ne manqueront pas de place : trois étages, les caves, les deux maisons des gardiens... Quant au parc, il est tellement vaste qu'on ne voit pas le soleil s'y coucher : deux fois l'étendue du parc de la Tête d'Or à Lyon (pour ceux qui connaissent), c'est Bénédicte qui me l'a dit.

Bénédicte c'est une des trois institutrices, il y a aussi Suzanne et Suzon... Quand elles se sont connues, elles en étaient au même point : même lassitude, même dégoût. Bénédicte (25 ans) était rédactrice dans une revue pédagogique ; Suzon revenait morose d'un voyage au Québec, Suzanne ruait dans les brancards après quinze ans de professorat. Toutes les trois au bord du chômage. Mais j'en reviens à la baronne : pendant ce temps, dans une boîte privée de Lyon, une vingtaine de parents d'élèves dégoûtés, violente réaction contre la directrice, décident de fonder une autre école... Une sauvage ou une parallèle ? Ils ne savaient pas encore vraiment mais en tout cas quelque chose de mieux.

Sitôt dit, sitôt fait, les mecs se mettent au boulot, ils avaient le fric et les relations. Ils étudient scientifiquement les conditions matérielles, administratives et financières de création d'une école privée, dressent des courbes, utilisent un ordinateur et se mettent en guerre pour trouver un local. L'un d'eux connaissait cette baronne propriétaire. Magouilles, banques et promoteurs, la baronne cède son château pour 750 millions ; le nouveau propriétaire le refile pour l'école, gratis pendant deux ans. Manquaient plus que les instits ! C'est Geneviève X... qui joue les intermédiaires, elle contacte Suzanne et Bénédicte, les met au courant... Les instits ne se font pas trop d'illusions, mais fatiguées des théories, elles ont envie de faire des trucs bien avec des mômes.

Les parents avaient absolument tout réglé d'avance comme sur du papier à musique : l'école ne pouvait fonctionner à moins de 70 enfants, pour y parvenir il était nécessaire d'établir trois « fourchettes » de scolarité allant de 120 F à 300 F (participation financière par élève ; les « fourchettes » étaient établies à partir du « quotient familial » (revenu de la famille) et dégressif selon le nombre d'enfants ; si on abaissait le seuil inférieur de salaire, c'est-à-dire si on accueillait trop de gosses « défavorisés », l'école se cassait la gueule au bout de trois mois. Il y avait évidemment la possibilité de faire casquer les plus « favorisés », mais là, pas question !

La discussion fut violente. Les instits posaient leurs conditions, jouaient cartes sur table, sereines. Les forces étaient égales : elles avaient le savoir, ils avaient le fric.

Petit à petit elles ont gagné du terrain :

— abaissement du seuil inférieur de cotisation scolaire,

— présence « d'intervenants » (sorte d'aides pédagogiques qui participent avec les enfants aux activités qui leur plaisent : photographie, théâtre...),

— participation des intervenants au conseil d'administration pour équilibrer le rapport de force,

— ouverture de l'école à d'autres groupes d'adultes et d'enfants, aux habitants du quartier populaire proche de l'école : (La Duchère),

— suppression de toute activité scolaire tant que l'enfant n'en réclame pas ; ne rien imposer à l'enfant, respecter sa demande.

L'école fonctionne maintenant depuis la rentrée, pas encore dans le château car la baronne, coriace, a demandé deux millions supplémentaires pour déménager ses meubles anciens ! mais au Centre Valdo, un centre culturel protestant.

Les structures mises en place tournent bien : une équipe pédagogique (instits et intervenants),

un conseil d'administration qui a le pouvoir financier (13 parents + 3 instits),

des commissions organisées par les parents (gestion, transport, secrétariat...).

Les réunions pédagogiques ont lieu toutes les semaines, les décisions sont ratifiées par le conseil d'administration. Une pure formalité administrative vu que l'école, par principe, fonctionne en autogestion.

Bénédicte, Suzanne et Suzon sont complètement vannées par cette « aventure ». Les mômes les plus durs, ce sont les plus vieux, les « costauds », peu nombreux, mais marqués par leur passé scolaire. Avec les petits une forme nouvelle de relations « enfants instits » a pu s'établir, et des activités se structurer facilement (poterie, menuiserie, modelage, couture, découpage...). Les grands se sont organisés en bandes « la bande des trouveurs de grillage » ne mettent jamais les pieds à l'intérieur de l'école et luttent au corps à corps toute la journée (n'ayant plus de cibles pour décharger leur agressivité !). ... De tout ça il faudra en parler ensemble en réunion, les instits en ont bien l'intention. L'idéal serait que l'initiative vienne des gosses eux-mêmes, qu'ils installent leurs propres structures à partir de leurs désirs. Mais ils n'en sont pas encore à ce stade et n'ont pas conscience de posséder un pouvoir. Bénédicte, Suzanne et Suzon en sont donc là : laisser faire, laisser se défaire plutôt toutes les peurs, les stéréotypes hérités de l'autre école.

Madeleine Laïk.

Communautés : ce soir on cause

De misère en échecs, de défonces en mysticisme abscons, de répressions en sectarisme, le trip communautaire a une fâcheuse tendance à sentir le roussi. Soyons justes, et ne précipitons pas le bébé à l'égout avec l'eau sale du baquet : il existe encore des gens capables de tenir des projets et qui, toute théorie larguée, tentent de saisir les leçons de l'expérience.

Ça s'est passé à Metz, un soir (enfin, presque toute une nuit). On s'était écrit. On venait se confronter. Certains avaient **fait 600 km pour venir. Autant que tu** saches le genre de mecs et de nanas qui s'y trouvaient :

— Edmond, Vera et leurs deux gosses - dans l'industrie et la vente, a été patron d'une petite usine - beaucoup d'expériences de communautés - a vécu en kibboutz israélien - participe à l'équipe d'Inter-Action qui cherche à être le lieu de rencontre des expériences et des recherches ainsi que centre de documentation.

— Jean-Marie, professeur de lycée, Christiane et leur bébé.

— Xavier - spécialiste en promotion des ventes - a été cinq ans chef d'une communauté de travail - fait des enquêtes pour un bouquin analysant toutes les tentatives nouvelles - habite le Gard (ça peut servir).

— Pierre, Michelle et leur garçon - fonctionnaires - participent à temps partiels à deux tentatives communautaires
— Jeanne, sceptique vit de travaux artistiques épisodiques
— Hubert fait du film publicitaire - expérience itinérante dans six essais communautaires
Ça a commencé comme ça :
« Ras l'bol du mot « communauté ». On fourre tout là-dedans, depuis les trucs de moines jusqu'à des orgies hippies. Le curé y voit la mystique et le gendarme y renifle la drogue. Même nous, nous avons chacun une idée différente quand on dit « communauté » ; ça fout le bordel. On ferait mieux de dire ce qu'on veut exactement.
— Moi, je vois un groupe qui s'entend pour se faire une vie large et aider les autres mecs à en sortir, face à la connerie générale et à l'oppression des structures.
— Quitter la ville aussi — la pire des structures — et contrer la pollution, la bouffe dégueulasse et tous ces trucs-là.
— Surtout au lieu de rester sur son cul à brailler, FAIRE quelque chose pour en sortir.
— Quand on réfléchit on se rend compte que le travail pour la croûte vous bouffe en entier ; quand on en sort on est crevé. En quelque sorte on perd sa vie à force de devoir la gagner. En groupe on trouvera peut-être moyen d'en sortir.
— Et, en tout cas, on fait le boulot qui nous plaît. Pas les conneries idiotes qu'ils appellent le travail salarié.
— Et les gosses ? Les gosses ils sont coincés dans tous les trucs idiots de la ville de l'école avant même d'avoir une opinion. Moi, je veux que mes gosses s'épanouissent dans une vraie vie et ne soient ni handicapés, ni aliénés, ni conditionnés, ni traumatisés. C'est ça qui est important.
— Seul ou en couple on se fait laminer par les structures modernes. En groupe, on peut tenir le coup. »
Faut-il trouver une ferme ?
Pâle gueule générale. Tous, on a vu des gars et des filles costauds s'attaquer à la culture en commun. Constat général : peu de connaissances solides, un boulot d'esclave, peu de rendement, l'effondrement à plus ou moins brève échéance. L'agriculture, c'est devenu une science, un suréquipement technique et, de plus, il faut aimer ça.
« — D'accord que le groupe possède des cultures maraîchères, des poules, des lapins et d'autres bêtes, d'abord pour bouffer sans soucis, ensuite pour avoir de la nourriture saine. Mais compter sur la culture pour se faire le fric indispensable c'est la certitude de tout rater après s'être crevé.
— D'abord moi je trouve que ça peut être éprouvant de vivre tous ensemble dans le même bâtiment, empilés les uns sur les autres. On finit par se bouffer le nez.
— Pourquoi tu veux une communauté, si c'est pour vivre tous séparés ?
— Ça y est ! Déjà les conceptions obligatoires ! On fait un groupe pour vivre mieux et être indépendants des structures aliénantes, pas pour créer tout de suite d'autres structures aliénantes. D'accord on peut vivre ensemble au début pour démarrer, d'accord qu'on fasse le plus de travaux en commun, depuis la façon de faire pousser les légumes jusqu'à la façon de faire pousser les gosses. Mais qu'on ait le droit de respirer tout seul aussi quand on veut. On connaît tous des tas de communautés qui, au départ, ont établi des « règles de vie » sur le papier... puis qui ont constaté que ces règles les étouffaient, provoquaient des discussions interminables, des exclusions, des conflits et faisaient finalement tout péter. Alors moi je dis : « On part avec le strict minimum de conceptions communautaires, vraiment le minimum et puis la vie pratique de tous les jours se chargera bien de nous montrer les règles intéressantes et les conceptions valables. On n'entre pas en religion. L'idéal, ce serait que plusieurs groupes (ou communautés, si tu préfères) s'installent dans la même région. Qu'on les aide à s'installer, qu'on leur suggère des productions intéressantes et qu'un organisme se charge de vendre leurs productions. Là aussi, en s'unissant, on se facilite le boulot. Un seul bureau peut assumer la vente de plusieurs groupes sans frais supplémentaires et, ainsi permettre à tous d'avoir une base pratique solide. De plus, les groupes peuvent s'entraider.
Mais comment démarrer ?
« — Là, j'ai étudié la question à fond. Une fois qu'on a décidé où l'on s'installe on loue une maison dans le coin et, tous ou quelques-uns s'y installent. Ensuite, tous ceux qui le peuvent prennent un boulot salarié dans la région et rapportent le fric pour vivre. Ça laisse le temps d'étudier la région, la production envisagée. A mon avis, il faut un an pour que, progressivement, on trouve le lieu d'implantation du groupe, on démarre progressivement la production et on commence à vendre. Pendant ce temps, le groupe vit sur le fric que rapportent les « salaires provisoires ». Ensuite, l'un après l'autre, les « salaires provisoires » abandonnent leur job pour prendre leur boulot dans la production de la communauté. Ainsi, progressivement, et en utilisant d'ailleurs toutes les possibilités de crédit (crédit agricole, crédit à l'artisanat, etc.), toutes les possibilités de vente, on s'enracine. L'important c'est la petite équipe de démarrage.
— Pour pouvoir vraiment être solide, se défendre contre les structures, se procurer enfin une vie ouverte, il faut être un groupe suffisant. A 10 ou 12, nous sommes trop peu.
— Oui, mais à 10 ou 12 ou même à 5 ou 6, on démarre plus facilement, question fric. Quand on sera implantés, rien n'empêche d'en accueillir d'autres.
Décisions prises.
Voilà, on vous a expliqué le processus de nos réflexions, nous, vieux grognards des communautés qui ont senti les dangers et discerné les difficultés. Décision prise en fin de réunion :
Créer dans le midi une équipe qui étudie le terrain, les possibilités d'implantation, les activités productives capables de procurer le fric, les jobs provisoires salariés pour tenir au départ, la vente et l'écoulement de la production des groupes en suite. Cette équipe, elle bosse déjà maintenant pour nous, en collaboration avec Inter-Action ; mais elle fournit tous renseignements à tous ceux qui veulent vraiment faire quelque chose.

L'adresse : Xavier Soneck,
Boîte postale 26, 30700 UZES

Une overdose du karaté

Le pectoral racé, le cheveu sur l'oreille, l'œil bridé, [illegible] le kimono, il envoyait ses adversaires traverser les cloisons de papier peint ou se fracasser contre les troncs des cèdres du Yunnan. [illegible] Big Boss, [illegible] Poing de la colère, les Cinq Doigts qui Tuent, le roi du Kung-Fu c'était lui, Bruce Lee, la star internationalement montante du péplum de Hong-Kong. Parce qu'il est mort d'une overdose au zenith d'Hollywood et les poches crevant de dollars, les kids d'Asie l'adorent comme leur James Dean. [illegible] la légende, le premier héros [illegible] de la contre-culture pour le **Berkeley Barb**, qui n'avait pas choisi ses réflexes dans le moule du karaté pour l'esthétisme martial, mais pour défendre sa peau le soir entre les docks de Kowloon. Quand ses parents émigrent à Seattle, il a quinze ans, il sera étudiant en philo et devient un citoyen américain. James Coburn et Steve Mac Queen apprennent à se battre dans l'école d'arts martiaux qu'il ouvre et dirige, nous sommes au début des années soixante et le même mouvement qui envoie de nombreuses têtes américaines éclater dans les méandres du bouddhisme et du tantrisme pousse les corps vers le culte du kung-fu, du tae-kwon-do et de l'aïkido. Le business donc marche bien pour Lee, son cours essaime à Oakland et Los Angeles. 1966, le **Hanneton Vert**, un feuilleton télé qui fait un malheur. Bruce s'y joue de tous les méchants grâce à des dons surnaturels. Mais quand la Warner Bros décide d'investir le paquet dans Kung-Fu, interminable série télévisée, elle choisit de ne pas choisir Bruce pour le premier rôle, parce qu'il reste malgré tout un **jaune** — peut-on risquer des centaines de milliers de dollars sur un héros **jaune**, depuis trente ans nos boys se sont battus au Japon, en Corée et au Vietnam contre ces types là, quand même. David Carradine décroche le rôle, lui est noir, mais les maquilleurs de la Warner lui rasent le crâne et le passent au safran. La Warner avait tort d'hésiter. Carradine a trouvé ses fans mais Bruce Lee, grâce aux exploits en rouge-vert-mauve ramenés des studios de Hong-Kong, n'en finit plus d'étirer les queues aux guichets des grandes salles. Prouesses géniales d'excessive invincibilité, chromos débridés (hi hi hi !) les trafiquants en prennent plein les yeux de ces poings qui tuent au millimètre. L'idéogramme de la mort peint dans la paume en sept traits à l'encre noire. Parfois blancs, ces trafiquants, Bruce Lee se bat pour une Asie saine. Décidément, le peuple au cirque reste friand de jeux étranges, il acclame le roi Lee, oublie les boucheries d'Okinawa et de Corée, et le honteux pourrissement vietnamien. Partout aux U.S.A., dojos et kodokans (salles de combats) résonnent des « kiai ! » et des « Yah ! » éructés par des petits blancs en position de lotus, l'éclair de la mort dans le regard. Cinquante cours à Los Angeles, quarante-trois à Manhattan, dix millions de pratiquants. Ils prolifèrent dans les campus, les académies de police, les prisons et les centres de désintoxication pour drogués. Bien sûr, cette self-défense puise son énergie dans le mental, les philosophes et les mystiques peuvent y trouver leur compte. Mais quand on demande à Gi Houng Geoum, grand-maître du karaté, d'exécuter son kata (figure de style) le plus difficile, il répond : « Cette démonstration exige que je tue quelqu'un ». Bruce Lee, mort sans avoir mordu la poussière, on s'étonne de cette catalyse sous son poing calleux : les loulous de Singapour et de Bangkok invoquent sa gloire et son fric, les col-blancs de Détroit détaillent dans l'extase les foudroyantes parades du maître venu de Chine.

Flip au mausolée de Lénine

Le Soviet suprême vient de voter à mains levées. Comme vous le savez, ceux qui ne lèvent pas la main sont punis. Ainsi passa une loi sévère qui condamne l'usage des narcotiques. Il faut bien avouer que la police tsariste est sur les dents : les jeunes sont désespérants. Ils portent des blue-jeans, parlent l'argot de San Francisco et se perdent dans les vieux rocks. Enfin, l'herbe du diable semble devenir un élément important de leur vie.

La marijuana pousse à l'état sauvage dans les vastes, très vastes et dévastés plateaux soviétiques de l'Asie Centrale. « On peut trouver du haschich partout où l'on en a besoin », ose préciser un étudiant effronté de vingt et un ans, sur le campus de Kiev. « Le chanvre nous est apporté soit du Turkestan, soit des républiques d'Uzbek, et nous en fumons quotidiennement durant l'année scolaire. » Voilà. Que faire ? Eternelle question du Suprême Soviet. Mais poursuivons, enfonçons la pipe dans la plaie. Ecoutez cette innocente jeune fille moscovite : « J'ai fumé du haschich pour la première fois en compagnie des visiteurs arabes, à l'Université de Moscou. Maintenant je l'achète à d'autres étudiants et je le fume dans des parcs solitaires, là où personne ne peut en sentir l'odeur. »

Allez aider les gens d'Afrique, continuez comme par le passé à leur envoyer des passe-montagne et des chasse-neige (information vérifiée), ou des brochures pornos, comme en Syrie. Et ils vous remercient en viciant vos enfants ! Le K.G.B. s'interroge. D'étranges rumeurs chatouillent ses millions de micros : certains étudiants vont jusqu'à proclamer fièrement que le haschich de l'Oural est de meilleure qualité que celui de Californie. Et ne voilà-t-il pas que l'un des trips à la mode est de visiter le mausolée de Lénine frappé par ces réactionnaires psychédéliques !

On ne connaît actuellement aucune estimation officielle sur le nombre possible de ces infâmes suppôts de la drogue, aucune déclaration n'a filtré du Kremlin. Le Soviet suprême des quinze républiques soviétiques a tout simplement annoncé des plans pour un « traitement efficace des drogués dans des camps de travail, et ce pour une durée pouvant excéder deux ans ». Gageons que cela résoudra le problème. Hé hé.

Il y a d'autres peines prévues, bien sûr, dont des amendes. La plus conne est sans doute la perte de son tour dans les listes

[illegible] qu'attend-on ? On attend le [illegible] voiture, un logement ou [illegible] dans les dents. Ah les [illegible] mesures ! Vous trouvez un type [illegible] vous le jetez à la rue. Et que [illegible] ? Il ne [illegible] voilà ce que conclut le Soviet [illegible] bien malin. La presse [illegible] problème. On a [illegible] emment paraître une série d'articles sur des cas d'abus spécifiques. Dans le [illegible] journal humoristique comme [illegible] s ou Le Hérisson savent l'être chez nous, on trouve l'histoire connue de [illegible] officier qui, initié au haschich (poison) par une trop jolie fille (car on peut être trop jolie pour le Soviet suprême, ce qui est bourgeois en diable) [illegible] La barrière [illegible] ou barrière, a récemment atteint fortement la jeunesse soviétique qui [illegible] la jeunesse pourrie d'occident. Voici d'ailleurs la description qu'on y donne d'un [illegible] fumant de la marijuana :

« Il [illegible] toute la journée dans un square, des lunettes de soleil cachant ses yeux rouges, vivant une vie sans but et congelé à un seul endroit comme une statue. »

La police russe, affirme l'Industrie socialiste, a réussi à démanteler un réseau de trafiquants. La loi prévoit quinze ans de prison ferme pour le trafic de marijuana. On considère déjà que la campagne actuelle contre la marijuana sera aussi peu efficace que celle lancée il y a quelques temps contre l'alcool. Actuellement, il y a dans toute la Russie des « stations de désintoxication » qui traitent quelques cinq millions d'alcooliques chaque année. « On boit pour combler un vide », a dit Maria Vovchik, une jeune étudiante russe qui a quitté sa patrie pour la molle Angleterre. « La société soviétique est ennuyeuse et tant qu'elle ne changera pas, les Russes n'iront pas mieux. »

D'autre part, la police soviétique a rapporté dernièrement la découverte d'un circuit de savants qui trafiquaient du L.S.D. Ils travaillaient tous pour un organisme affilié à l'Académie des sciences soviétiques.

(D'après l'U.P.S. et Mainmise.)

Route politique

La route se politise avec Parralair (36, rue Paul-Barrel, Paris XVe, tél. : 532-26-55). En août dernier, quatre-vingt dix personnes ont vécu les derniers jours de Santiago (du Chili), discuté avec des membres du gouvernement Allende, un mois de découvertes, en prime un accrochage avec les fascistes à Temuco. Ça coûtait (voyage avion A.R.) 3 400 F. A Noël, quinze jours à Chypre. Projets Parralair : le Sud-Yemen, où le socialisme progresse chaotiquement, mais par des sentes inexplorées ; l'Argentine ; le Japon, en juillet prochain, à l'occasion d'une conférence écologique internationale. Vous avez compris, ce n'est pas le Club Méditerranée, chacun peut se barrer du groupe quand il le veut, il suffit d'être présent en bas de l'échelle de coupée le jour du retour en France. En dehors des vacances scolaires, il se pourrait aussi que des week-ends à Milan, Londres ou Amsterdam vous permettent de nouer des relations fraternelles avec des militants étrangers.

Imaginons une liste de cinq cents personnes (nom, téléphone, âge, goûts), réparties dans une vingtaine de pays, désireuses d'accueillir chez elles routiers et voyageurs au long cours, et publiant à cette fin leurs adresses. Ce bottin existe, c'est le Traveller's Directory, une édition annuelle depuis 1960. Travellers Directory est un des nombreux enfants de John Wilcock, écumeur de la free-press et fondateur de l'U.P.S. Vu que la prochaine édition ne sera pas publiée avant mars 1974, vous avez encore le temps d'envoyer nom et adresse si votre cœur (et votre home) sont trop grands pour vous tout seul. (Travellers Directory, P.O. Box 1547, 535 Church Street, Lancaster, Pennsylvania 17604, U.S.A.)

A Berlin, le Georg Von Rauch Haus (Mariannen Platz 2) brille toujours d'un éclat rouge. Le groupe d'étudiants et d'apprentis qui occupent ce vieil hôpital désaffecté a su se rendre assez sympathique dans le quartier pour que le bourgmestre hésite à le virer par la force. Pragmatiques, ces militants se branchent surtout sur des groupes de quartier contre la rénovation urbaine, des cercles, débat sur la sexualité dans les maisons de jeunes, etc. Autres rendez-vous berlinois : le Quartier Latin, une boîte de Postdamer Strasse. Du folk au Steve-Club (près de Wilmerdorferstrasse) et au Go-in (Bleibtrenstrasse). Du jazz au Badewanne (Breitenbachplatz), au Leierkasten (Zoonenstrasse) et au Banana (Kantstrasse).

La meilleure maison de Copenhague : Huset, Radhusstraede 13, 1466 Kobenhavn, tél (01) 15-47-99. Elle se trouve près de l'Hôtel-de-Ville. Comment décrocher un boulot, une piaule, et on peut leur causer en cas de flip (comme ils sont tenus par le secret professionnel, ils ne répèteront rien à personne).

Genève underground (feuilleton très court) : la taverne Saint-Jean a été malheureusement rasée. Bien vivante, par contre : Béatrix Minguet, qui est la correspondante en terre helvète de notre cher Actuel (Béatrix Minguet, le Tabac du Boulevard, 13, bd Georges-Favon 1204 Genève). Béatrix nous a envoyé un Informations et Contacts, bulletin ronéoté, tout sur la bouffe biologique, la santé libertaire, des petites annonces (Inf. et Contacts, case postale 236, 1227 Carouge).

Tous chez photomaton

Des amis d'Actuel nous ont envoyé ceci. On aimerait bien que d'autres amis d'Actuel leur répondent.

L'exposition « autoportraits » est ouverte à tous ceux qui voudront bien y participer.

Règle du jeu :

1) Les « autoportraits » devront être obtenus par un procédé « photographique » : tirage photo, Polaroïd, Photomaton, photocopie, etc.

2) Ils devront avoir été réalisés par l'artiste lui-même.

Aucun format ni aucun contenu ne sont exigés. Les œuvres doivent être le reflet de l'auteur tel qu'il se voit ou tel qu'il veut se montrer. Il doit s'exprimer en toute liberté (c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas nécessairement du « portrait » au sens strict — visage — de l'artiste et qu'un morceau de ciel peut, peut-être, être le reflet exact de sa personnalité).

3) Toutes les photos reçues seront exposées, sauf si l'abondance des œuvres est telle que nous soyons obligés de limiter leur nombre.

Les dates de l'exposition ne sont pas encore retenues mais les envois peuvent se faire dès maintenant (le plus tôt sera le mieux) à :

A.R.C. 2
Musée d'art moderne de la Ville de Paris,
9, rue Gaston-de-Saint-Paul,
75116 PARIS.

Joindre deux enveloppes avec l'adresse, l'une pour l'envoi d'invitations, l'autre pour le retour des œuvres.

Le jour du vernissage, du matériel Polaroïd sera à la disposition des visiteurs pour qu'ils s'autoportraitisent !

La planète des Shénaï

Il vient de cette ville sacrée où les gurus ont le regard trempé dans le Gange. Les escaliers tombent dans le fleuve comme une dentelle mystique, entre les pans ocres des palais. Sur un phat les morts brûlent, et leur fumée monte vers le soleil, sinueuse comme une nostalgie de raga. Bismillah Khan joue tous les soirs au temple de Visvanath, et quand il souffle dans son shenai les murs de la conscience en prennent un vieux coup. Les génies arrivent : Shiva est toujours aussi bleu, Rama rejoint bien vite la planète des singes pour partir à l'assaut de Ceylan, les sagas se déroulent dans des têtes patientes. En Inde on n'entre pas dans les temples, ou alors il faut être très très bronzé, et le cheveu passé au brou de noix. Eh oui, vous n'entendrez pas Bismillah Khan en pleine ferveur quand il trompette pour Vishnou.
Mais il vient à Paris vous prêter la main pour un grand saut dans ses phantasmagories dont l'Inde seule connaît encore les secrets. Improvisateur volubile et tempéré, sinueux et malin comme un vieux cobra, le maître du shenai constitue l'introduction la plus vive aux délices de la musique indienne. Seuls les chanteurs de Karnatic ou Vilayat Khan au sitar arrivent à égaler ses invocations. Merde, c'est incroyable, il est pour quinze jours au T.N.P. Quelle planète pour le réveillon ! Du 19 au 31 décembre (728-81-15).

Champion les profs

Un grand merci à ce groupe de professeurs de la Sorbonne, qui vient de créer une cinémathèque universitaire. Oui, merci, merci du fond du cœur, car par ce geste vous répondez aux besoins pressants que souffre l'enseignement de l'Histoire et de l'Esthétique du cinéma. Cette nouvelle institution, messieurs et chers académiciens, organisera des séances de visionnement ou d'analyses de films en marge des cours. Elle confiera aux étudiants la réalisation de montages sur l'histoire du cinéma. Il recherchera et conservera, ce noble réceptacle, toute copie ou extrait de films, tout livre, revue, affiche ou scénario susceptible de promouvoir à l'Université l'étude des techniques audiovisuelles. (Cinémathèque universitaire, Institut d'Art et d'Archéologie, 3, rue Michelet, 75006 Paris. 222-60-58).

Sioux

« Décidément la qualité de la marchandise ne s'améliore pas. Voila maintenant que je croise des indiens dans les couloirs de la Fac ! » Ronchonnant sur la malhonnêteté de son dealer la pauvre pomme claqua la porte de cet amphi de Jussieu. Si au lieu de cela il avait abordé celui qu'il prenait pour un mirage, il aurait appris qu'il se trouvait en face d'un honorable membre de la tribu Choetaw, un pur indien Houma de Louisiane répondant au nom héroïque de « Spotted Eagle », Aigle Tacheté. Grand, le visage encadré de deux superbes nattes, ce représentant de l'American Indian Movement était venu à Paris pour y projeter deux de ses films : le premier sur l'image de l'Indien dans la culture yankee, l'autre sur les gestes sacrés de la tribu Navajo, la plus nombreuse des Etats-Unis. Surtout il était venu prêter main-forte au comité français de soutien à l'A.I.M., où l'on prépare activement le procès des quatre cents de Wounded Knee qui s'ouvrira le 8 janvier à Saint-Paul (Minnesota). Ce procès sera surtout celui de l'administration américaine, signataire de plus de trois cent soixante et onze traités avec les Indiens au siècle dernier, dont pas un seul ne fut respecté. Un absent : Pedro Bisonette, chef de l'organisation pour les droits civiques des sioux Oglala ; on l'a assassiné avant qu'il vienne témoigner.
Le comité français de l'American Indian Movement : U.E.R. d'ethnologie, Université de Paris VII, 2, place Jussieu 75005 Paris. Tél. : 336-25-25, poste 5404. En janvier, il organise une vente d'œuvre d'art et une semaine indienne pour aider les accusés de Wounded Knee. Pour s'instruire : **Peaux-Rouges,** de Vine Deloria (Edition Spéciale). **Enterre mon cœur** de Dee Brown (Stock). **Soleil Hopi** (Plon). L'autobiographie de Géronimo (Maspero).

ART

Ce mois, monsieur Actuel a mâchonné du pop-corn devant les planches originales de Guy Peellaert sur l'histoire du rock n'roll. La galerie Multitudes se trouve 3, rue de Luynes, dans le 7e, il faut vraiment être casanier pour ne pas passer devant au moins une fois. Lorsque vous aurez fait l'inventaire des décors et que vous aurez constaté qu'il ne manque pas un poil aux brosses à dents, il vous viendra peut-être une envie de cavaliers sans visages et de riches drapés imprécis. Dans ce cas il suffit de descendre au métro Notre-Dame-de-Lorette et, à travers un quartier tranquille, de vous rendre au numéro 14 de la rue La Rochefoucauld, afin de vous perdre calmement dans la peinture surhumaine et étrange de Gustave Moreau, qui s'empoussière un peu dans la maison du maître. Tout d'abord, vous ne verrez rien que d'immenses meubles à tiroirs, car l'administration s'est attaquée à la maison du rêve pour en faire un classeur de dossiers bureaucratiques. Mais ne laissez pas la panique envahir votre pauvre tête fatiguée, et tirez ces tiroirs où s'endort Salomé, le bras tendu vers la tête de Jean-Baptiste, sur des tas d'exemplaires, dans le reflet des pierreries et de la mort. Il y a des centaines d'aquarelles, peut-être ce que le magicien a peint de plus fantastique, et une peinture à l'huile, une des dernières, l'Ange de la mort. On a dit que le délire psychédélique devait beaucoup à Gustave Moreau. Mais on ne l'a pas assez dit, et le musée est souvent désert. Vous pouvez vous perdre des heures, dans ce délire extrême, vous y retournerez sans doute. Nous en sommes sortis trop vite pour nous aventurer dans une charmante petite rue du Marais, la rue Payen, au numéro 11 de laquelle le centre culturel suédois est installé dans un hôtel du XVIe siècle, entièrement restauré. Il accueille deux expositions, dépêchez-vous pour la première, elle se termine le 28 décembre, elle a pour titre « La commune de Hede, survie ou exode » et présente à travers d'assez troublantes photographies les questions des habitants d'une petite ville menacée de mort au nord de la Suède. La seconde de ces expos durera jusqu'au 20 janvier, photos et dessins accompagnés d'un texte sur le thème « Rénovation au bulldozer ; doit-on détruire ou rénover les vieux centres urbains ? ». Que voulons-nous ? La Défense multipliée par cent au cœur de toutes les villes ou bien l'ancienne image de la rue, vivante et chaleureuse ? Bof ! Enfin voilà, vous aurez un bel aperçu du grand problème de l'art urbain. L'entrée est libre tous les jours de 14 à 18 heures (Tél. : 272-87-50).

De retour sur la rive gauche, nous sommes passés devant la galerie Jeanne Bucher, 53, rue de Seine, où le peintre Fromenger expose jusqu'au 6 janvier ses dernières créations, immenses toiles utilisant des documents-photos. L'autre face de Pellaert. Un homme vide lit un journal devant un kiosque plein et une tapisserie de douze mètres est composée de neuf mille chutes de tissus. L'humour de Fromenger (il ne faut pas rater sa B.D.-roman-photo dans le dernier « Nota-Bene ») en fait l'un des moins chiants de l'actuelle jeune peinture. Un album « Annoncez la couleur » réunit onze de ses sérigraphies, format 60 × 80 cm, il est édité par Ed. SIDA.

En marge de l'expo « L'enfant et les images » au musée des Arts Décoratifs, du 22 décembre au 2 janvier, Jean-Paul Alègre et ses comédiens offriront aux enfants (de 5 à 15 ans) des séances à mi-chemin entre le théâtre et l'animation. Elles auront lieu chaque jour, de 14 heures à 17 h 30. Deux courts spectacles seront présentés « Le joueur d'images » et « Théâtre à la carte » où les enfants présents pourront participer. M.A.D. 109, rue de Rivoli (Tél. : 260-32-14).
A signaler encore, l'exposition « Copies répliques et pastiches » où vous apprendrez tout sur le monde des faussaires officiels et autres. Pour 3 F au musée du Louvre, département des Peintures, entrée porte Jaujard.

On nous informe de soufre sûr que Satan ouvre, sous son nom, une librairie où il vous fera découvrir les secrets de la magie, de l'ésotérisme, de la littérature fantastique et de la science-fiction internationale. La librairie la plus mystérieuse de France, Satan and co, se trouve au 10 de la rue Casimir-Delavigne dans le sixième arrondissement.

the adventures of the FABULOUS FURRY FREAK BROTHERS

by Gilbert Shelton

PHINEAS DOIT ALLER D'URGENCE AU BUREAU D'AIDE SOCIALE: SA SITUATION FINANCIÈRE EST DÉSESPÉRÉE...

POUR TOUCHER UNE AIDE, VOUS DEVEZ EXERCER UNE PROFESSION RÉGULIÈRE...

... SON, FAUT QUE JE FASSE CROIRE QUE JE CHERCHE DU BOULOT!

ÇA VA ÊTRE DUR!

MON PLUS CHOUETTE COSTARD!

ET JE GRIMPE AU SOMMET DE CE SUPER-BUILDING

OU EST LE CHEF DU PERSONNEL"

QUEL ÉTAIT VOTRE ANCIEN EMPLOI?

HEU... J'AI ÉTÉ DIRECTEUR COMMERCIAL DU "JOURNAL UNDERGROUND DE NANCY" PENDANT DIX ANS...

QUELLES SONT VOS COMPÉTENCES?

JE PEUX TAPER QUINZE MOTS À LA MINUTE!

VOUS AVEZ DES PROBLÈMES AVEC L'ALCOOL?

JE PEUX BOIRE 36 CANETTES DE BIÈRE SANS TREMBLER!

VOUS VOUS DROGUEZ?

NON... PAS VRAIMENT

J'PEUX ALLUMER UN JOINT?

VOUS AVEZ L'AIR BIEN! LE JOB EST À VOUS!

!

EUH... QUEL JOB?

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE!

ON N'EN A PAS EU D'HONNÊTE DEPUIS LONGTEMPS

VOTRE CHA PEAU...

NON! NON!

J'AI FAIT UN RÊVE TERRIFIANT

M'EN CAUSE PAS, ALORS.

GOVERNMENT SAYS NO RECESSION!

THE END

FAT FREDDY'S CAT

COPYRIGHT © 1973 BY GILBERT SHELTON

UNE PETITE PROMENADE AVEC LA NOUVELLE LAISSE!

SERAIT-CE NON!

VIENS! VIENS!

WHOOF! WHOOF!

!

END

MOSIK

L'industrie du disque est un peu maussade. Son beau rêve vient de rencontrer un obstacle. Tout était pourtant bien parti pour que ce Noël lui offre une apothéose et que ses chiffres de ventes franchissent un sommet de plus dans leur aérienne envolée — une expansion qui n'a pas donné un seul signe de fatigue depuis cinq ou six ans. CBS, une des compagnies géantes et une des plus actives dans le domaine du rock annonce une augmentation de son chiffre d'affaires de quarante pour cent par rapport à 1972. Pour peu qu'une petite marque sorte à la suite quelques « numéros un » des ventes en quarante-cinq tours, elle peut annoncer fièrement ses deux cent-cinquante pour cent comme vient de le faire la marque anglaise Bell. RCA pouvait parader en publiant les chiffres de vente de **David Bowie** : plus d'un million d'albums et autant de simples vendus en deux ans en Grande-Bretagne, il faut remonter aux Beatles pour signaler un tel triomphe commercial.

Pourtant quelque chose ne tourne pas rond : en Angleterre, des retards pour la sortie d'albums importants, des disques épuisés au bout de deux semaines et soudainement introuvables. MCA sort douze albums pour la fin de l'année — l'année dernière, à la même époque, elle en sortait soixante. Aux Etats-Unis, WEA a remis pour l'année prochaine la sortie d'un album à succès assuré, le dernier **Black Sabbath.** Elle se trouve incapable de fabriquer de front deux albums à succès, elle concentre sa capacité de production sur le disque d'**Alice Cooper.** Une grosse tempête nommée crise de l'énergie fait tanguer toutes les économies. Et le disque subit des assauts par tous les flancs. D'un côté, il y a la pénurie de vinyl. La production de vinyl n'a pas augmenté assez vite pour satisfaire les besoins du disque. A présent, elle peut encore moins rattraper le retard : les fournitures de plastique dont elle dépend sont rationnées, la demande a ici augmenté trop vite. Enfin, survient la crise du pétrole, encore moins de plastique et moins de vinyl. Sur l'autre versant, le papier attaque. Il n'y en a plus. Le Canada et la Suède, les principaux fournisseurs, ont trop abattu sur leurs forêts. Résultats ? Finis les triples et même les doubles albums. Finies les pochettes en deux volets, les livrets à l'intérieur, les couvertures dépliantes ou les posters cadeaux. Fini le grand gâchis de la surproduction et la folie de l'emballage. On revient, de force, à la simplicité.

Ce n'est pas une affaire de quelques mois. On n'attend pas d'abondance de vinyl avant 1975. Quant au papier, son cas est quasiment désespéré. Les compagnies cherchent des matériaux de rechange, ou refondent leurs vieux stocks de vinyl invendu. Tout cela nous ferait bien ricaner d'aise, mais il y a moins réjouissant : les solutions immédiates qu'ont choisies les grandes compagnies dégagent un fumet désagréable. Des hausses de prix, bien sûr, et des salées.

Mais surtout le resserrement de la production autour des valeurs sûres, des albums certains de leurs ventes. De nombreuses marques ont déjà cessé de signer de nouveaux contrats. On ne prendra pas beaucoup de risques en 1974. Et on ne verra pas beaucoup de nouvelles têtes. « Rock crisis » ou « le rock en danger » titre le **Melody Maker.**

Le musicien de rock anglais trouve la vie bien dure. Le spectre de la coupure d'électricité hante les concerts, et les groupes les plus riches comme **Yes** ne se baladent plus sans leur générateur. Le rationnement de l'essence lui donne des angoisses, lui qui doit parcourir de longues distances en voiture et en camion. Une interdiction de rouler le dimanche le priverait d'un précieux jour de travail. Et comme si tout cela ne suffisait pas, un conseil municipal particulièrement aigri dans une grande ville anglaise, Leeds, interdit de jouer de la musique au-dessus de quatre-vingt-treize décibels — la puissance sonore d'un grand orchestre classique en pleine action. Dans une autre ville, des salles ont installé un procédé démoniaque pour couper l'amplification dès qu'elle atteint un certain volume.

Consommateurs, profitez-en : les dernières superproductions, les grosses sucreries de Noël sont quand même à la devanture des marchands de disques. Dans le faste et la débauche de papier, le **Quadraphrenia** des **Who** occupe la première place et obtient déjà les meilleures ventes. Et comme l'ancien Beatle se vend toujours à merveille, il y en a trois qui paraissent au bon moment, **Ringo, Lennon** et **McCartney,** beaucoup de bruit mais peu d'idées fraîches. Pour des estomacs solides, un gros gâteau plein de crème, un peu écœurant, mais nourrissant : le nouveau **Santana, Welcome** (CBS - import. Givaudan).

Parti sur un mélange de rock et de rythmes latins, **Santana** est devenu une tour de Babel où pullulent toutes les influences contemporaines. Le percussionniste José Chepito Areas, un des derniers éléments latins, vient de quitter le groupe. Carlos Santana frétille toujours d'adoration pour son guru Sri Chimnoy et puise son inspiration chez John McLaughlin et John Coltrane. Les musiciens américains — les deux claviers, Richard Kermode et Tom Coster, et le batteur Michael Shrieve — ont pris les commandes. Enfin, le groupe appelle à la rescousse une brochette de musiciens de jazz à succès, élégants et sans tripes, Alice Coltrane, Joe Farrel ou Leon Thomas. Tout ce monde n'est peut-être pas doué de génie, mais chacun déborde de compétence. **Welcome** croule sous la compétence, et même la sophistication, verse hardiment dans la soupe nauséeuse pour deux ou trois morceaux, mais accumule une telle pile d'énergies que le résultat ne peut être que remuant.

Surprise de Noël : le nouvel album d'**Alice Cooper** est son meilleur depuis longtemps. **Muscle of love** contient une demi-douzaine de petits chefs-d'œuvres pop, la seconde face n'a pas un déchet — Alice ne nous laissait plus en espérer autant. Bob Ezrin en avait trop fait sur les albums précédents, enrobant sous la bouillabaisse orchestrale des morceaux pas très reluisants et tirant fort sur le banal. Le résultat était morne, Ezrin a préféré changer d'air avec Lou Reed, Alice est revenu à ses anciens producteurs, ils se sont bien débrouillés. La plupart des chansons sont assez fortes pour se passer d'ornements.

Alice a épuisé toutes les ressources de son personnage grand guignol.

Plus de surenchère à la trouvaille choquante : la pochette extérieure ne ferait pas rougir une salutiste, c'est une vulgaire boîte en carton. La musique ? quelques méchants rocks — Alice Cooper sait les confectionner mieux que personne au monde. « Teenage Lament » est exemplaire, avec son catalogue des frustrations adolescentes, ses phrases batailleuses, son écho des Beatles, l'impeccable dynamisme des ses changements de rythme, l'apparition juste à point de savoureux chœurs féminins. Et « Woman Machine » se sert des bruitages et de l'électronique avec une redoutable efficacité.

Roxy Music vieillit bien, tout en gommant ses aspérités avant-gardistes. Plus de dissonances. **Stranded** (Island - import. Givaudan), le troisième album, est moëlleux à l'écoute, et sentimental en diable. Eno est parti, Andy McKay s'accorde moins d'excentricités : le groupe a perdu de son étrangeté. Le centre de gravité se déplace vers les éléments les plus rock, jusque-là un peu en retrait, comme le batteur, technicien infaillible, ou surtout Phil Manzanera, aidé par beaucoup de diableries électroniques autour des cris rageurs de sa guitare. D'excellents musiciens de rock and roll, et Bryan Ferry, un chanteur qui sait imposer ses fantasmes, il n'en faut pas plus pour faire un des meilleurs groupes de rock du moment.

Bonne moisson de rock allemand : voici un **Can** euphorique, **Future Days** (United Artists). Déjà très effacé, Damo y apporte sa dernière contribution : plus d'onomatopées inquiétantes, mais des mélodies couleur pastel, un retour vers la chanson qu'il va désormais poursuivre en dehors du groupe. Du martèlement implacable des premiers albums à ces rythmes guillerets et ces sonorités aériennes, **Can** s'est complètement transformé, mais garde toute son inventivité, un plaisir presque enfantin à jouer avec l'électronique. On retrouve la même veine primesautière sur le troisième album de **Kraftwerk, Ralph and Florian** (import. Phonogram). Sur la pochette, les deux individus se donnent l'air de collégiens bien sages avec un sourire en coin. Leur musique cristalline rompt ses attaches avec la pesanteur. Il existe un grand bonhomme à découvrir dans la musique anglaise. Il se nomme **John Martyn** et fait souvent penser à Tim Buckley : il a la même voix passionnée, brûlante, qui peut passer des registres caressants aux cris étranglés. Comme Tim Buckley, il désarticule les mots, les morcelle ou les étire en longueur dans une sorte d'incantation, comme Buckley ses chansons manient les grands sentiments avec de grandes alternances de tendresse et de colère. Il affectionne les sons tortures d'une guitare travaillée par l'électronique, mais utilise surtout les instruments acoustiques, la contrebasse ou les tabla. Le meilleur album, **Solid Air** (Island), n'est pas sorti en France. On peut se procurer le suivant, **Inside out** (Island - import. Phonogram), il possède aussi un beau souffle.

Si un Tim Buckley britannique ne vous tente pas, que diriez-vous d'un Van Morrison anglais ? **Kevin Coyne** a probablement cette comparaison en horreur. Une certaine façon de faire glapir la voix les rapproche; Kevin Coyne est plus méchant, volontiers sardonique, l'accent tranchant et la phrase acérée. **Marjorie Razorblade** (Virgin - import. Givaudan) n'est pas son premier album, mais, grâce à l'habileté de Virgin, il déborde pour la première fois le cercle étroit d'initiés qui formait son public.

Dans un moment d'écœurement, il avait annoncé sa retraite de musicien. Raymond Douglas Davies s'est ravisé quelques jours plus tard, s'occupe de mettre sur pied sa propre marque de disque et prépare une comédie musicale dans un théâtre londonien. La première partie constitue le nouvel album des **Kinks, Preservation Act 1** (R.C.A. - import Givaudan). Ray Davies a la verve plutôt aigre, ses caricatures tirent volontiers sur le grotesque agrémenté de chœurs anachroniques et de fanfares tristes. Ses pochades restent bien envoyées, en particulier « Survivor », l'histoire d'un rocker à la foi inébranlable et aux rouflaquettes grisonnantes.

Sha Na Na ne grisonne pas encore, le dernier album (Kama Sutra - import. Givaudan) est le plus réussi et le plus drôle de leur carrière. Entre les chansons, le présentateur braille et mène un concours de danse. Pour le reste, douze niaiseries garanties authentiques, exécutées avec le sérieux presque académique qui caractérise le groupe.

La semaine sainte de la nostalgie rock aura lieu du 12 au 20 janvier à l'Artistic Voltaire : **rock music et cinema**, huit journées et deux nuits blanches, des films inédits en France par dizaines, les années cinquante et soixante. Avant-première de **American Graffiti**, un film sur les «fifties», les surprises-parties et les amours adolescentes, un groupe live le dernier jour. Bref, de vastes réjouissances.

Le plus grand pied musical qui se puisse prendre à Paris ne vient pas du rock : **Bismilla Khan**, la musique indienne la plus planante, est à la salle Gémier (Palais de Chaillot) du 19 au 30 décembre. Préparez-vous à recevoir une grande claque.

Jean-Pierre Lentin

Free Jazz

Un disque de Rollins est toujours un événement et celui-là était d'autant plus attendu que Rollins avait enthousiasmé le public de Châteauvallon cet été, à la tête de son nouveau groupe. Et c'est la même formation qui est présente pour ce **Horn Culture,** avec notamment l'étonnant guitariste japonais Masuo, et le percussionniste Mtume pour « relever » le background rythmique. Rollins prouve encore une fois qu'il a su assumer les bouleversements survenus lors de cette dernière décade dans le jazz et il en propose une synthèse toute Rollienne dans la forme. En effet, Rollins met le son chaud de son sax-Tenor mais aussi celui du soprano, au service d'un jazz libre (free) avec un pied dans la tradition « bop » et une avancée sur les chemins du cri (Ayler) et de la jazzitude moderniste à la Wheater Report. Avec « Pictures in the reflexion of a Golden Horn », il jouera en dialogue avec son bassiste (électrique) Bob Cranshaw puis avec le guitariste Matsuo, un blues heavy, dense et passionné. Il pourra par contre pour « God Bless' the Child » produire une telle mélopée, un chant au saxophone comparable à ce qu'était la voix de Billie Holiday. Un jazz vibrant, de cette chaleur contrôlée qui n'appartient qu'à Rollins et surtout d'une exceptionnelle modernité avec ce choix délibéré d'assumer l'électricité, le balancement... la jouissance en un mot (import. Givaudan).

Deuxième événement du mois, le nouveau Coltrane, **Concert in Japan,** un enregistrement réalisé en 1966 et jamais gravé. L'orchestre de Coltrane, l'initiateur jouant pour une des dernières apparitions du maître avant sa mort. Il y a là Pharoah Sanders, le double et l'élève, Jimmy Garrisson, le compagnon fidèle à la basse, Rashield Ali, le batteur que l'on veut bien enfin découvrir et Alice Coltrane au piano. Il est difficile de « critiquer » la musique coltranienne. Tout a été dit sur l'importance du saxophoniste dans l'apparition du nouveau jazz, une influence qui s'est étendue au rock avec notamment ce phrasé indianisant, cette manière de faire chanter les notes au cœur des plus ultimes vertiges. Ici Coltrane joue aussi de la clarinette basse, contrôle cette communion en groupe dont il est le moteur, le chef spirituel. Cela peut constituer une excellente prise de contact avec Coltrane pour ceux qui l'ignorent et les autres ne se lasseront pas de réentendre sur quatre longues faces une musique passionnée, furieuse parfois ou d'extase, traversée d'éclairs de génie du saxophoniste. John Coltrane (Concert in Japan - import. Givaudan).

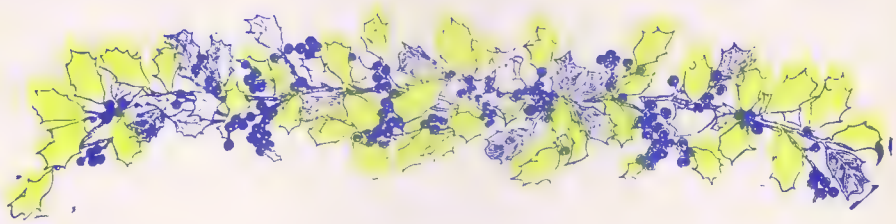
Troisième grande nouveauté, le disque du Mahavishnu orchestra live « **Between Nothingness and Eternity** (CBS - import. Givaudan), ne rassemblent que de nouvelles compositions du groupe contrairement à ce qui est l'habitude pour les enregistrements « live ». McLaughin a compris que le public apportait au groupe une intensité, une chaleur qui s'opposait à la froideur de la perfection du studio. C'est vrai : notamment dans ces dialogues incessants des instrumentistes, la relance des phrases musicales, les ruptures cinglantes et cela à partir de nouveaux titres, de nouveaux découpages harmoniques.

Il semblerait même que McLaughin ait perdu un peu de sa trop violente technicité et gagne en violence. Surtout que Jan Hammer libère comme d'habitude cette invraisemblable hargne de jouer. Et projetant le tout, fantastique machine, Billy Cobham souverain derrière ses caisses et ses toms, incontestable artisan de la réussite de cette expérience du Mahavishnu sans aucun doute maintenant une des plus passionnantes de la fusion de la jazzitude et de l'électrification.

McCoy Tyner est un des pianistes les plus méconnus et pourtant l'un des seuls qui est sûr, encore une fois de passer sans dommage le Rubicon qui le séparait de la nouvelle musique. Il n'en reste pas moins un esthète, à la manière d'un Bill Evans, mais qui n'a pas oublié l'héritage coltranien. Il est un peu le maître de la jeune génération pianistique blanche celle des Keith Jarrett, Chick Corea, de ceux qui savent faire chanter les notes, savent swinger sans perdre le besoin de fouiller leur clavier. De plus, McCoy Tyner apparaît ici un arrangeur et un compositeur qui aurait trouvé en Al Mouzon un autre batteur fou pour communier ensemble, s'enivrer de swing, de virtuosité (Song of the New world - Milestone import. Givaudan).

Paul Alessandrini.

LA BOURSE AUX IDÉES



Pour la plupart, isolés par force ou par habitude, nous cultivons notre petit jardin bien enclos sur ses souffrances et ses joies, finissant par ranger et oublier nos idées dans quelque obscur débarras, dont elles ne sortiront pas. Alors, pour sortir de notre isolement, pour briser l'engourdissement de nos rêves et de nos pratiques, pourquoi ne pas collectiviser nos rêves et nos velléités de pratiques? Pourquoi ne pas lutter contre l'individualisme et la concurrence, en brisant la propriété privée des idées ? On a tous dans des coins de mémoire ou de tiroir des idées qu'on n'a pas pu ou voulu vraiment réaliser : pourquoi ne serviraient-elles pas à d'autres ? On pourrait créer une bourse des idées, une auberge espagnole où chacun amènerait ses projets et ses rêves. Nous n'attendons pas des idées géniales, ni des idées de maîtres. Qu'importe si elles sont trébuchantes ou balbutiantes, si elles articulent mal ou sont mal articulées. L'important c'est de créer une circulation d'idées et d'inventions, petites ou grandes, qui s'échangeraient, seraient reprises, renforcées, transformées, rendues autres par d'autres vies en marche. Ce pourrait être une rubrique intitulée « Si on faisait ».

Ces idées, cela pourrait aussi bien être des trucs, des suggestions pour utiliser les contradictions du système, comme ce qu'ont imaginé les Japonais, qui à une cinquantaine ont bloqué les grandes banques de Tokyo et leur ont fait perdre des millions, en passant leur journée à déposer et à retirer l'équivalent d'un billet de dix francs.

Ce pourrait être une série d'idées visant à intervenir sur le quotidien en le sur-théâtralisant, de façon plus ou moins parodique, apocalyptique, irresponsable.

Pour la fête des mères, ou même comme ça, sans prétexte, il pourrait y avoir une cinquantaine de femmes sur une place, assises sur des tabourets, en train de tricoter de la layette, silencieuses ou babillantes de clichés. Elles pourraient aussi chanter le blues des casseroles, ou blues de la femme blousée et enchaînée : alors, sortiraient de partout des femmes enchaînées, à leurs casseroles, à leurs cuisines, à leur mari, à leurs pères, à leurs mères, à leurs mômes, etc.

On pourrait faire un faux Noël, avec de la neige qu'on ferait tomber des toits. Arriveraient des Pères Noël, habillés par le Printemps, qui dans une main auraient des jouets, et dans l'autre des martinets et des mitraillettes. Ils se mettraient à poursuivre les enfants à travers la foule, et à les frapper sur des rythmes de joyeux cantiques du style « il est né le divin enfant ». Ce serait joli. Dans un tout autre ordre d'idées, on pourrait envisager d'utiliser autrement un certain nombre de techniques, soit en les retournant contre ceux qui s'en servent, soit en les utilisant à notre profit. Par exemple, il se peut que vous ayez envie de parler des pucerons dévastateurs de jardinets de banlieue, ou du dernier prix Goncourt, de discuter du malheur ou du bonheur du poisson enfermé dans son bocal, ou du sens du tragique chez Bergman, d'échanger vos idées sur les amorales mœurs sexuelles des coccinelles en Papaousie. Vous avez vite fait le tour de vos connaissances et autres familiers, dont les réactions et les pensées n'ont plus que rarement lieu de vous ébranler. Rester sur sa faim étant particulièrement déconseillé, et lassant à force, on pourrait envisager tout simplement qu'un ordinateur centralise les thèmes et les demandeurs, permettant aux gens accrochés par les mêmes trucs de sortir de leurs amicaux cercles restreints et de rencontrer d'autres gens dans des conditions qu'ils se fixeraient eux-mêmes.

Ces exemples ne sont évidemment pas limitatifs. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a un bon nombre d'idées qui seraient mieux ici, bien au chaud, qu'à moisir dans les coulisses de nos vies quotidiennes et agonir solitairement dans les oubliettes du passé.

Nicolas Domenach.

Groovy

par paolo d'Alessandro

Parce que je prenais mon bain en écoutant Bazaar le nouveau disque de Sylvester and the Hot Band, j'ai eu envie de vous raconter à vous, pauvres « square », l'histoire exemplaire de ce Sylvester, un très bel androgyne noir qui chante du rythm and blues et qui fit partie un temps des Cockettes de San Francisco. Vous saurez ainsi qu'il est marié avec un garçon blanc et que pour le jour de la cérémonie qui eut lieu à Golden Gate Park, tous les amis et même le groom de service étaient habillés de robes de mariée blanches. Il aime dire : « Je suis le cousin de Billy Holiday, et ma grand-mère Julia Morgan chantait du blues dans les années 20 ». Il ajoute qu'il voudrait devenir une super-star dans le style 1930, avec une foule de domestiques et une Packard de 35 blanche. Sylvester est dans le trip nostalgique comme bien d'autres « Groovy » people que vous ne rencontrerez pas puisque vous ne resterez que des voyeurs savourant ou méprisant des délices que Paolo d'Alessandro vous livrera, juste assez pour pouvoir s'offrir son champagne quotidien, celui qui sert à son bain, et arroser ses plantes avec ce vaporisateur en or massif offert par cette vieille princesse maintenant ruinée.

Alors Sylvester, un temps chanteur de la troupe « Hair », a voulu reprendre le répertoire de sa grand-mère, dans un show parfaitement semblable à celui de l'époque, aussi funky que ceux de Bessie Smith ou Victoria Spivey. « Je veux recréer, aussi près de l'original qu'il est possible, ce que le public noir de Harlem ou du « South Side » vécut, des chansons comme That's why Darkies were born et Marijuana. Je ne change rien. Je fais tout à la manière originale. Ma grand-mère m'a donné ses vieux vêtements, m'a raconté les histoires de son temps, m'a appris à danser le Big Apple et le Black Bottom. Je rêve d'avoir un orchestre composé de musiciens de plus de 65 ans ; avoir mon propre chapiteau comme celui que Ma Rainey avait, avec des Kids dansant comme dans Connie's Hot Chocolates of 1927 ou Blackbirds of '28. Je mettrai sur pied un show tellement fabuleux que vous en serez transportés. Ce sera un « visual trip » total : des sièges « Art-Déco », des jets d'eau, des arcs-en-ciel, les choses les plus incroyables, la musique la plus chaude... »

Sylvester n'a que deux amis, Michael Lyon son mari et Greta son chien dont il dit qu'il est « son bébé ». Son passe-temps favori consiste à courir les puces à la recherche de vieilles robes ou bien de se défoncer avec des amis. Sylvester vit modestement, se plaît-il à dire même s'il ajoute qu'il aime prendre des bains de pétales de rose... Sylvester apparaît dans un film merveilleusement obscène, Tricia's Wedding, un film tourné par les Cockettes. Pour ce second album, il s'étale sur la pochette, avec son beau visage, ses yeux bridés et ses lèvres peintes. Bazaar à cause de Harper's Bazaar bien sûr... a special issue... (import-Givaudan). Vous prendrez un plaisir pervers à l'écoute de cette voix à la Bessie Smith sur un background qui rappelle celui de Janis Joplin... un plaisir pervers parce que, oh oui, vous savez maintenant que Sylvester est un homme qui a une poitrine de femme. Juste comme Jim Bailey que, c'est évident, vous ne connaissez pas. Jim Bailey chante avec la voix et l'habit — aussi bien Judy Garland, Barbra Streisand, Phillis Diller et Peggy Lee. Deux disques : l'un paru sous le nom de Jim Bailey, l'autre « live » à Carnegie-Hall (import-Givaudan). Pour celui enregistré en studio il dira : « Ce fut très dur parce que je n'avais jamais chanté ainsi sans le maquillage et l'atmosphère ». « Saisissant de vérité, cette récréation glamourous des « originales » d'autant que sur la pochette Jim Bailey apparaît travesti, en tenues de scène sexy ou shophistiquées. Et puisque l'on est plongé irrésistiblement dans le délicieux dérisoire, le néant sublime, les jeux de miroirs, le strass, les soies et la douce nostalgie... avez-vous vu ma Cadillac et ses formes rondes, celle qui passe dans les flaques sans que l'eau ne puisse l'atteindre... quelques disques de « comédies musicales »...

A propos, à quand un disque de Marie-France chantant Piaf, Mistinguett et Joséphine Baker... Nostalgia's greatest hits (vol. I) avec Noël Coward, Yvonne De Carlo, Pola Negri, Gloria Swanson, Walter Pidgeon, Ramon Navarro, etc. et surtout Maurice Chevalier, « The wonderful man with a heart as big as the world » enregistré en 1930 avec son incomparable accent, Mrs Ethel Merman — Her Greatest Hits, des compositions de Gershwin, Cole Porter, de la musique qui vous coule dans le corps comme une coupe de champagne. Pour terminer ce petit détour du côté de Broadway, Paolo d'Alessandro vous désignera de son doigt ganté sur les présentoirs de chez Givaudan (avez-vous remarqué la nouvelle coupe G.I. d'Hughes le vendeur le plus cool, le plus hip de tout Paris à qui l'on doit toutes ces superproductions discographiques nostalgiques), vous désignera donc avec son élégance rare un disque d'une caricature de star (déjà caricaturale). Jobriath et sa couverture comme tirée de Pink Narcissus, le film « pédérastique souterrain », un chanteur qui a su dire : « Pour le moment Bowie est meilleur que moi, mais je le tolère parce qu'il faut garder quelqu'un devant soi pour pouvoir le surpasser et s'en servir comme modèle. » S'il n'a pas dit tout à fait cela, ses propos étaient chargés de cette vanité cynique que l'on aime célébrer ici.

Novembre restera pour les « groovy » le mois du passage dévastateur des Dolls et de ce David Johansen à qui nous attribuons l'Oscar de l'année, parce que le meilleur faiseur des poseurs, la vraie réincarnation de l'enfant hollywoodien. La fille qui lui tenait la main un soir ne m'a-t-elle pas lancé : « Mais tu es Paolo d'Alessandro... le fabuleux... le génial... Paolo d'Alessandro est-il vendu, pourri, décadent, récupérateur ou divin ? » Et là j'ai pris mon air « Lou-Lou », celui qui me donne ce mélange de grâce et de vulgarité, juste comme Jagger et David pour lui dire tout gonflé de ma satisfaction : « Paolo d'Alessandro est versatile, c'est son privilège. Peut-être te donnera-t-il la réponse en même temps qu'à des milliers d'autres quand il aura jugé le moment venu ». Ai-je craché par terre pour souligner l'agressivité de ma réponse, je ne m'en souviens plus, je suis déjà loin, j'écoute Marlène — encore et toujours...

P.S. Paolo d'Alessandro ajoute qu'il ne faut rater sous aucun prétexte le film de Jean-Louis Jorge Les serpents de la lune des pirates (Pagode) et les plaquettes de poésie de Patti Smith et Gérard Mananga en vente chez Givaudan.

CALENDRIER d'ACTUEL

Ce mois-ci, le calendrier est du genre maigrichon. Ce n'est point la faute des intrépides informateurs et reporters d'Actuel, qui se sont partagé dans la douleur un piètre gibier. En effet, à l'approche des fêtes, il ne se passe pas grand chose. Si l'on excepte quelques broutilles amusantes ci-dessous incluses, la télévision offre ces jours-ci un certain avantage sur une sortie toujours risquée dans la froidure et le verglas. Restez au chaud chez vous si vous êtes trop frileux. Néanmoins, le meilleur est encore d'avoir des économies pour voyager dans nos vertes campagnes ou nos vallées tire-fesseuses. Lorgnez donc plus que d'habitude les programmes province. En désespoir de cause, vous pouvez toujours passer de longues journées, avachis devant votre sapin à grignoter les restes de la dinde familiale et comparer avec vos concubins les superbes cadeaux du monsieur à la hotte.

Le prochain calendrier sera plus fourni que celui-ci, car vous, petits lecteurs mignons, n'aurez pas manqué de nous faire parvenir, avant le fatidique 9 janvier, toutes les informations que vous receliez dans vos calepins. Nous voulons bien être la trompette de Jéricho, encore faut-il que vous souffliez. Ecrivez et téléphonez-nous, nous ferons les bouffons ensemble.

Paris

Jeudi 20 décembre

CINEMA

Les Enfants du Paradis, de **Marcel Carné,** un chef-d'œuvre un peu usé mais qu'il faut revoir de temps en temps. Il n'a pas été programmé à Paris depuis l'avant-dernier festival de Boulogne. Aussi émouvant que les chansons d'avant 1942 de Piaf. Au cinéma La Pagode, 57 bis, rue de Babylone, 75007 (tél. : 551-12-15).

MUSIQUE

Depuis le 19 et jusqu'au 31 décembre, **Bismilla Khan,** accompagné de 8 musiciens donne chaque soir un récital à la salle Gémier du palais de Chaillot. A 20 h 30 chaque soir, sauf le 21 et le 25, deux matinées les 23 et 30 décembre à 15 heures. Places : 10 et 15 F (tél. : 728-81-15).

Vendredi 21 décembre

CINEMA

Les serpents de la lune des pirates, de Jean-Louis Jorge. Nationalité : République de Saint-Domingue. Pour voir cinq journées de la vie d'une danseuse de cabaret Chicano de Los Angelès. Un très bon documentaire et un film où les militantes du MLF vont prendre leur pied.

Satyricon, de **Fellini.** Vous vous apercevrez que ce film a influencé, au niveau des costumes et des maquillages, tout le cinéma qui se dit décadent. Le seul vrai cinéma de la démesure. A 21 heures à la MJC de Marly-le-Roi, allée des Epines (tél. : 958-74-87) places autour de 5 F.

Samedi 22 décembre

Six heures d'action culturelle pour la MJC de Boulogne-Billancourt, menacée d'expulsion de ses locaux par le maire de Boulogne, également ministre du Travail : M. Georges Gorse.

De la musique : **Colette Magny, Leny Escudero...** Du théâtre : peut-être le **Bread and Puppe** et beaucoup d'autres. Le programme n'est pas encore vraiment choisi. Renseignez-vous en téléphonant au 605-65-05. En cembre, vers 14 et 16 heures. Téléphonez au café d'Edgar, 58, bd Edgar-Quinet (tél. : 326-13-68).

CINEMA

C'est ce soir ou jamais que vous irez voir **Cette nuit ou jamais** de **Daniel Schmid.** On y voit, le temps d'un dîner, les domestiques prendre la place de leurs maîtres. Quelques minutes* avant, dans un court métrage que vous avez raté, **Buster Keaton** aéronaute dans **Balloonatic** vous aurait fait passer un bon quart d'heure. Rattrapez-vous sur le film de Schmid, bien moins rigolo, mais tellement beau.

Au Marais, 20, rue du Temple, permanent de 14 à 24 heures, 7 et 10 F. Une des meilleures salles de Paris, toujours déserte, on peut poser ses pieds sur le siège de devant.

C'est aujourd'hui Noël, le saviez-vous, mais il n'est pas tard pour envoyer des cartes de vœux à vos amis et connaissances. Un dessinateur d'**Actuel** en a fait d'assez chouettes et peu banales. On peut les commander au prix de 6 F la série de 8 à Bernard Soulier, 10, bd Aristide-Briand, 13008 Marseille.

Mercredi 26 décembre

MUSIQUE

Percussion experience, de Bernard Lubat (trois batteries plus des musiciens de Gibson). Cela vaut bien les Percussions de Strasbourg ou les balafous du Dahomey et Lubat mérite qu'on aille un peu le réchauffer. A 20 h 15 au Cyrano, 76, rue de La Roquette, (11e) (tél. : 700-91-89). Places : 9 et 12 F.

THEATRE

Il y aura un très bon **spectacle de marionnettes** à 15 heures au Théâtre de la Plaine, 15 et 17, av. du Gén.-Guillaumat. Métro Porte de Versailles. Places : 6 et 8 F.

Jeudi 27 décembre

TELEVISION

Les Girls, un film de George Cukor. Avec Gene Kelly, Mitzi Gaynor et Kay Kendall. Des cuisses nues dans un music-hall, comédie musicale à l'américaine classique

Dimanche 30 décembre

MUSIQUE

Contrepoint sera à 17 heures au cinéma Artistic. Hugh Hopper, l'ancien bassiste de Soft Machine (aujourd'hui membre du nouveau groupe de Stomu Yamash'ta) a réuni pour la circonstance quelques fidèles comme Lol Coxhill, Pip Pyle ou Phil Miller. **Contrepoint,** fondé il y a trois ans sous son inspiration, représente un avant-poste français de la famille Soft Machine. De bonnes références. Places : 6 F. Artistic-Voltaire, 45 bis, rue Richard-Lenoir. Métro Voltaire (tél. : ROQ. 19-15).

TELEVISION

Le Figurant, de Edward Sedgwick avec Buster Keaton. La télé ne fait pas si souvent preuve de bon goût ; il convient donc, en bons jouisseurs, de sacrifier dignement cette série de soirées et de s'asseoir devant son poste pour revoir ces Keaton en bonne compagnie. A 22 h 30 au Ciné-club de la deuxième chaîne.

Lundi 31 décembre

MUSIQUE

Vous pouvez réveillonner de 21 heures à l'aube en compagnie de **Mahjun** et bien d'autres musiciens du club de folk le Bourdon. Mahjun, c'est le plus joyeux des groupes français, une bonne* décharge d'énergie qui puise aussi bien dans le rock, le free jazz et la fanfare des Beaux-Arts. A la MJC de Boulogne-Billancourt, 152, rue de Silly (tél. : 605-65-05).

TELEVISION

Un petit coup d'œil sur la 3e chaîne vous permettra peut-être de retrouver Marilyn Monroe, dans un hommage hélas présenté par Rock Hudson, à 19 h 20. Un peu plus tard, il y aura Liza Minelli dans un show de Bob Fosse (remember **Cabaret),** à 22 h 05.

Finalement, le réveillon le plus rigolo, c'est encore le Balajo, rue de Lappe, son décor 1925, avec balcon et tango en smoking. On y voit des gens heureux, denrée qui ne court pas les rues de Paris. Bals populaires, gala, poivrés : on fraternise,

Banlieue

MUSIQUE

« Recent History », (Steve Potts, Boulou Ferré, Christian Escondé et Olivier Johnson), à 20 h 15 au Cyrano (tél. : 700-91-89). Places : 9 et 12 F.

Jeudi 3 janvier

TELEVISION

Sur la première chaîne à 20 h 35, l'émission d'Armand Panigel Au cinéma ce soir : après les actualités de 1939, un film de cette année-là, **La Maison du Maltais,** de Pierre Chenal, avec Louis Jouvet, Dalio, Viviane Romance. Attention : il ne faut pas confondre Pierre Chenal avec Coco Chanel, et la Maison du Maltais avec le faucon de Dashiell Hammett. C'est dire toute l'importance de ce film.

Vendredi 4 janvier

MUSIQUE

Malicorne et le groupe folk de Gabriel Yaccoub, à 21 heures au Théâtre Daniel Sorano, 1, rue Charles-Pathé, à Vincennes (tél. : 808-73-74). Places : 10 et 15 F.

Avec l'album **Pierre de Grenoble** (Barclay), Gabriel Yaccoub et ses amis ont trouvé un son et un style : des mélodies françaises traditionnelles jouées avec amour et beaucoup d'imagination instrumentale. Depuis, ils ont créé un groupe stable. Le moment semble bien choisi : **Malicorne** est le meilleur rejeton du mouvement folk en France, avec une belle carrière en perspective.

Samedi 5 janvier

MUSIQUE

Concert du groupe **Venus System** à 15 et 21 heures au Golf Drouot (tél. : PRO. 47-25). Places : 16,50 F. Hard rock et accordéon, pourquoi pas ?

Dimanche 6 janvier

MUSIQUE

Joan Baez : retransmission d'un concert, entre 20 et 21 heures sur Europe I, 1 847 mètres, grandes ondes, bien entendu.

gnez-vous en téléphonant au 605-65-05. En tout cas, cela se passera au I.U.P., 60, rue de la Belle-Feuille, de 18 à 24 heures.

CINEMA

Woodstock, de Michael Wadleigh. Pour les nostalgiques d'une époque déjà presque révolue, le moins mauvais des films du genre. A 14 h 30 au T.E.P., 17, rue Malte-Brun, 75020 (tél. : 636-79-09).

Dimanche 23 décembre

MUSIQUE

Le chanteur occitanisant **Joau Pau Verdier,** pour pas un rond grattera son banjo occitan en attendant un débat sur l'Occitanie au 33, rue des Vignoles, dans le 20e. Nationalistes débiles s'abstenir. Très occitan. Au café du célèbre Edgar (sans D comme Faure) offre une nuit folk, 58, bd Edgar-Quinet, dans le 14e. On peut téléphoner au 336-13-68. En échange, il est sympa de leur filer 12 ou 20 balles.

TELEVISION

Ceux qui veulent pisser un bon coup dans leur panty ne rateront pas **Le Caméraman** à 23 heures au Ciné-club de la 2e chaîne. Buster Keaton y place quelques-uns de ses gags les plus déments.

RADIO

Juste avant Keaton, ceux qui sont bien équipés auront branché leur radio sur Eur. 1, pour réécouter le concert **Roxy Music, Can** et **Rory Gallagher.**

Lundi 24 décembre

MUSIQUE

Le groupe **Atoll** donnera un concert à 21 heures au Golf Drouot. Rien de très neuf, mais du pop français bien ciselé, l'oreille dirigée vers la West Coast, avec de belles harmonies vocales.
Golf Drouot, (tél. : PRO. 47-25) places : 16,50 F.

TELEVISION

Les Tuniques Ecarlates, avec Paulette Goddard et Gary Cooper, sur la 2e chaîne, à 22 h 45. Cecil B. de Mille reste encore un inconnu pour beaucoup de cinéphiles chevronnés. Certains le confondent encore avec **Deux Mille Un** de Kubrick, ce qui n'est pas forcément une mauvaise comparaison.

CINEMA

La veille de Noël vous avez peut-être envie de vous marrer un bon coup. Il y a un film très bien fait pour ça : **« Les grands sentiments font les bons gueuletons »,** de Michel Berny, un débutant de talent. Son film, très classique, proche d'un certain comique à la française, évite le vulgaire et la grosse rigolade, tout en offrant en moyenne un gag toutes les 10 secondes. André Ruellan a mis la main aux dialogues et cela se sent. Tout cela nous change d'Audiard, et il était grand temps. Dans une salle de votre quartier.

Mardi 25 décembre

THEATRE

Pourquoi un jour comme celui-ci ne pas emmener sa progéniture voir un spectacle de théâtre d'ombres par les **Racbodoc's : Il était une souris,** se joue depuis le 22 décembre au café d'Edgar. Tous les jours jusqu'au 1er janvier, sauf le 31 dé-

médie musicale à l'américaine classique pour voyeurs impénitents. A 20 h 35 sur la première chaîne.

Vendredi 28 décembre

CINEMA

Toute la ville en parle, de John Ford. Un Ford de la grand époque, celle des années 1930 bien entendu. L'esprit irlandais avant que l'Amérique ne passe dessus. Contemporain du **Mouchard** et de la **Patrouille perdue** avec lesquels il forme une sorte de trilogie noir et blanc, il prouve que Ford n'était pas un simple auteur de westerns plus ou moins emmerdants. A 21 heures, salle Giono, 3, rue des Escholiers, Bondy (tél. : 847-15-27). Places : 5 F.

A 15 heures vous pouvez vous rendre à la visite conférence des monuments historiques où vous apprendrez **l'histoire de la police à travers les âges.** On n'en sait jamais trop sur ces gens-là. Le rendez-vous est fixé à 15 heures précises, au 36, quai des Orfèvres.

TELEVISION

A 20 h 30, sur la première chaîne, l'émission de Claude Santelli « Les cent livres des hommes », sera consacrée à **Alice au pays des merveilles.** Profitez-en pour le relire.
Hommage à **Django Reinhardt,** sera le thème d'une émission de jazz à 22 heures sur la troisième chaîne. Joseph Reinhardt, Maurice Ferret, Philippe Nedjar, Bill Harris et Martial Solal joueront **Nuage, Liza, Down in the alley, The Shadow of your smile, Sweet Georgia Brown.**

Samedi 29 décembre

MUSIQUE

Concert du groupe **Tibah.** Inconnu de nos critiques les plus malins. Allons voir. A 15 heures et 21 heures au Golf Drouot. Places : 16,50 F.

populaires, gais, poivrés ; on fraternise, on se marre, on y farandole et chapeau pointu, un peu partout dans le quartier.

Mardi 1er janvier

CINEMA

Si vous aimez les ambiances enfantines qui vous rappellent vos dix ans, c'est le jour pour aller en matinée revoir **Blanche-Neige et les sept nains.** Au cinéma Rex, pour avoir droit en plus à la féerie des eaux dans cette salle pas croyable.
Ne ratez pas le passage où Blanche-Neige couche avec les sept nains et que le prince charmant lui fait la gueule. C'est celle qui plaît le plus aux enfants. Gotlib l'a d'ailleurs très bien dessinée dans l'**Echo des Savanes,** n° 2, que vous aurez dans votre poche, afin de vous reconnaître entre vous. Sur **Walt Disney,** voir dans ce numéro. Cinéma Rex, 1, bd Poissonnière. Métro Bonne-Nouvelle (tél. : CEN. 83-93). Places : 11 et 12 F.

TELEVISION

Ce soir, sur la deuxième chaîne, à 20 h 35, dessins animés de Tex Avery. Tous les « happy taxpayers » que nous sommes courront comme des fous revoir ce spectacle que certains imprudents avaient raté il y a quelques semaines. Ceux qui n'ont pas vu une fois au moins dans leur vie le chien-détective blasé prononcer son fameux « You know what ? I'm happy » n'ont pas vraiment vécu une vraie vie d'aventures et d'amour comme il sied aux gens bien élevés.

Mercredi 2 janvier

MLF

Nous vous rappelons que tous les premiers mercredis de chaque mois se tient une **A.G. du MLF,** à 21 heures, 1, rue Guy-de-la-Brosse. Pour tous renseignements, vous pouvez téléphoner chez les Féministes Révolutionnaires, 824-71-50, ou à Psyk et Po, 331-70-58.

Rock music et cinéma

Sous le patronage de « Rock and Folk », un festival de cinéma aura lieu **du 12 au 20 janvier,** à l'Artistic-Voltaire [illegible] (11e). Tél. ROQ 19-15 (métro Voltaire).

[illegible] deux nuits blanches **consacrées aux films de rock,** tous publics.

Permanent de 14 h à 24 h inclus [illegible] **14 h et 16 h) le samedi 12, dimanche** [illegible] **les autres jours : permanent de 18 h à 24 h inclus.**

Prix des places : 8 F par séance normale. 15 F par nuit blanche. 15 F pour le concert du dimanche.

A partir du 15 décembre, on pourra retirer chez

— **Givaudan, 201, boulevard Saint-Germain (6e) ;**
— **Music action, 14, rond-point de l'Odéon (6e) ;**
Open Market, 58, rue des Lombards (1er) ;
Discobole, 27/29, galerie des Marchands (hall gare St-Lazare) ;
Disque et Musique, 161, rue de [illegible] **(14e) ;**
Gibert, 24, rue de Delfos (1er) ;
Olympic, 10, rue Boyer-Barret (14e) ;
Artistic Voltaire.

Un abonnement de 50 F donnant [illegible] **une réduction de 5 F par nuit blanche et sur le concert sur présentation de la carte d'abonnement.**

Le détail du programme se trouve **dans le calendrier. Si ça ne suffit pas,** téléphonez à Bernard Dimon. **Jonathan Farren ou Paulo Alessandrini aux** [illegible]

1 847 mètres, grandes ondes, bien entendu.

Avec ça, vous êtes gâtés... Pensez aussi à mettre un petit quelque chose dans votre galette des rois familiale, **le superbe album des Freak Brothers** qu'**Actuel** sort pour les fêtes, par exemple.

Lundi 7 janvier

MUSIQUE

Le Forum de Musique contemporaine qui a lieu chaque mois au centre culturel allemand sera aujourd'hui consacré à Schoenberg, l'un des trois petits Viennois qui ont révolutionné la musique dans les années 30. Cherchez les deux autres... Débats, auditions d'œuvres commencent à 18 h 30, 17, av. d'Iéna (tél. : 723-61-21). Places : 5 F. Ah ! la vie est dure.

Mardi 8 janvier

Aujourd'hui, vous n'avez rien de spécial à foutre. Vous vous emmerdez ; vous ne savez pas où traîner la petite blonde ou le grand brun que vous avez dragué au le grand brun que vous avez dragués au concert Schoenberg d'hier soir. Drame, angoisse. Mais, grâce à **Actuel,** voici votre journée sauvée, car vous dirigez vos pas vers la rue Bernard-Palissy, où se trouve la galerie de **Soulas** (ce dessinateur génial et méconnu) : « Galère 3 ». Là se tient, pour encore quelques jours, l'expo de **Mordillo** (ce dessinateur génial et méconnu) qui vendra aussi ses posters démentiels, pour une bouchée de pain.
S'il vous reste un peu de temps, allez promener vos pas du côté du musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, où deux peintres français et un argentin, **Gérard Schlosser, Alexandre Bonnier** et **Uriburu,** exposent jusqu'au 20 janvier. **Bonnier** nous promène à travers « jardins de papier, gisants, tombeaux et salades, plates-bandes et parterres ». Un foisonnement de volumes coloriés en mousse, carton et papier. **Schlosser** nous montre un univers de chairs et de corps — bras nus, cuisses et pieds — confronté au monde de la nature, des collines et du ciel et à celui des objets. **Uriburu,** lui, colore en vert les eaux urbaines en y versant de la fluorescine. Après avoir coloré le Gand Canal à Venise, l'East River à New York, la Seine et le Rio de la Plata, il voudrait colorer les eaux à l'échelle intercontinentale, entre New York, Paris, Venise et Buenos-Aires. Allez, cultivez-vous un peu.

Mercredi 9 janvier

MUSIQUE

Hal Singer, un Américain à Paris, musicien de jazz de surcroît, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, à 20 h 30.
Malicorne, du bon folk celtique de notre Bretagne préférée, à 20 h 15 au Cyrano (tél. : 700-91-89). Places : 9 et 12 F. Ils sont cinq avec cromorne, violon, bouzouki, mandoline, guitare basse et harmonium.

THEATRE

Aujourd'hui commencent, à l'Espace Cardin, les représentations de la **Chevauchée**

sur le lac de Constance, de Peter Handke. Mise en scène de Claude Régy, décors de **Ezio Frigerio** qui a souvent travaillé à Milan avec Strehler, vous connaissez sûrement, comme moi. Avec Michel Lonsdale, Delphine Seyrig, Jeanne Moreau, Samy Frey entre autres.

Jeudi 10 janvier

MUSIQUE

A 21 heures : soirée **Folk and Song** à la Cité Internationale, Maison des Arts et Métiers (sur le périf' entre Porte d'Orléans et de Gentilly). **Hootennanny :** on rembourse le métro et un repas à ceux qui veulent venir jouer. Pour les auditeurs entrée gratuite. Deuxième partie avec **Jujub's Band** et **Allan CH 70.** Répétition à partir de 17 heures pour les musicos. **Ange.** Ils tentent leur gros coup pour la première fois à Paris dès leur retour de Londres. En première partie, Tante, Jerile (4 guitares sèches plus une chanteuse). A 20 h 30 à la Mutualité. Places : 20 F.

CINEMA

Le Magicien d'Oz : A voir d'urgence. Une petite fille rêve... Elle quitte sa ferme du Mid West pour un pays imaginaire, peuplé de sorcières et de magiciens. Judy Garland est très, très gentille. A 20 h 30, à la salle de cinéma du Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli. Métro Pyramides. Places : 6 et 8 F.

Vendredi 11 janvier

MUSIQUE

Folle Entreprise, à la MJC d'Issy-les-Moulineaux, à 21 heures. Places : 6 F. **Free Jazz Workshop,** à 21 heures au centre culturel américain du boulevard Raspail (tél. : ODE. 99-92). Places : 8, 10 et 12 F.

Samedi 12 janvier

CINEMA

Premier jour de la semaine cinéma-rock de l'Artistic Voltaire : **King Creole,** de Michael Curtis (en version intégrale 116 mn) avec Elvis Presley (film rare parce que non exploité commercialement depuis des années). Permanent de 14 à 24 heures à l'Artistic Voltaire, 45 bis, rue Richard-Lenoir, 75011 (tél. : ROQ. 19-15). Places : 8 F.

MUSIQUE

Concert du groupe **Introversion** à 15 et 21 heures au Golf Drouot. Places : 16,50 F. Un des premiers groupes français à avoir adoré Beefheart, il y a de cela quelques années. Depuis, il refait surface de temps en temps, toujours baroque et ambitieux.

Dimanche 13 janvier

CINEMA

Festival cinéma-rock, à l'Artistic Voltaire : en avant-première **American Graffiti** de Georges Lucas, produit par F. Coppola. Film américain de 1973 (durée 110 mn). Un film qui fait revivre l'atmosphère du début des années 60, la grande époque du twist, des surprises-parties et des amours adolescentes. Musique supervisée par **Kim Fowley** avec des compositions de Fats Domino, des Beach Boys, Bill Haley, Buddy Holly, Flash Cadillac, les Clovers, etc. En supplément de programme, **Baddy Knox de Charlie Gilett** tourné au Mar-

Jeudi 17 janvier

CINEMA

La semaine de cinéma-rock de l'Artistic Voltaire continue avec **Pictures of an exhibition** de Nicolas Ferguson (95 mn) avec **Emerson, Lake and Palmer,** film inédit de 1972 sur un concert donné au Lyceum. En complément de programme un film sur Can.

MUSIQUE

Jean-Piere Mathez ne joue pas de la trompette comme tout le monde. Il improvise et joue des œuvres de musiciens contemporains tels que Stockhausen et Kagel dans un programme intitulé : **Démilitarisation de la trompette.** A 20 h 30, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson. Faut y aller. En prime : **La dératisation d'un banjo crétin,** par Igor Markevitch.

Contrepoint et le nouveau groupe de **Hugh Hopper** (Lol Coxhill, Lyn Dobson, etc. à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris, à 21 heures. Places : 6 F. 79, avenue de la République.

Vendredi 18 janvier

CINEMA

De 18 à 24 heures, à l'Artistic Voltaire, un long métrage avec Quicksilver, Miller Band, Mother Earth et Country Joe and the Fish, film inédit en 1969. Plus un court métrage : Janis Joplin filmée par Pennbaker : un retour sur le San Francisco Sound de la grande époque. Places : 8 F.

Après : Nuit blanche de 24 heures à l'aube, avec : **Bongo Wolf Revenge** de Tom Baker, un ancien acteur de chez Warhol qui jouait dans **I, a Man** avec Nico en 1971 (72 mn) et aussi avec Mike Bloomfield et Bongo Wolf. Vie d'un freak de 38 ans à Beverley Hills.

Groupies de R. Dorfman (92 mn), avec Joe Cocker et le Grease Band, et le groupe « Punk ». Et avec les groupies célèbres : Miss Harlow, Cynthia Clafter, Goldie Glitter et Andrea Whips, vedette de Heat de Morissey.

Flipper City, dessin animé par les auteurs de Fritz the Cat.

Breathing Together, film canadien de Morley Markson, 1971 ; avec Allen Ginsberg, ley Markson, 1971 ; avec Allen Ginsberg, A. Hoffman, Fred Hampton, J. Sinclair, John Lennon, Yoko Ono, Timothy Leary et Jerry Rubin. Panorama de la contre-culture anglo-saxonne.

Ono, film de **D. Seymour** de 1971, entretien entre D. Seymour et Yoko Ono. On assiste au tournage du film de Yoko « Fly », avec John Lennon, et je vous l'assure, après, on peut aller dormir. De 24 heures à l'aube à l'Artistic Voltaire. Places : 15 F.

MUSIQUE

Deuxième concert de **Jean-Pierre Mathez** à 20 h 30 au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (voir le 17).

Samedi 19 janvier

CINEMA GRATUIT

Comik Sutra, de **Kenny Scheider,** avec Popeye et Betty Boop.

April Diary, de Gérard Malanga, avec Chas Olson.

cinéma

Les films récents, les films intéressants, faut pas confondre. A côté de Monsieur Verdoux **par exemple, les autres films ont tous l'air d'être écrits et réalisés par des petits garçons.**

Cela dit, on est devenu des petits garçons, rapport au ciné, parce que le cinéma a partie liée avec la femme. Et ça, c'est une intuition profonde que j'ai, brevetée S.G.D.G. Aucune envie de m'expliquer là-dessus : y en a des qui seront d'accord et d'autres pas et on s'en fout. Comme si c'était qu'il fallait conseiller tel ou tel film, distribuer des bons points ! Quand on a envie d'être amoureux d'une fille ou vice versa d'un garçon, on va pas chercher à lire des critiques sur lui ou elle, on improvise, on se fie à des sensations diverses qui se pointent à point nommé. Les films, ça devrait se passer de la même manière. On va pas se mettre à lire les journaux, à chôlichichiter l'avis de zouaves dont on se méfierait dans d'autres circonstances ?

Exemple (faut être clair) : Sleeping Beauty **(titre français de** Some Call It Loving**), à plusieurs on s'est fait piéger par le Baroncelliste solo, y parlait dans son article de Lewis Carroll, de peinture de Balthus et alors ça nous décide à y aller pour tomber sur des trucs qu'on n'y pigeait rien, on dormait mal, c'était pas notre trip mais si c'est le tien vas-y voir, tu ne peux pas ne pas être déçu, ça chaloupe pas droit cette pelloche, c'est pas assez « quelque chose » qu'on ne trouve d'ailleurs nulle part ailleurs et c'est pourquoi quelle merde de critiquer les films : ça ressemble trop à quelle-merde-qui-s'étale-partout-sur-nos-tartines.**

Certains soirs, on a envie de voir des plages cadrées en cinémascope avec deux cocotiers bord-cadre et en contre-champ le gros plan d'une actrice née dans la Sierra Nevada en 1947 : j'aurai l'air de quoi, alors, si je vous conseille un drame psychologique turc en noir et blanc, Umut **que ça se traduit en** Espoir **au Gît-le-Cœur en v.o. Paris sixième arrondissement et ma soœur elle habite à Montpellier ça l'avancera à quoi sinon qu'elle risque d'aller voir l'**Espoir **d'André Malraux, ce film eisensteinien après la lettre publié en roman dans « Folio » sous le titre** L'Aventure **par Lucien Bodard qu'il ne faut pas confondre avec Bogart dont on reparle à propos du** Privé**, oui :** Le Privé **de Bob Altman, film surprenant, je l'ai pas vu mais tout le monde (« tout le monde », chacun sait que ça veut dire 4 personnes, et 4 personnes c'est énorme), bref moi si j'étais moi j'irais voir** Le Privé **et vous devriez y aller aussi, et Anne-Marie à quelle séance iras-tu ? Tu iras ? Elle ira comme une jument folle, cette métaphore douteuse pour introduire mon pensum sur le last and least Arrabal's film :** J'irai comme une jument folle voir « Le Privé », **encore un film que j'ai pas vu à cause qu'on m'a dit ceci que je vous répète sous le sceau du** Privé **: c'est filmé par un petit-fils thalidomidé de Bunuel, c'est débile. Avec tous les problèmes qu'il a, eh bien, n'accoucher que de ça c'est-y pas une misère ? (Je répète que je l'ai pas vu de mes yeux, allez-y et vous me direz si ça vaut la peine que j'y aille comme un poney schizophrène).**

La Planète sauvage, ça c'est autre chose, je l'ai pas vu non plus, mais Topor est dans le coup et Topor je l'ai vu le 25 novembre, il venait d'acheter des chaussettes rouges. Topor, il a une filleule de 8 ans qui est une de mes grandes copines, et elle a vu le film et elle m'a dit : « J'ai tout oublié mais c'est très chouette », et une autre phrase encore plus élogieuse mais que j'ai oubliée.

De Rude journée pour la Reine, **je ne dirai rien parce que je ne l'ai pas vu. Elles ne l'ont pas vu non plus, les ouvreuses des cinémas où passe** Le Privé, **ni Robert Bresson qui termine le montage de son** Lancelot, **ni Eddy Merckx qui ne regarde plus que les rushes d'un film sur lui, ni Carl Th. Dreyer qui est mort. C'est le genre de film qu'un certain genre de gens regarderont à la télé à minuit vingt-cinq après la troisième guerre mondiale.**

Tâchons voir d'être plus serein pour causer d'un autre film français : Je sais tout mais je dirai rien, lugubre drame en noir et blanc qui dure cinq heures et dont on diffuse des extraits à la sauce Liebig dans 18 cinémas des environs. N'y allez pas, je me dévouerai pour vous, je vous dirai si j'ai eu raison de penser, sans l'avoir vu, que c'est une merde même si on se marre trois fois vers la fin, du moins je l'espère, j'irai vérifier. Donc, n'y allez pas : attendez qu'on vous dise.

Par contre, alors là changement de décor : le nouveau film de Federico Fellini, titre : Amarcord (en fellinien, ça veut dire : « Je me souviens »,

Domino, des Beach Boys, Bill Haley, Buddy Holly, Flash Cadillac, les Clovers, etc. En supplément de programme, **Baddy Knox de Charlie Gilett** tourné au Marquee (15 mn). Permanent de 14 à 24 heures, à l'Artistic Voltaire. Places : 8 F.

Lundi 14 janvier

CINEMA

Toujours le festival de ciné-rock à l'Artistic Voltaire : **Rock Around the clock de Fred Sears,** avec Bill Haley, les Platters, Freddy Martinez... (77 mn). Film pratiquement invisible depuis des années. En plus : **Elvis Presley** filmé à l'Ed. Sullivan Show en 1956, un fameux programme de T.V. américaine qui déchaîna une tempête de protestations de la part des ligues de vertu...

THEATRE

Où vas-tu, Turelu ? d'Henri Degoutin, Yves Huges et J. Véchenne. C'est burlesque, un peu désuet avec des parades et ces orgues de Barbarie, entre le cirque et le cinéma muet. Théâtre Récamier, rue Récamier. Métro Sèvres-Babylone (tél. : 548-63-81). Places : entre 18 et 35 F.

MUSIQUE

Hommage à Schönberg : quatuors à cordes, cycle de lieder, à 21 heures au Carré Thorigny, 8, rue de Thorigny. Métro Saint-Paul ou Chemin Vert (tél. : 277-47-33). Places : 10 et 16 F.

Mardi 15 janvier

CINEMA

Pour changer, l'Artistic Voltaire vous propose : **Festival,** film datant de 67 et présenté au Festival de Venise. Inédit en France. Une série de concerts filmés entre 63 et 66 au Festival de Newport. Un panorama complet avec notamment **Bob Dylan** (qui interprète notamment Tambourine Man, Maggie's Farm, etc.), **Joan Baez, Judy Collins, Donovan, Pete Seeger.**

Mercredi 16 janvier

MUSIQUE

Contrepoint et le groupe d'**Hugh Hopper** (ex-Soft Machine) à l'Ecole Supérieure de Commerce de Paris.
Et puis c'est à 15 heures, au lycée Balzac, métro Porte de Clichy que **Malicorne** donnera un concert pour la somme de 9 à 12 F.
Barricade 2 à la M.J.C. de Fresnes, à 20 h 30, 2, avenue du Parc des Sports, tél. : 237-63-42. Places : 5 et 7 F.
Il y a en outre chaque samedi à 14 heures à la M.J.C. un atelier de folk gratuit. On cherche des initiateurs pour banjo, violon et autres instruments barbares.

CINEMA

A l'Artistic Voltaire, devant lequel vous campez depuis plusieurs jours, **Rainbow Bridge** de Chuck Wein (103 mn) avec Jimi Hendrix, film inédit, le rock aux Etats-Unis et la présence du grand guitariste. Plus un court métrage où l'on voit encore Jimi Hendrix filmé par Pennebaker (IOMUN).

CONFERENCE

Voilà une conférence sur les pionniers de l'architecture, **les premiers architectes du fer, le style 1900.** Au Musée des Arts Décoratifs, 109, rue de Rivoli, Paris (1er) (tél. : 260-32-14, poste 26), à 19 h 45.

Comik Sutra, de **Kenny Scheider,** avec Popeye et Betty Boop.
April Diary, de Gérard Malanga, avec Chas Olson.
Robin Hood (version intégrale) de Pierro Heliczer. Musique, Henry Purcell. Vous pouvez amener vos films. Centre américain, 261, bd Raspail. Métro Raspail (tél. : ODE. 99-92).

CINEMA PAS GRATUIT

De 14 à 24 heures, à l'Artistic Voltaire, **Farewell Cream** de Tony Palmer, sur le dernier concert donné à l'Albert Hall de Londres, et un autre film de Tony Palmer sur les **Doors** avec Jim Morrison. Court métrage en prime : **Ropeladder to the moon** de Tony Palmer, film restituant le passé musical de Jack Bruce à ses débuts au Lifetime de Tony Williams (69-69).
Nuit blanche ensuite : **Be Glad,** de Peter Neil, **Injun Fender,** de R. Cordier (vie romancée de Jimi Hendrix jouée par Denis Campbell), **That's allright Mama,** de D. Seymour, avec Tracy Nelson et Mother Earth, **Lambert and Co,** de Pennebaker : audition de Dave Lambert (chez R.C.A.) qui a été assassiné après le film. Et pour la deuxième fois, **Groupies** et **Flipper City.** De 24 heures à l'aube à l'Artistic Voltaire. Places : 15 F.

Dimanche 20 janvier

CINEMA

Séances spéciales à 14 et 16 heures à l'Artistic Voltaire, avec **Supershow** de John Crome, restituant une gigantesque jam-session au Lyceum de Londres en 69, avec Eric Clapton, Jack Bruce, Steve Stills, Buddy Miles et Led Zeppelin, et un court métrage inédit, **Experience,** avec Jimi Hendrix. Places : 8 F.

Lundi 21 janvier

MUSIQUE

En clôture de cette **semaine cinéma-rock** dont nous venons de vous donner les menus détails, un concert d'un groupe (surprise), à 20 h 30. Places : 20 F. 45 bis, bd Richard-Lenoir. Métro Voltaire (tél. : ROQ. 19-15).
Nuage Rouge, à 15 heures, au Golf Drouot. Places : 16,50 F.

Mardi 22 janvier

MUSIQUE

Pauline Julien. Une grande gueule venue du Québec, toujours provocatrice, insolente et bourrée. Irrésistiblement sympathique. Jusqu'au 9 février, à 18 h 30 au Théâtre de la Ville. Métro Châtelet. Places : 8 F.

THEATRE

Sarcelles-sur-Mer, de Jean-Pierre Bisson, jeune homme plein de talent.
Jean-Pierre Bisson, vieux metteur en scène fatigué, jouera sa pièce, **Sarcelles-sur-Mer,** à la mairie de Pontoise, à moins que ce ne soit le contraire. Pour être sûr du lieu et du titre, et de l'âge du metteur en scène, téléphonez au 464-01-52.

Jeudi 24 janvier

Après les grandes fatigues de la veille, il ne vous reste plus qu'à acheter **Actuel** n° 39 et son incroyable calendrier.

n'y allez pas : attendez qu'on vous dise.
Par contre, alors là changement de décor : le nouveau film de Federico Fellini, titre : Amarcord **(en fellinien, ça veut dire : « Je me souviens », et si tu te souviens de Federico, Federico se souviendra de toi, et pas que de toi, parce qu'il se souvient de tout et même de la science-fiction), donc** Amacord **est sorti sur les écrans italiens le 15 décembre. Laissez tomber vos vacances en Tunisie et partez pour Turin. On ira voir ça comme des éléphants allés (ça a sûrement un côté mastodonte, ce film-là).**
Entre-temps, j'irai comme un coyote fauché regarder Sa femme est un violon, **parce que la femme c'est Laura Antonelli, et qu'à la défunte politique des auteurs, j'oppose la vivace politique des actrices. Le cinéma italien va-t-il gentiment, avec l'Antonelli, nous refaire le coup au cœur de Lucia Bose ou Rosanna Podesta ? D'après des photos que j'ai vues et bien vues, j'espère que oui, et quelle délicieuse régression infantile en perspective... Mais la femme au violonsexe, méfiez-vous quand même, parce que c'est signé par un type qui a fait un tas d'autres films qu'on n'a pas vus et on a eu raison de ne pas les voir parce que, précisément, je les ai vus.**
Mais Le Magnifique, **vous l'avez vu ? Alors, comment elle est là-dedans Jacqueline Bisset ? Elle est vraiment bien ? Si tu me dis qu'elle est bien, j'irai comme un jeune Werther. Sinon, j'attendrai pour voir ses gros plans à une lumière apparemment lumière du jour quand on allumera nos télés qui passeront** La Nuit américaine **en plein jour d'après la prochaine guerre civile.**
Dis-moi encore, c'est vrai qu'elle est bien, Jackie Bisset ?
J'ai pas parlé de Bleak Moments **(un très bien film, me dit une éluardienne spectatrice, c'est le genre « Family Life » mais d'une tristesse, d'une tristesse... ça m'a réjoui ce film), j'ai pas parlé de la future meilleure actrice du monde qui fait encore aujourd'hui trop de photos de mode : Lauren Hutton qu'elle se nomme ; j'ai pas parlé de l'actuelle meilleure actrice de la planète, Liv Ullmann comme on sait ; j'ai pas parlé des douze prochains films d'Orson Welles ni du nouveau film de Jean-Luc Godard :** J'irai comme Pierrot le Fou. **J'en parle pas parce que ces films-là, je vais les voir. Qui vient avec moi ?**

Le Pitre.

ADRESSES DESSIN ANIME (voir p. 71)
ASIFA : 21, rue de la Tour-d'Auvergne, 75005 Paris (tél. : 878-97-19).
Cinémation : 31 bis, rue Jean-Lolive, 93 Pantin.
Pink Splash Production : 6, quai Fernand-Saguet, 94700 Maisons-Alfort.
Atelier d'animation : 9 bis, rue Henry-Bordeaux, 74000 Annecy.
Aux Beaux-Arts de Paris, demander Jacky Just à UP 6.

Province

AIX-EN-PROVENCE

Théâtre : Le Relais culturel d'Aix-en-Provence présentera, au mois de janvier : **Sarcelles-sur-Mer,** de Jean-Pierre Bisson, ou l'amour en H.L.M. et tout ce qui s'ensuit (ce n'est pas un vaudeville !)
Le Fauteuil, création en France de ce spectacle de mime et de comédie par René Quellet de Neuchâtel (Suisse) et **Maître et Valet,** par le Théâtre Demain, spectacle d'intervention en milieu scolaire, troupe permanente des Alpes de Haute-Provence, animée par Rousselet et Duboin. Au Théâtre du Centre, 27 bis, rue du 11-Novembre.

ALBI

Musique : Un concert de **Magma** aura lieu le 22 décembre. Albigeois, vous êtes bienheureux, ne le ratez pas !

AMIENS

Musique : Le groupe **Art Ensemble of Chicago** sera le 26 janvier à Amiens. C'est le début d'une grande tournée.

ANNECY

Musique : Le groupe **Cheval fou** dans vos murs le 26 janvier. Ne vous emballez pas trop. C'est quand même une folie douce. Le 16 janvier, **Caravan** sera au théâtre municipal par les bons soins d'Annecy Jazz action, qui en fait bien d'autres. Le leur demander, 10, chemin du Maquis, à Annecy.

BORDEAUX

Musique : Le groupe **Folle entreprise** jouera à Bordeaux le 20 décembre. Vous pouvez toujours y faire un tour, si Bordeaux est triste ce jour-là.

BOURG-EN-BRESSE

Musique : Guettez le passage de **Cheval fou** dans votre ville le 25 janvier. Mais sachez que c'est brouillon, brouillon. Ils sont gentils quand même.

BOURGES

Théâtre : La Maison de la Culture accueillera la pièce du Théâtre du Chêne noir, **Miss Madona,** le 9 janvier. Nous on a trouvé ça beau, beau, beau. On n'est pas les seuls.

CANNES

Musique : A Cannes, le 23 janvier, on sera en plein Midem, Aie ! et **Bachdenkel** en profitera pour donner un concert à la M.J.C. d'icelieu à 21 heures. Places : 7 et 10 F.

CARPENTRAS

Théâtre : Bonnes gens de Carpentras, réservez le meilleur accueil au Théâtre du Chêne noir de Gérard Gelas, qui viendra jouer **Miss Madona** à la chapelle du collège le 15 janvier. Vous ne le regretterez pas, on vous dit.

CAVAILLON

Théâtre : Avant de rentrer au bercail, le Théâtre du Chêne noir de Gérard Gelas présentera aux habitants de Cavaillon **Miss Madona,** le 18 janvier, et les habitants de Cavaillon seront frappés par la Beauté.

CHALONS-SUR-SAONE

Cinéma : Butch Cassidy et le Kid de George Roy Hill, le samedi 22 décembre

FORBACH

Musique : Memphis Slim, le 15 janvier, 10, avenue de Spicheren. Ça, c'est pas mal pour vous. On est jaloux.

GRENOBLE

Musique : Que les habitants de cette bonne ville de Grenoble se réjouissent d'assister aux représentations de **La Belle Hélène** d'Offenbach, mise en scène par Edmond Tamiz, jouée et chantée à la Maison de la Culture entre le 21 et le 30 décembre, 4, r. Paul-Claudel (tél. : 87-64-11). Pomme Acide organise la venue dans vos murs de **Lard Free** le 29 décembre au théâtre municipal.
Magma, le 27 décembre, vous honorera de sa présence et sera content de vous voir (pas tant que vous).
Contrepoint et le groupe d'Hugh Hopper (ex-Soft Machine) seront à Grenoble le 16 janvier. De la musique progressive, pour rêver.

LA FLECHE

Oba sera, le 22 décembre, à la M.J. dans cette bonne ville de la Sarthe. Si la misère endémique des groupes français ne les engloutit pas comme tant d'autres, ils pourraient bien se tailler une place solide dans le rock français. La chanteuse gueule si farouchement qu'on pense à Janis Joplin.

LENS

Musique : Malicorne vous rend visite le 18 janvier. Allez donc jeter un cil sur le très bon folk que joue ce groupe.

LILLE

Musique : Contrepoint et le nouveau groupe de **Hugh Opper** qui comprend d'aussi distingués musiciens que Lol Coxhill, Lyn Dobson et Pye Hastings seront présents dans votre ville le 18 janvier.
Malicorne y viendra la veille, le 17, du très bon folk à Lille ce soir là.

LONS-LE-SAUNIER

Musique : Au risque de se répéter, Robert Charlebois sera dans vos murs le 22 décembre.
Cinéma : Le ciné-club inter-association présentera, le 8 janvier, **La cicatrice intérieure** de Philippe Garrel et le 22 **Plumes de cheval** avec les Marx Brothers. Le second vous récompensera d'avoir vu le premier.

LORIENT

La fête populaire de Lorient, organisée par « Les Rotatives de la colère bretonne », se déroulera les 22 et 23 décembre. Un copieux programme de réjouissances. Le samedi de 8 à 14 heures : marché, artisanat, lutte bretonne et chanteurs. De 14 à 17 heures cinéma : Guern, Ti pri, Sucre amer, Kashima Paradise. De 17 à 19 heures, théâtre : Presqu'île à vendre. De 19 à 21 heures, soupe populaire et poésie : Georges Perros, Yanne an Tann, Paol I an Kermarec'heg. De 21 heures à ... **Gest noz Vraz :** Dir ha tan, Gweltaz ar Fur, Pilhaouerien, ar Penseerien, Yann Ber ha Lamameur, Denis Carfmat, ar Breuder Dion, Equipe Gras... Dimanche 23, de 8 à 10 heures : Messe bretonne avec du Pral-

l'Accordéon-Club de Mâcon. Yvette Horner, souffrante, s'excuse.

MONTAUBAN

Musique : Un concert de **Folle Entreprise,** le 28 décembre à Montauban. Enfin, un concert !... Parce que c'est le terme consacré !

MONTBELIARD

Théâtre : Le samedi 5 janvier à 20 h 45, **Sarcelles-sur-Mer** de Jean-Pierre Bisson, à la Maison des Arts et Loisirs de Montbéliard (tél. : 91-19-00). C'est la dure vie des H.L.M. En plus, c'est plutôt bien.

MORLAIX

Théâtre : Histoire de Mother Jones le 11 janvier au théâtre. La vie d'une révolutionnaire américaine du début du siècle.
Musique : Francesca Solleville et **Marc Ogeret** le 12 janvier, **Colette Magny** le 18 janvier, chantent la chanson française qui se veut intelligente et parfois subversive. Se renseigner à la M.J.C. de Morlaix, tél. : 88-09-94.

NANCY

Théâtre : Tout près de Nancy, à Frouard, la Comédie de Lorraine créera, du 3 au 12 janvier : **La mémé, le gamin et les truands,** de George Auclair. Les personnages, une mémé, son petit-fils, deux flics, deux truands et la fille de l'un d'entre eux qui se trouve être l'authentique patron d'un supermarché dans la débine, tous ces braves gens courent à la recherche d'un magot caché dans une mallette et s'assassinent allégrement les uns les autres pour s'en emparer. Mais ça finit bien ! Après la Lorraine, cette pièce s'en ira faire un petit tour en France.

NIMES

Théâtre : Le centre culturel de Nîmes accueillera le spectacle du Théâtre du Chêne noir, **Miss Madona,** le 12 janvier. On en a déjà dit trop de bien.

NICE

Musique : Oliver Lake Bag sera au Palais Médiéval le 16 janvier. Du free jazz de bon acabit.

ORLEANS

Cinéma : Depuis le 5 décembre et jusqu'au 2 janvier, la MCO d'Orléans présente **10 films des Marx Brothers,** dont vous pourrez voir, après le 20 décembre : **Une nuit à l'Opéra, Un jour aux courses, Panique à l'hôtel, La pêche au trésor, Noix de coco et la Soupe au Canard.** Dans deux salles, le Théâtre de Poche du MCO, place de Gaulle et le cinéma Martroi, 51, rue d'Illiers. Se renseigner dans ces deux salles pour les horaires.
Théâtre : Le Théâtre du Chêne noir de Gérard Gelas jouera **Miss Madona** le 1er janvier à Orléans. Bon, encore une fois.

REIMS

Cinéma : Le dimanche 6 janvier à 14 h 30, **Sweet Charity,** à 17 et 20 h 30 **Corruption et violence ;** le mercredi 9 à 13 h 45 et 16 h 30 **If** (If, If, Hourra !) Samedi 12 et dimanche 13, un week-end consacré au cinéma polonais. Dimanche 20 à 14 h 30 : **The Savage Messiah** et, à 17 et 20 h 30 : **The boy-friend** de Ken Russel. Mercredi 23 janvier à 13 h 45 et 16 h 30 : **Butch Cassidy et le Kid** de George Roy Hill.

appel aux combinards

Combinards, débrouillards de tous poils, inventeurs, fureteurs, explorateurs des grandes cités et initiés des champs, c'est à vous qu'Actuel s'adresse :
Les prix s'enflent et s'envolent, pénuries et pollutions tissent à la société marchande une toile de fond de plus en plus mitée. Le travail imbécile nous livre pantois à des loisirs surfaits et bêtifiants. Dans ce gruyère dont certains font leur fromage, il nous est parfois possible d'occuper des trous stratégiques ; Actuel vous en a déjà révélé quelques uns : logement, bouffe... Sur le front du quotidien la percée est possible. Il est grand temps de rassembler tous les trucs, combines et moyens de s'organiser qui, de la survie au grand trip sauvage, permettent de repeindre le monde d'autres couleurs. Nous attendons de vous des idées précises, des expériences : constuire une maison, manger, se fringuer à bon compte, voyager, pieuter, trouver des jobs quand c'est nécessaire, s'entraider, connaître ses droits et les prendre, communiquer, s'amuser, dites-nous tout ce que vous savez avant le 15 janvier, nous l'imprimerons. Il n'est pas de petits pétards dans les grandes batailles.

chant pour les jeunes filles douces, de Bernadette à la mort d'un bûcheron. (A la MJC de Saint-Chamond).
Musique : Le trio Sadi (avec Sandi Spencer) donnera un concert à la Maison des Arts et Loisirs de Saint-Etienne le 12 janvier.

SAINT-QUENTIN

Exposition : Le groupe Nadir organise une exposition de peinture du 4 au 9 janvier, salle Carpentier. **Le groupe « Nadir »** c'est C. Richter, P. Bonnier et J.F. Mezzasolva. On n'en sait pas plus, sinon que ces peintres lisent **Actuel.**

SOISSONS

Musique : Un concert de **Magma** le 11 janvier. Toujours le même grand pied.

STRASBOURG

Musique : Le Théâtre National de Strasbourg présente encore les 20 et 21 décembre à 20 h 30 un récital des **Frères Jacques.**
Théâtre : La pièce de Jean-Pierre Bisson, **Sarcelles-sur-Mer,** qui fait le tour de France, sera jouée du 7 au 12 janvier au

à 15 heures à la Maison de la Culture, 5, av. Nicéphore-Niepce (tél. : 48-48-92). Ça, c'est un film solide. Déconseillé aux âmes sensibles. (Alors, vous y serez tous.)

CHAMBERY

Cinéma : Le ciné-club présente, à la salle de la Grenette : **L'homme qui ment** d'Alain Robbe-Grillet le mardi 8 janvier à 18 h 30 et 21 heures et **Détruire dit-elle** de Marguerite Duras, le mardi 22 à 18 h 30 et 21 heures. C'est beau, mais tellement ennuyeux ! Pour les patients.
Musique : Le Quatuor Loewenguth interprétera l'intégrale des quatuors de Beethoven entre le 18 et le 28 janvier à la Maison de la Culture, au Théâtre Charles-Dullin (tél. : 33-25-19). Ludwig Van a rarement fait mieux, surtout les derniers quatuors.

CHATELLERAULT

Théâtre : La troupe occitane « Le Théâtre de la Carriera » présentera **La guerre du vin,** présentée lors du dernier festival d'Avignon, le 23 janvier à 21 heures au Centre culturel, 2, rue Rasseteau (tél. : 21-22-03). A venir, les 24, 25 et 26 janvier, trois journées de cinéma des minorités (bretons, basques, occitans...). Enfin, toutes nos belles provinces !

térion par Erwann Berloc'h. De 10 à 11 heures : Ballets. De 11 à 12 heures, concert : War Hentou Breiz. De 12 à 13 heures : Buffet campagnard avec conteurs et vieux chanteurs. **De 13 à 21 heures, spectacle** (non momifié) : Gérard Ducos, Katell, Manu, Maripal, Gilles Servat, Yvon Le Men, Richard Kernilien, Gweltaz, Gérard Delahaye, Patrick Ewen, Loïc d'Argy, Kamerien er noz, ...

LYON

Théâtre : A Villeurbanne, le T.N.P. présentera la nouvelle pièce de Roger Planchon **Le cochon noir,** mise en scène par l'auteur, du 8 au 12 janvier. On a beau dire, c'est quand même Planchon !
Le Théâtre de la Satire créera en France **Heureusement, il y a la Lune,** du Portugais Luis de Sttau Monteiro, du 18 janvier au 3 février (Pink Floyd pense la même chose).
Le Tournemire joue jusqu'en janvier **Emigrant Song,** création collective de la compagnie, mise en scène d'Alain Bauguil.
Musique : Malicorne et son étonnante musique seront à Lyon le 20 décembre.

MACON

Musique : Evénement majeur à Mâcon, le dimanche 20 janvier, le 16e grand concours international d'accordéon, organisé par

Théâtre : Le Théâtre Populaire de Lorraine présentera **Les Immigrés** les vendredi 18 et samedi 19 janvier.
Tous ces spectacles sont présentés à la Maison de la Culture André Malraux, 3, Chaussée Bocquaine (tél. : 47-93-44).

ROUEN

Musique : Tout près de Rouen, au Trait, aura lieu un concert de **Magma,** le 29 décembre. Magma est encore le meilleur groupe français. On sort de ses concerts, littéralement, le souffle coupé.

SAINT-ETIENNE

Théâtre : Invitée par la Comédie de Saint-Etienne, la Compagnie Philippe Dauchez présentera **D'Artagnan amoureux** d'après Roger Nimier, du 15 au 23 janvier à la Salle Copeau. Pour tous renseignements, téléphonez 32-04-39.
Cinéma : A Saint-Chamond — si près de Saint-Etienne — l'Ecran-Club présente : le 12 janvier à 19 heures une nuit du cinéma allemand : **L'Ange Bleu** de Josef von Sternberg avec Marlène Dietrich, **Métropolis** de Fritz Lang, et **L'Opéra de Quatre Sous** de G.W. Pabst d'après le scénario de Brecht. Le 22 janvier, dans le cadre d'une quinzaine sur la femme, **Le viol d'une jeune fille douce,** film canadien de Gilles Carle, qui a toujours eu un pen-

T.N.S. à 20 h 30. La pièce de René Ehni, **L'Amie Rose,** sera créée à Strasbourg le 22 janvier. Adresse du T.N.S. : 7, place de la République.

TARBES

Musique : Le groupe **Folle Entreprise** à Tarbes le 22 décembre.

TOULON

Cinéma : Le ciné-club de Sanary, près de Toulon, présente le 7 janvier **La Mère** de Donskoï d'après Gorki et le 21 janvier **Los Olvidados** de Luis Bunuel. Au Centre Azur, avenue du Nid (tél. : 74-18-87). Ces films se laissent revoir avec un plaisir certain, ça c'est sûr.

TOULOUSE

Musique : Folle Entreprise s'insinue dans vos murs le temps d'un concert le 21 décembre. **Magma,** les 20 et 21 décembre. A voir, à voir, à voir encore.

TOURNAI

Théâtre : Le Rideau de Bruxelles présente une pièce montée d'après **les Frères Karamazov** de Dostoïevski, le 17 janvier à 20 h 30, à la Halle aux Draps, Grand-Place (tél. : 069/291-71).

TROYES

Musique : Agitation Free sera le 19 janvier au théâtre municipal. Les Troyens de Campanik seront aussi de la fête. Qu'on se le dise !

ADRESSES UTILES

Nous aimerions bien pouvoir toujours vous aider, quand vous ne savez pas où dormir, quand vous êtes malades, quand vous flippez ou quand vous avez besoin d'un avocat. Nous ne pouvons pas y parvenir à chaque fois — et souvent notre téléphone s'engorge. Voici donc quelques idées, quelques numéros de téléphone et quelques adresses. Ecrivez-nous, on aimerait compléter la liste. Avant tout, songez aux annuaires, au Bottin, aux renseignements téléphoniques — beaucoup plus riches qu'on ne le croit. Il y a aussi quelques endroits où l'on peut se renseigner, Contact Info par exemple, 10, rue du Pélican, 75001 Paris, métro Palais-Royal, presque tous les soirs entre 19 et 22 heures. Ils ont un fichier où l'on trouve hôtels, foyers, combines, éducation, écologie, etc. Enfin vous pouvez éplucher les « underguides » d'Actuel, notamment dans les numéros 17 et 29.

SANTE

Free Clinic de l'Abbaye, 7, rue de l'Abbaye, 75006, métro Saint-Germain-des-Prés. Lundi, mercredi, vendredi, 20 à 22 heures.
Hôpital Marmottan, centre d'accueil pour toxicomanes, 19, rue d'Armaillé, 75017, 754-91-51 et 52.
Hôpital Fernand-Vidal, 200, rue du Faubourg-St-Denis (tél. : 205-63-29). Centre anti-poisons.
Ligue de préservation sociale (dispensaire de maladies vénériennes), 29, rue Falguière, 75015, 783-75-80 et 47-45.
Diderot, 277, rue Saint-Jacques, 325-96-31.

Le G.I.S. tient une permanence chaque samedi à 15 heures, 73, rue Buffon, métro
S.O.S. Médecin, S.O.S. 77-77 ou TUR. 92-00.
Centre Info-Jeunesse sur la drogue, Centre Censier.
S.O.S. Amitié, 825-70-50.
Le collectif du Vouvray (psychologues et artistes ensemble) est présent tous les jours en fin d'après-midi, 102, rue de Rambuteau, 75001, 233-58-38. Reunion générale le mardi à 9 h 30.
Les cahiers pour la Folie se réunissent tous les mercredis à 21 heures (vérifier), 73, rue Buffon.

FEMMES

M.L.A.C. (Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception), 34, rue Vieille-du-Temple, 75004, 278-70-38.
Choisir, 102, rue Saint-Dominique.
Mouvement du Planning Familial, 10, rue Vivienne, 75002, 508-43-20.
Féministes révolutionnaires, 24, cité Trévise, métro Cadet, 824-71-50. Tous les jours de 18 à 20 heures.
Psychanalyse et politique, 63, avenue des Gobelins, Studio Guy, 331-70-58.

ASSISTANCE JURIDIQUE

Aide aux travailleurs immigrés :
GISTI, le samedi de 10 à 12 heures, 15, r. Gay-Lussac, 75005, 033-52-07.
CIMADE (Accueil de réfugiés politiques étrangers), 176, rue de Grenelle, 75007, 705-93-99.
FASTI, 12, rue Guy-de-la-Brosse, 75005, 587-11-25.
M.T.A. (Mouvement des travailleurs arabes), 71, rue Louis-Blanc, 75010. Tous les jours de 17 à 20 heures, 206-41-75.

Prisons :
ADDD (Association de défense des détenus), le samedi, 8, villa du Parc-Montsouris, 75014.
CAP, 15, rue des Trois-Frères, 75017.
Ligue des Droits de l'Homme, 331-71-25.
MRAP, 120, rue St-Denis, 231-09-57 (Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix).
GIA (Groupe d'information sur les asiles), le jeudi de 13 à 14 heures, 73, rue Buffon, 75005.
C.S.O.C. (Comité de soutien aux objecteurs de conscience), 6, impasse Popincourt, 75011.

ORGANISATIONS, JOURNAUX, SYNDICATS

Comité de soutien aux luttes révolutionnaires du peuple chilien, 94, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006, 325-00-09.
AMR, 39, rue Piat, 75020, 636-72-94.
CFDT, 26, rue Montholon, 75009, métro Cadet, 280-62-43.
Libération, 27, rue de Lorraine, 75019, 202-90-60.
PSU, 9, rue Borromée, 75015, 566-45-37.
Révolution, Editions G.L., 60, rue de Richelieu, 75002, 742-06-58.
Rouge, 10, imp. Guéménée, 75004, 272-88-96.
Politique Hebdo, 14-16, rue des Petits-Hôtels, 246-72-52.
Charlie Hebdo, La Gueule Ouverte, 10, rue des 3-Portes, 75005, 633-27-34.

VOYAGES-LOISIRS

Fun club, le jeudi à 20 heures et le samedi de 14 à 18 heures, à Athanor, 74, rue des Saints-Pères, 75007 ou tél. : 344-18-75.
Fédération Mondiale des Ville Jumelées, 273, rue Saint-Jacques, 75005, tél. : DAN. 85-70 ou 633-38-15.
Infos sur les spectacles :
Le Monde, Informations spectacle (de 11 à 21 heures, sauf dimanche), 704-70-20 et 727-42-34.

BABY SITTING :
Bureau des élèves de l'Institut d'Etudes Politiques, 27, rue Saint-Guillaume, tél. : 222-25-29, 6 F de l'heure, plus déplacements, après minuit 7 F.

Centre régional des œuvres universitaires et scolaires, CROUS, 39, av. de l'Observatoire, tél. : DAN. 07-49, 6 F de l'heure, 6,50 F après minuit. Retour assuré.
Institut Catholique, 21, rue d'Assas, Li. 31-70, 6 F de l'heure, après minuit 7 F, minimum de garde 3 heures.
Kid Service, 17, rue Molière, 266-07-61, de 5 à 6 F de l'heure, minimum 3 heures, après minuit retour par voiture ou taxi. Forfait possible.

DESSINATEURS

Nous préparons un spécial bandes dessinées pour dans deux numéros : apportez-nous vos b.d. du 3 au 8 janvier.

Ainsi Lis

Comme le mois de novembre 1973 touchait à son terme, tout un aéropage de commis d'édition se réunit au restaurant du Petit Breton sous la haute-surveillance d'Hyma la Hyène : il s'agissait de réparer les prix littéraires de l'année, sans vote et sans truquages, sans visées financières non plus, hors des impératifs hardis et de peu de jugement qui gouvernent le commerce ordinaire du livre. Engloutie la célèbre terrine de dinde aux bulots, dévorée la traditionnelle et symbolique tête de veau gratinée et dégustée la crème invertie citron-vanille, Hyma se leva, verre de chartreuse à bout de griffes, et dit : « Le jour des honneurs est enfin venu ! » Et tous frémirent. « Denoël vient d'obtenir le Prix Goncourt...

— Bravo, bravo Denoël !

— Pour Mademoiselle B. de Maurice Pons.

— Maurice Pons ?

— Oui, Maurice Pons, l'auteur des Saisons et celui de Rosa.

— Mais quel est-il, O Hyma, Aiguillon Adulé de tout ce qui lit comme il respire ? interrogea Vanitas de Plata, le Grand Sommelier attaché à la Hyène.

— Qu'il le veuille ou non, dès la page 17 de Mademoiselle B. nous apprenons que Maurice Pons milite en faveur de la syntaxe, ce que Nous savons apprécier. Lorsqu'il se décide, trop rarement à notre goût, à meubler d'un livre ses moments perdus, il parvient à basculer le décor d'une étrange manière. Tenez, vous les amateurs de comparaisons et de bouée, Nous vous dirons qu'il est un peu notre Maupassant, moins cette allure de taureau triste que fit sienne l'inventeur du Horla... A ce propos...

— A quel propos ?

— A propos de Maupassant, Pulvérulent Crétin. Nous voulions signaler la parution chez Marabout de la totalité de ses contes fantastiques.

— Fantastique !

— Et Mademoiselle B. ? nasilla le noble Chronologos, la bouche pleine de moka.

— Elémentaire, mon cher Watson, répondit Hyma. Nous n'allons tout de même pas vous résumer les ouvrages dont Nous vous recommandons chaudement la lecture — cela, Nous le savons trop, vous dispenserait de les dévorer. Et vous savez, Chronologos, combien Nous vomissons le critique, ce bœuf qui traîne dans le goût du jour et l'horoscope un stylo écouillé ! Nous, Hyma, Premier Plumitif, préférons inciter que prédigérer : aiguillon tant qu'on voudra, mais juge, caca !

— Mais, Piqueur Vénéré de Nos Instincts Malins, comment vas-tu nous inciter à lire Maurice Pons, par exemple ?

— En te donnant le ton.

— Et quel est-il, ce ton ?

— Maurice Pons regarde alternativement la lune et Mme Fijutte, la récureuse de casseroles. Il en a déduit à raison que les prouesses cosmiques de notre siècle frappent moins les imaginations que les frayeurs superstitieuses de l'An Mil. C'est vrai, il n'y a plus personne à Cap Kennedy quand on embrase le cul des fusées, mais le diable est resté dans les têtes.

— Brrr... Mademoiselle B. est donc une sorcière ?

— La réponse se trouve dans le roman. Mais poursuivons.

— Poursuivons ! entonna le Chœur des Little Hyenas, qui sont à Hyma ce que les Claudettes sont à Claude François.

— Le Renaudot est attribué à un auteur moins abordable, que chacun cite mais que tous ignorent. Nous voulons parler de Notre Maître, François Rabelais, dont l'intégrale des œuvres vient de paraître en un seul gros volume aux éditions du Seuil (pour 45 F, ce qui est peu cher payé pour la moëlle qu'on y pourlèche). En regard du texte d'origine, une traduction en français moderne, bienvenue, claire et minutieuse, rapproche encore de nous le très Noble Pantagruel et le très Sage Panurge. Ceux qui vont chercher bien loin des leçons de Vivre, en Chine ou en Inde, ne sont que des ânes. Maître François a tout dit, lui aussi, solidement fiché dans nos vignes ».

Hyma poursuivit la distribution des prix. L'Interallié fut donné à Bernard Thomas pour La croisade des enfants (Fayard), le Médicis partagé entre Jacques Brosse (Mahabalipuram, Fayard, voir le prochain numéro) et Paule Salomon (L'enfant-Soleil, Belfond, voir l'avant-dernier numéro).

« Et le Fémina, Dictateur Verbeux ? glapit le Sergent Roger, Grand Libraire du Palais Lebouis.

— Le Fémina revient à Noël Favrelière qui, en pleine guerre d'Algérie, planta son fusil dans les Aurès. Ce fusil est devenu un arbre. Et cet arbre donne des livres.

— Le titre ?

— Le déserteur.

— L'éditeur, O Hyène Oublieuse...

— Jésus-Christ Lattès/Edition spéciale ».

Puis, fidèle à son habitude, Hyma la Hyène se mit à parcourir les livres du mois en diagonale. Il demeura quelques temps à l'Edition spéciale de Jésus-Christ Lattès où venaient d'émerger Les Vierges de Satan de Dennis Wheatley, soixante-quinze ans, soixante-quinze livres, vingt-neuf millions d'exemplaires vendus dans le monde, sauf en Mozambique et en France. A le lire, on s'aperçoit que Terence Fisher, qui adapta ce roman au cinéma, a manqué le coche une fois de plus. Nous sommes passés à côté d'un beau film, mais le livre est là, heureusement, qui t'invite et t'effraie, lecteur magicien. Ainsi lancé, Hyma chemina dans l'horreur :

« Norman Spinrad a découvert un auteur de Hessef fort inquiétant : cet autrichien, né en 1889, talentueux illustrateur de fanzines se mit à écrire vers 1940. Ses romans ? L'empire de mille ans, La race des maîtres, et ce Seigneur du Swastika que nous présente Spinrad sous le titre Rêve de fer (Opta).

— Mais quel est cet autrichien ?

— Adolf Hitler.

— Hiteler ? Connais pas.

— Tu es bien jeune, Vanitas. Mais si tu lis Rêve de fer tu en viendras à souhaiter que les dictateurs écrivent, qu'ils gouvernent les mots, et non les peuples veaux.

— Dévots ? demanda Cléo, le saint ascète.

— Chef qui peut ! répliqua la Hyène. Nous avons ainsi imaginé Walter Tevis dictateur ».

— Encore un auteur de Hessef ?

— Encore. Et notre cousin Philhupp des Marches de l'Est nous a bienveillamment signalé un excellent Homme tombé du ciel (Denoël) : l'histoire d'un malheureux extra terrestre qui voulait sauver la terre ».

— Et Le destin fabuleux d'Auguste Pinochet, dessiné par Savard, chez Pauvert ?

— A feuilleter en souriant.

— Et le troisième gros volume de Tolkien, chez Bourgois ?

— Le retour du roi ?

— Cela même, Choquant Mammifère.

— La fin d'une épopée étourdissante. Mais il faut bien un an pour lire les trois tomes du Seigneur des anneaux.

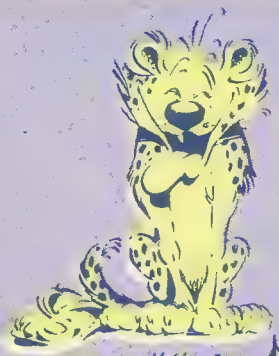
— Et cela le mérite ?

— Oui donc !

Quelqu'un remarqua : « La Hyène n'est plus très bavarde. Elle commence à souffrir de sa chronique mensuelle. Elle omet de mentionner les dernières parutions en livres de poche-revolver, Notre avant guerre de Robert Brasillach, ou Un diamant gros comme le Ritz de Fitzgerald ».

Mais Hyma avait entendu et les titres se précipitèrent : « La Fête de Vailland est en Folio, ainsi que La conspiration de Nizan et Pnine de Nabokov... »

ait hyma La hyène



Là, elle tomba essoufflée. Il fallut l'asticoter. Ce fut Chronologos qui porta le premier coup :
« Tu avais promis de revenir. O Hyma, sur Parler Croquant de Claude Duneton, 18 F, chez Stock 2 ».
— Promesse de Hyène est souveraine. Je regrette l'afflux d'exclamations qui heurte ici la lecture — car ce n'est pas de Fantômas que nous entretient Claude Duneton, mais de la langue française, de ses méandres, de ses alluvions, des rivières qui la grossissent et qu'elle mange — avec tous ses croquants de poissons. Duneton veut briser la tradition, fort bien. Il reproche aux lettrés de « bichonner » leur langue. Fort bien. Mais Claude Duneton ne manie pas le français avec l'élégance et la concision qu'il eût fallu pour le critiquer. Si seulement il avait inventé le croquant, il nous aurait régalé, car son projet est louable et son information intéressante.
— Et si nous avancions dans la théorie, ô Scrupuleux Grammairien...
— La théorie ?
— Oui, de ces choses profondes qui vous pénètrent si vivement le cerveau qu'il vous en demeure pour toujours une envie de penser.
— Bien sûr, bien sûr... Mais Nous ne pensons pas qu'il faille trop penser.
— Mais disant cela, Hyma, tu penses.
— Vraiment ?
— Vraiment.
— Pensons, puisque vous le dites. Voyons... Que réclame votre jeune et tumultueuse cervelle ?
— Dis-le nous, dis-le nous, Notre Nounou.
— Certainement, consultons nos carnets... Barbottez pour commencer dans cette réédition de la Somme et le reste d'Henri Lefebvre (Bélibaste) où se mêlent l'analyse sociale, la poésie, l'autobiographie — une symphonie touffue et forte : dans ce vieux livre à nouveau disponible, vous apprendrez les interrogations des années cinquante sur le marxisme et la révolte, et combien les choses ont peu bougées de ce côté là. A peser cette expérience, vous éviterez peut-être quelques bêtises, vous y prendrez quelques idées et vous vous découragerez de retomber dans les ornières d'un sectarisme ici dénoncé et toujours si vivace.
— Voulez-vous dire que le passé, même si proche, est riche d'enseignement ? dit Chronologos, suspicieux.
— Parfaitement, Grand Ecervelé. Rien ne Nous irrite plus que les répétitions par ignorance, et ces militants d'aujourd'hui qui singent sans le savoir les staliniens d'hier.
— Et de l'autre côté de la barricade ?
— L'illusion fasciste d'Alastair Hamilton (Gallimard). Cet ouvrage décrit comment un certain nombre d'intellectuels jusqu'ici présentables se sont laissés emporter par la foi fasciste dans l'entre-deux-guerres. Lorsque vous rêvez un peu trop de violences, de services d'ordre organisés, d'idéologies-réponses-à-tout, pensez à ceux-là et à leur abjection. Car à tout prendre et au départ, ces jeunes gens n'étaient pas pire que vous, et plus honnêtes et convaincus qu'on ne le dit. L'esprit totalitaire rôde partout...
— Qu'il sorte !
— ... partout, oui, partout, vérole puritaine. Il peut contaminer n'importe qui si l'on n'y veille. Songez-y ! et imaginez un peu les monstrueux enfants qu'il engendre lorsqu'il pénètre la Phynance ! Meurtres et profits, tel pourrait être le slogan de cet I.T.T. Etat Souverain, gigantesque société multinationale dont Anthony Sampson nous conte l'histoire aux éditions Alain Moreau.
— Après le pain, les jeux, Seigneur.
— Soit. Réfléchissons sur le divertissement lui-même.
— Crotte alors !
— Nous voulons parler du divertissement le plus sérieux, le plus brillant et le plus engagé : Nous entendons ce théâtre de Sartre qui Nous a toujours séduit à la différence de bien des pantomimes. Michel Contat et Michel Rybalka, grands experts en sartrologie, ont réuni les textes de Sartre sur le théâtre — Un théâtre de situations, idées, Gallimard. Nous aimons ces commentaires critiques où l'auteur parle en toute conscience de ce qu'il fait, et retourne sur ses propres pièces pour dévoiler les coulisses de son intelligence.
— Il y a beaucoup de décors ?
— Mon pauvre ami, m'avez-vous bien compris ?
— Oui monsieur.
— Pourquoi dites-vous « oui monsieur » alors que vous n'avez rien compris ? Je le vois à votre mine.
— A ma mine ? hurla le Noble Chronologos, Prince des Lecteurs Assidus ». L'histoire raconte qu'il se brouillèrent un mois durant. Hyma n'eut donc pas le temps de causer plus longtemps, mais la Fameuse Hyène Sagace nous confia dans le tuyau de notre bonne oreille : « J'ai lu Les garçons sauvages de William Burroughs et j'ai pris ma patte. C'est un livre des morts p'tits bêtats, le Brigitte Tödol de la génération éclectique. Savez-vous, mon bon, ses cut-up Nous pompaient Notre queue. Eh bien là, ce ne sont plus les phrases qui éclatent, mais les images. Le dernier film de William Burroughs est édité par Christian Bourgois, le célèbre mélomane de l'édition.
— Mélomane, dis-je abruptement, celui qui aime les mélos ?
— Ou les vélos. Les courses de côte considérées comme des passions, des bouquins qui tiennent la distance. Notre Bienveillance Hivernale s'est réchauffée aux livres du québecois Victor-Lévy Beaulieu : son Jack Kerouac est subjectivement sans reproches (Bourgois again), et la nuit de malcomm hudd (Editions du jour) ressemble fort au Gange de la mousson : il charrie son joual comme des îles flottantes, mais il maîtrise joliment les courants. Et rondement ».
Note-à-benêts : C'est à croire que nous en voulons à La Chasse au Snark, cette Carollienne librairie sise au 135 boulevard Saint-Michel, et non 33, 92 ou 76, comme un mauvais génie correcteur a pu nous le faire baver sur la copie joyeuse expédiée à l'imprimerie.

Petites annonces

Nous insistons : nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 3 janvier. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Privilégiées

BERLIN GOTH : Lisez notre journal « Hundert Blumen ». Dernier numéro sur la schizophrénie, pour avoir un numéro à l'essai, ajouter à la commande un coupon-réponse international. Hundert Blumen, c/o Hirsch, Vorbergstr. 2, D-1 Berlin 62.

ET VOS LAINES ? : En août dernier éclatait un scandale dans la presse suisse et française à propos de la « colonie scandaleuse d'Evolène » (Valais). Il s'agissait d'une tentative de vie communautaire enfants-adultes, suivant strictement la méthode non directive. Le groupe des adultes composé de jeunes psychologues, éducateurs, ergothérapeutes, etc., publie un rapport de près de 200 pages présentant cette importante expérience éducative dans tous ses détails et analysant sérieusement l'évolution psycho-sociale de la communauté en gestation. Indispensable pour toute personne désireuse de se lancer dans l'aventure d'une communauté rurale adultes-enfants ou d'une école « parallèle », et convaincue de l'urgente nécessité d'une décolonisation radicale de « son » enfant et de l'enfant en elle. Souscription à FF12 - par mandat postal à Jean-Luc de Rougemont, C.C.P. 10-15769, 8, avenue du Vieux-Moulin, 1018 Lausanne (Suisse).

GONFLE : Les spectacles de diaporamas « Multi-Visions » 74 sont prêts. Avis aux M.J.C., groupes culturaux, etc. C'est très beau et très cher.

Projets

ROGER ? : La solitude, ça existe ! Cherche Actuels(les) pour contacts directs, réunions, activités diverses, départements limitrophes uniquement. Rogé Jeanne, Campagne, 40000 Mont-de-Marsan.

RATE : Suicidaire rescapé, j'écris un livre sur le(s) suicide(s) les pourquoi, les comment. Raconte-moi ta ou tes tentatives ou celles de ceux que tu as bien connus et qui ne sont plus là. Faites savoir et écrivez-moi nombreux. Frantz, 10/56, rue Arthur-Béarez, 59152 Chéreng.

ECOLE MATERNELLE : Avis à toutes les filles stériles (pas forcément frigides) et à celles qui ne veulent pas d'enfant du tout. On va fonder un club. Michel Michelle, 24, av. des Lilas, 95 - Soisy-sous-Montmorency.

A TA SANTE ! : Je désire renouer avec quelques acteurs du tristement célèbre « Lycée climatique de Villars-de-Lans » : Jack Alwright, Olivier Villemot (Petit a), Hubert Pattieu, Arnold, Apho and Co. Lafay Paul-Eric, 24, rue Joseph-Serlin, 69001 Lyon.

PLUTOT PARA : Dans le cadre comité jumelage Drive - Bengla-Desh, cherche personnel médical, paramédical pour action sanitaire année 74, durée 2, 3 mois ou plus. Lalé Guy, 7, rue Renoir, 19100 Brive.

PRETEXTE : Anar cherche personne intéressée par construction cerf-volant. Je suis à la campagne dans ferme. Passez me voir, même si vous n'êtes pas intéressé, on parlera. Pelleter Daniel, N. 5, Reitwiller près 67370 Strasbourg.

COMPTE DESSUS : Horaf/Nirvana Associated Press & Music Company, création d'une espèce de maison d'édition marginale qui pourrait bien : éditer le journal Morff/Presse débile numéro 0 sorti, 1,30 F, couverture inédite de Reiser. Avec les aventures de Riri le spermatozoïde. B.D., textes, poèmes, 20 pages. Editer bouquins originaux à tirage limité, de poésie, B.D., essais, etc. Produire des films super-8, manager le groupe Nirvana. Pour tous contacts, renseignements, conseils, etc. (même dons...) s'adresser à Bernard Roche, rue Henri-Chapus, 13110 Port-de-Bouc.

CUI CUI : Amateurs intéressés cherchent intéressés amateurs pour association à but non lucratif utilisant les moyens et techniques audio-visuels à des fins personnelles. Les coucous attendent. « Docteur, jetez ces papiers. » Moulié/Casarl Julien, 28, rue de Saint-Quentin, 75010 Paris.

GNA - GNA - GNA : Il existe un groupe d'enfants tout neuf à Toulouse (2 à 4 ans). Une maison « standing » avec jardin a été louée à la périphérie de la ville. Une permanente serait aidée par les parents, chacun effectuant sa journée si possible. Participation estimée à 200 F mensuels tout compris, ce genre d'entreprise n'étant pas subventionné par l'Etat. Plus il y aura de gosses et mieux on s'en tirera ! Gnagnagna anti-autoritaire bien sûr. Voilà, le produit est lancé. Ça fonctionne tous les jours de 9 à 18 h sauf samedi et dimanche. L'adresse : 40, rue d'Armentières (quartier Montaudran).

ET ZINOVIEV ? : Ch. jeunes pour aider aménagt école près de Marseille. Logés nourris. Possibilité voyages. Leonid Kameneff, chez M. Cosaudey, 2, r. du Bel-Air, 92 - Meudon.

BOLERO : Disponible le samedi après-midi, j'offre ce temps libre à copain 20/25 ans, paralysé en fauteuil-roulant souhaitant sorties cinéma ou autres. Ecrivez-moi. Ravel Jean, 122, rue du Chemin-Vert, 75011 Paris.

CIGOGNES : Que ceux qui veulent présenter quelque chose (théâtre, musique, etc.) prennent contact pour qu'il se passe quelque chose dans cette ville. Ecrire Képéklian Catherine, M.J.C., 36, rue R.-Jaclard, 94 - Alfortville.

BARBE D'ARGENT : Fun : Club de voyages et loisirs cherche : des personnes pouvant animer des soirées sur des pays, témoignages oraux, films, diapos, etc. ; des tuyaux, des renseignements pratiques, des adresses utiles concernant les voyages ; des animateurs de week-end (émaux, poterie, théâtre). Goldfarbe Philippe, 6, place Mauricede-Fontenay, 75012 Paris (344-18-75).

SUMA : Si tu es intéressé par les écoles parallèles en vie communautaire, viens avec ton casse-croûte à la permanence carrefour, le lundi soir à partir de 20 h, chez Michèle à Rueil (82). Téléphone-moi au 967-55-14 tous les soirs à partir de 20 h.

ARRIBA ! : Le Mouvement Libertaire Vivre se crée pour l'épanouissement de tous vos désirs et la lutte contre leur sublimation. Assez de la mort, viens discuter et réaliser tes projets avec nous. Aribaud Michel, 20, chemin de Lafilaire, 31500 Toulouse.

POUR TON MOTEUR ? : Créulant mais créatif puissance 10 000, peintre et spécialiste sciences humaines avancées ; propose association professionnelle et privée à marginale un peu moins croûlante mais très informée, ultra-imaginative, tonus tigresse. Suis une mine d'or à exploiter. Salec Jacques, 10, rue de Stockholm, 75008 Paris.

T'AS UN BON APPART' ? : Michka, 27 ans, jardinière d'enfants, cherche garçons et filles entre 25-35 ans en vue d'une création d'école parallèle - communauté d'enfants - pour septembre 74, vie en commun à envisager. Ecrire à Michka Blanchard, 388, av. Napoléon-Bonaparte, 92 - Rueil-Malmaison.

ICI LES MOLYNEUX ! : Débutant dans l'art dramatique, je cherche troupe en formation. Messeger Christian, 28, allée Hoche, 92130 Issy-les-Moulineaux.

Messages

J'ECOUTE : C'est pas Pat qui passe cette annonce, mais Gérald Guillosson un pote à lui. Remuez, écrivez-lui, envoyez-lui des adresses, des tas de trucs planants, il est dans la merde, je ne veux pas qu'il crève. Aidez-le, il le faut. Allot Patrick, Maison d'Arrêt de Pontaniou, 29200 Brest.

LIMESEC ! : Que ceux et ceusses qui connaissent Monique Jacob, habitant à Brest-Lambezellec, et qui savent où la toucher lui disent de m'écrire ou de me téléphoner. Je vous en supplie, faites vite, j'explose, je flippe, je sombre... Et si vous savez l'adresse de la boîte où elle est, écrivez-moi, mais faites vite, très vite... Guillosson Gérald, « Ty Lipis », Plomelin, 29000 Quimper. Tél. : 95-15-34.

TICKET DE QUAI : Christine de Metz : après la gare d'Austerlitz, plus de nouvelles. Ecris-moi. Je t'attends. Camarade Jean-Paul, 6, rue Brillat-Savarin, 75013 Paris.

COURT-METRAGE : Aimerais reprendre contact avec toi, Jacqueline, afin de continuer le scénario et le dialogue surtout. Philippe.

BON PIED, BON ŒIL : Tu ne sais que faire, tu piétines, ton avenir n'est pas encore tracé, tu désires créer quelque chose, mais personne ne veut t'aider, tu es seule. Ecris-moi, suis actuellement sous les drapeaux. Tes projets m'intéressent, je désire repartir d'un bon pied. Conducteur Ponsot François, E.C.S. Trésorerie, S.P. 69 477/D

FACHE ? : Jacky Clément, pourquoi n'ai-je plus de nouvelles de toi ? Manifeste-toi, S.T.P. Je suis toujours à la même adresse. Safia.

L'ADRESSE A MOMO : Ded et Momo de Reims envoyez-moi votre adresse S.V.P. Merci. Longuemare Nadine, F 5, Fourchezvieilles, 84100 Orange

OH LA LA ! : Et le bout attendait... Devenait chaleur et lumière... Il allait te vivre de près... Mais que faisais-tu du soleil, Eve ? Je suis le dernier, l'oméga ; le commencement de l'alpha... bête. Adam Pierre, 75, bd Louis-Villecroze, 13014 Marseille.

DOMAINE PERDU : Tulle (env.) cherche contact Anne-Marie qui était à Londres à la Toussaint avec son amie et est rentrée par le ferry-train le 5/6-11-73. Tout renseignement bienvenu. Marcou Lionel, 8, rue de la Croix-de-Gerville, 91250 Soisy-sur-Seine.

PAIR OU IMPAIR : Je voudrais connaître le numéro de Sylviane Berquie (de sa rue), elle habite rue des Meuniers, 75012 Paris. Marpeau Toussaint, 25, rue de la Sablière, 75014.

PAUVRE RIME : Poète de plus en plus endetté vend lui-même son livre pour cause éditeur-fossoyeur ; illustré par Hasard. Au secours, camarades et potes ! Envoyez 1 000 balles. Philippe Guilhon, 42, bd du Midi, 93 - Le Raincy.

HELP ! : Sors du service national, vais être récupéré pour discussion et action. Tous sujets. Aidez-moi. Pizio Andé, 54, route de Marseille, 2, rue J.-Vigo, 06200 Nice.

LACHEUR : Paumée : Momo de Toulouse, joins-moi. J'ai besoin de toi. Nadine à Uzès.

LES ROIS MAGES : Vais peut-être passer à Grenoble vers Noël. Toujours pas de nouvelles de Denis, Carlos, Georges, Brigitte and Co. Tant pis, mais enfin... Colin Patrice, 88, rue Gugelot, 62210 Avion.

EN COULISSES : Claude, je voudrais te revoir. On s'est rencontré à Mortagne, sur la scène, avec Graeme Allwright. On est parti trop vite. Crié Hélène, 5, rue des Pervenches, 72 - Allonnes.

MYSTERE : Corinne : monologue stérile. Préférons dialogues. Annie de retour. Possibilités visite ou téléphoner. Très affectueusement. Discrétion assurée. Raymond - Simone. Iehl Simone, « Les Sapineaux », 73120 Courchevel.

QUEL BEAU FILM ! : Je t'ai rencontrée dans le Paris-Bordeaux le 17-9-73. Tu rentrais à Bordeaux sans savoir si tu retournerais à Abidjan. Suis maintenant au service militaire. Aimerais entretenir correspondance. Envoyer photo identité S.V.P. et adresse. Jacqueline et Pierre, 19, Les Cirollières, 91770 Saint-Vrain.

A MAREE BASSE : Wanted to Dunkerque : si Régis Lestideau est encore de ce monde, qu'il m'envoie son adresse. Ammar Freddy, 16, allée des Acacias, appt 17, 94160 St-Mandé.

LA CHINOISE : Ho, Marie-Hélène, on s'est vus en septembre 73 à l'A.J. de Trébeurden (B.Z.H.). T'es de Paris, t'étudies le chinois le soir à la Fac. de Vincennes. C'est tout ce que je sais. En vue passage à Paris, écris donc à l'Occitan de Bordeaux. Vite. Biret-Chaussat Joan, 1, place du Prado, 33000 Bordeaux.

PSYCHODRAME : Le bassiste de « Psychose » s'emmerde à l'armée. Ecrivez-moi, parlez-moi de vos projets, que je me rattache à la vie quotidienne. Je suis à Landau, camp disciplinaire... Soldat Royer Philippe, C.C.A.S., Section Instruction, S.P. 69 185, Allemagne.

DU BATEAU ! : Ohé ! Vesoul. Dédé, Jimy, rencontrés le 25 août au soir à Jussey. Ecrivez. Ruelle Cécile, 2, allée de Digne, 91170 Viry-Châtillon.

TWIST AGAIN : J'aimerais jouer dans un groupe de twist (piano, orgue et vocal) à moins qu'au Bonheur des Dames me redonne signe de vie. Delmann-Laudet Alexandre, 4, rue E.-Leclerc, 77000 Melun. Tél. : 39-02-05.

ON LE SAIT ! : Vite. Appel à tous ceux qui sont contre la peine de mort, il faut faire quelque chose. Ça urge ! Seule qualité demandée : du cœur ! (Rigolos s'abstenir.) Gallet Didier, 5, rue de l'Eglise, 92420 Vaucresson. Tél. : 970-32-54.

LA FEMME DE 30 ANS : On a une amie, elle a 30 ans, elle est à l'hôpital pour peut-être quelques années, écrivez-lui, elle a besoin de rêves et d'amour... on lui fera passer. Stricker Eliane, Jean-Jacques, « La Clôture », 17430 Tonnay-Charente.

Route

BUISSON ARDENT : Freak, 22 ans, ayant expérience U.S.A. et Europe, cherche compagne (20-24) en vue découvrir et vivre sous autres horizons moins pourris que la France. Love. Buisson Patrick, 43, avenue Albert-1er, 94210 La Varenne. Tél. : 823-12-45 le soir.

EASY RIDER : Jeune guitariste cherche mecs sympas pour lui donner des partitions et des tuyaux pour la Hollande et la G.-B. (adresses, itinéraires) en remerciant ceux qui voudront bien l'aider à ne pas rester dans son trou. Doridam Luc, B.P. 42, 60004 Beauvais.

MARTIN-MARTINE : Garçon 27 ans cherche amie (âge, nationalité, couleur, indifférents) pour une route en Afrique Noire (Inde) safari et vie naturiste (soins, alimentation, etc.). J'ai 2 CV neuve, de toute façon écrivez-moi pour me passer des combines et des adresses. Martin Jean-Pierre, hôtel Glion à Glion-par-Montreux, Suisse (V.D.).
COSMOS : Je suis une jeune idéaliste, toujours perdue dans mes chimères, espérant partir pour la Belgique, puis la Hollande, cherche un être courageux pour m'accompagner. Duroulle Christine, 76, Pavillon du Runt, avenue Côte-d'Argent, 33380 Le Teich.
ORGANISE ! : Partir : mec 21 ans, fan de musique, cherche nana pour sortie et en vue de préparer vacances au Maroc. Berrezel Mohamed, 16, rue de la Corderie, 75003 Paris.
COURAGEUSES : 2 filles cherchent voiture (si possible allant vite) en direction de Hambourg début vacances de Noël (frais partagés of course si arrivons à destination en bon état !). Lasbats Badet, 17, place Jeanne-d'Arc, 31 - Toulouse.
A VOS AMARRES ! : Avons besoin pour projet départ vers îles désertes (Pacifique), tuyaux, bateaux, nénettes pas froid aux yeux. Mecs assez super pour supporter communauté de « parano ». Celles(ceux) prêtes à participer immédiatement au projet, écrire à Pypis-Dudu, 56, avenue du 106e, 51000 Châlons-sur-Marne, ch. 4.
BIGAME : S'il existe un couple désireux de se joindre à nous. Tour d'Afrique longue durée en Ford. Contactez-nous. Castagné Régis, Pérardel Christine, 44, avenue Gambetta, 74000 Annecy.
PAR KOWEIT ! : Cherchons deux places pour Afrique ou Maroc. Participation frais essence. Départ mi-décembre 73. Migne Dominique, 39, rue Pigalle, 75009 Paris.
CAP'TAIN NEMO : Ch. voilier Corsaire - Cap Corse ou équivalent, pas cher, m. état, pour aller voir là-bas si j'y suis... Cattelain Jean-Michel, 32, rue Gal-Giraud, 14000 Caen.
CHOCOLATS GLACES : Cherche compagnon de route pour Canada, Alaska, U.S.A., voyage pour connaître pays et habitants sans durée précise, départ début décembre. Simone Brigitte, 26, rue du Stand, 95120 Ermont.
AVANTI ! : Cherche compagnon ou compagne pour partir Indes, Ceylan, et plus loin, départ mars ou avril. Ecrire Bizet Christian, 18, passage Puchet, 75017 Paris.
ROSE BLEUE : Français, 20 ans, cherche garçon ou fille pour voyage Inde auto-stop, départ mars 74 pour 4 ou 5 mois. Potignon Christian, Gartenbrau Onsbach, 7591 Achern Onsbach Wagshursterstrabe (R.F.A.).
KOLLECTIF FREE : Aimant liberté ch. f. ou g. pour former une équipe de 5 ou 6 pers. pour visit. ts pays d'Europe et plus. Départ juin 74. Briffaut Gérard, 17, rue des Epinettes, 94 - L'Hay-les-Roses.
PAS GATE : Communauté, 3 garçons + 1 fille, construit un voilier pour voyager autour du monde, durée illimitée. Il nous manque 2 filles. Intéressées... Conneau Bertrand, 11, rue Duquesne, 83100 Toulon.
VITE : Ça urge : cherche bagnole vers Allemagne (si possible Bonn) à partir de Noël. Participerais aux frais. Réponse attendue rapidement. Palm Erick, 25, rue du Nivernais, 35000 Rennes.
L'AUTOROUTE ! : Cherche tuyaux - documentation - expériences - Indiens Amérique du Sud et Centrale. Départ avril 74. Gaspard, c./o. Mme Rouault S., « La Trigonelle » C.D. 6, 13790 Peynier.
TURQUISH DELICES : Couple (24-22) cherche place dans véhicule vers Istanbul, Kabul, etc. Départ début février. Participation aux frais, connaissons le parcours jusqu'à Kabul. Fanien, 8, av. Victor-Hugo, 21000 Dijon.
C'EST COMPLET ! : Macrobiotte (ou tentant de l'être) aimerais connaître autres macrobiottes ayant envie de faire la route et de ce mettre ensuite en communauté ou encore, ayant seulement envie de faire la route. Legemble Joëlle, 9, rue du Bon Air, 92350 Le Plessis-Robinson.
AU FRIGIDAIRE : Je pars en février pour la Finlande et la Laponie. Si vous pouviez me donner des adresses pour Bruxelles, Rotterdam, Amsterdam, Lubeck, Copenhague, Stockholm, Helsinski, Oslo, parce que là-bas, il fait froid. Recordou Lionel, 2, rue Ernest-Lavisse, 75012 Paris.
ATLANTIDE : Comptons passer quelques mois au Mexique aussi nous aimerions recevoir tous les renseignements possibles sur le pays : itinéraires, villes et contrées intéressantes, possibilité boulot, contacts avec Mexicains, erreurs à ne pas commettre... Ecrire Michel Mourgeotte, résidence Antinéa, C. 824, B.P. 520, 17022 La Rochelle.
AU POELE : Cherche tuyaux Turquie, Perse, Pakistan, Inde, Népal, Tibet, Cachemire, et combines pour bouffe, job, coins sympas, etc. Hoffmann Bernard, 6, avenue du Puy-Espaly, 43000 Le Puy.
IMPRESSIONS : Pour voyage en Afrique début 74 en 2 CV, recherche aides et tous renseignements utiles, écrire Chris Leclerc, 15, rue Edouard-Lalo, 59200 Tourcoing. Merci.
VROUM-VROUM : G. 22 ans, cherche compagnon de route pour qui le voyage donne un sens à la vie. Départ avril 74. Lieu et date de retour à décider ensemble. On voyagera au hasard des chemins et des rencontres. Bakkenhoven Harry, 43, rue de Dunkerque, 51100 Reims.
PAS TANTRIQUES : Pas pour cul, mais pour stop, cherche compagne cool en vue voyage en Inde + tous renseignements et adresses utiles: Van Hooydonck Sergé, 28, rue des Vinaigriers, 75010 Paris.
POLYANDRIE : Six nanas cherchent toutes bonnes adresses, hébergement communautés, coins chouettes de Londres. Safwan Magda, 1, rue Sellénick, 67000 Strasbourg.
COLOMB : Cherche mecs et nanas pour faire route des Indes et Australie. Une année au moins. Retour envisageable. Départ novembre 1974. Tarello Walter, Via St-Rocco 8, 11020 Nus (Aosta), Italie.
MAZOUTTES : 2 gars cherchent hébergements et tuyaux divers en vue tour de Corse à pinces par le littoral notamment. Réponse assurée. Moll Gérald, Budos, 33111 Landiras.
EPINAL : Cherche « imaginatifs » pour projet voyage en vélo de très longue durée. Maurot Alain, 175, r. du Faubourg-St-Antoine, 75011 Paris.
TU DORS ? : Pensons partir fin février, en moto, direction Maroc, Sahara espagnol, Mauritanie et tous pays francophones et pays limitrophes ; cherchons tuyaux tous formats (adresses, boulot, bouffe, hébergement). Meunier Daniel, 66, rue du Maréchal-Foch, 42300 Roanne.
SOUS LES COCOTIERS : Routards, 26 et 22 ans, cherchent nanas sympas et évoluées pour voyage Afrique, sept. 74, retour indéfini. Moyen utilisé : un bus. Mallais Patrick, route du Lac d'Yrieux, 40530 Labenne.
PAS BORNE : 21 ans, cherche f. majeure pour voyage sans but, illimité. Pseudo révoltées et « boy-scouts » s'abstenir. Possibilité accueil provisoire avant départ. Ecrivez vite. Chauveau Eric, résidence Antinéa, chambre 823, 17022 La Rochelle.

BOUTIQUE ORIENTALE
Fringues, Encens.

ARTISANAT
RESTAURANT
Spécialités Indiennes

MANDALA
VAVIN.
11 et 13 rue Vavin, 75006 PARIS - tél: 326 08 50

FLAMBANT : Arrête de ruminer, tête de cochon ! Ta vie, si tu veux, peut être un grand feu de joie. Allons ! viens, partons direction soleil ! Arviv Lilian, chez C. Hochain, 47, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.
L'ABBE PIERRE : Recherche tuyaux Afrique (voyage, logement, travail) schéma trajet Maroc, Sahara, Sénégal, R.C.A., Tanzanie, Ethiopie, passage Iran. Départ janvier 74. Une grosse bise à tous et merci d'avance. Thibault Jean-Marc, 6, chemin des Bonnelles, 49000 Angers.
A LA QUEUE : Je cherche des tuyaux pour partir aux U.S.A. (soit par charter, soit en bossant pour payer le voyage, etc.) et des adresses de mecs sympas là-bas. Merci. Philippe Leleu, 76450 Cany-Baiville.
EBOUEUR : Groupe de 3 pers. cherche individu en vue achat camion voyage et travail. Collin Catherine, 14220 Thury-Harcourt ou tél. : 16-31-80-70-03 à partir de 20 heures.
PAS POLLUX, EH ! : « Wanted » pour faire un barrage à l'ennui. Pour échapper à la société bloquée, au métro gluant, au boulot alimentaire, pour bâtir une communauté de la mer, en armant un voilier à Macassar (île des Célèbes) nous cherchons 10 castors : 5 filles et 5 garçons, ou 5 couples qui veulent se barrer sur un bateau pour respirer au large et réaliser un vrai tour du monde. Rêveurs et chercheurs de « fuite en avant » ne pas se déranger. Tu nous écris, tu nous parles de toi. Il nous faudrait un castor-toubib. Céline Le Brize, 21, rue Dautancourt, 75017 Paris.

Négoces

LA DANSE DE ST GUY : A-t-on le droit d'apprendre à jouer de la guitare quand on n'a pas d'argent ? Qui se propose de m'initier pour une somme modique ? Jegolizo Evelyne, Foyer d'Elèves Infirmières, 8 bis, av. René-Coty, 75014 Paris.
NICKELES : Vends sabots en bois 50 F + port. Environ 50 paires. Prix pour communautés. Envoyer le tracé de vos pieds, c'est important. Merci. Deblon Jean-François, 27390 Montreuil-l'Argillé.
E DANS L'O : Vds tête ampli Power (MI) 80 W RMS avec equalizer 80 Ohms. Etat neuf (mai 73) 1 000 F. Pellerin Jean-Jacques, Criquebœuf-la-Campagne, 27110 Le Neubourg.
PIGEON VOLE : Pas pigeon. Je souhaite ne faire que des boulots planants, journaux parallèles, B.D., affiches débiles, posters dingues, tracts pour manifs. Mes prix sont en fonction des budgets restreints dont vous disposez. Christian, TRU. 25-86.
LA BOLDOFLORINE : Cherche bouquins d'Allen Ginsberg, Walt Whitman, Dylan Thomas introuvables dans mon coin. Merci. Denis Jean-Dominique, rue de Belgique, H.L.M. 96, 43250 Ste-Florine.
COPIE CONFORME : Vends guitare électrique « Gherson » 2 micros, copie S.G. Gibson. Prix : 600 F. Etat neuf. Richard Philippe, 15 bis, rue de l'Eglise, 94500 Champigny.
INSPIRE-MOI ! : Vends guitare solo Höpf Cosmos, extra-plate, 2 micros, 500 F et wah-wah coloursound, 160 F, besoin urgt fric pour réalisation projet diabolique. Tél. : 461-81-19. Dunaux Bernard, 20, avenue des Jansénistes, 78320 Le Mesnil-St-Denis.
HELLO ! : Je vends tout pour la moto : équipement, casque, etc. Made in England. Ecrire à Richard Faucheraux, 8, rue de la Gare, 95550 Bessancourt.
L'OCCASE : Titicaca : vends véritables kenas ramenés de Bolivie. Prix : 45 F. Le Gallic Jean-Pierre, 43, rue d'Alésia, 75014 Paris.
PRIX NET : Vends Ford Transit équipé camping 2 800 F. Lepers Jean-Marc, 22, rue Dussoubs, 75002 Paris.
RESIGNE : Cherche désespérément 2 albums rares du Rock anglais (que j'achèterais à n'importe quel prix) : « Ptoof ! » des Deviants et « Aerosol Grey Machine » de Van der Graaf. Ecrivez-moi : Soubou Luc, rue E.-de-Parny, 97460 St-Paul-de-la-Réunion.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

B.D. THERAPIE : Cèderais bande dessinée super-extra sur la folie contre somme modique à journaux intéressés et pas trop débiles. Corcos Pierre, 28, rue Vauquelin, 75005 Paris.

FETICHISTE : Achète agrandisseur 9 x 13 et + même mauvais état. Intéressé par parties métalliques + soufflet. Vite, S.V.P. Merci. Tanguy Rémy, 10, impasse Cluserets, 92150 Suresnes.

ÇA VAUT PAS PLUS : Achète pas cher numéros 3, 5, 7, 8 de Charlie mensuel et numéros 116, 117, 119, 120, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 131 de Hara-Kiri. Albaric Rossel, 23, rue du Pré-Brochet, 95110 Sannois.

BERLITZ : Cherche méthode anglais audio-visuelle pas chère (ou échange contre ampli Cherbourg 2 x 10 W). Ecrire Illan André, 6, place de l'Hôtel de Ville, 92600 Asnières.

C'EST PAS LE MOMENT : Je vends guitare classique, pantalon et fringues ainsi qu'une musicassette. Chemla Norbert, 7 bis, rue Laromiguière, 75005 Paris, 6e étage.

BI-VOLTAGE : Vends 2 guitares Smyel + ampli + 2 baffles + tous branchements + pied de micro, le tout pour 1 500 F. Métamorphose, 10, rue Gambetta, 22200 Guingamp.

MEGA TAM-TAM : Cherche tam-tam (bongos) d'occasion et de toutes tailles. Merci. Lainé Patrick, 5, rue Alphonse-Daudet, 91000 Evry.

MERCI A VOUS : Achète ou accepte gratuitement photos, articles, documents songbook du Velvet underground et Jethro tull. Augé Dominique, 4, r. Alexis-Alquié, 34000 Montpellier.

ET LE CASQUE ? : Vds Motobécane 125. Moteur et peinture refaits. Prix à débattre. Lopez Edouard, 8, rue Baudelaire, 69100 Villeurbanne.

STRUCTURALISTE : Achèterions tandem entier ou seulement le cadre. Boronine J.-Claude, 13, avenue du 8-mai-45, 94500 Champigny.

BON VOYAGE ! : Vends urgent guitare Folk Epiphone, cause départ achetée il y a deux mois, léguée 400 F. Seck Karim, 6, rue de Picardie, 95200 Sarcelles.

C'EST DONNE ! : Vends disques (pop, jazz) magazines (Pilote) à des prix sans concurrence. Urgent. Merci. Aussant Hervé, 28, rue de la Cité, 50170 Pontorson.

LON-LERE ! : Vds guitare élec. « Conrad » avec ampli 6 Watts : 500 F. Barralon Alain, 3, rue Frouin, 69500 Bron. Tél. : 26-16-39.

LON-LA ! : Vds manteau afghan presque neuf 150 F, taille 38-40. Barralon Maria, 8, rue Baudelaire, 69100 Villeurbanne.

RAS LE LON ! : Vds B.S.A. 650, réservoir Manx fourche Norton, circuit élect. refait. Barralon Alain 3, rue Frouin, 69500 Bron. Tél. : 26-16-39.

FOND DE CALE : Vends piano droit Aurand-Wirth bon état 450 F et guitare jazz très bon état 500 F. Kalfon Michel, 7, rue Vendôme, 69006 Lyon.

A BOUT DE SOUFFLE : Vends Kerouac : sur la route 15 F ; Stirner : l'Unique et sa Propriété 18 F. Expédition à mes frais. Vite ! Paiement par mandat-carte. Jourwolleau Jacky, quartier Hocso, 85400 Luçon.

AVEC OU SANS FILS ? : Je cherche boutiques qui exposeraient ou achèteraient les marionnettes que je fabrique. Desnet Maryse, 9, rue Paul-Bert, 92 - Colombes.

STUDIEUX : Désire acheter ou consulter numéros des Etudes Lupiniennes pour thèse. Golfand Jacqueline, 164, av. St-Clément, 34 - Montpellier.

AUX CHIOTTES ! : Qui veut mettre des fiches publicitaires pour un journal dans quelques boîtes aux lettres, contre rétribution ? Gaillard Daniel, 69840 Chenas.

SUR QUATRE ROUES : Vends camionnette HZ (tube Citroën) aménagé camping-car 1 500 F. Tél : 350-25-42 après 17 h. Gagni Michel, 19, rue Bouille, 92 - Fontenay-aux-Roses.

SOUS LA TENTE ! : A vendre Estafette 72 aménagée camping-car tt confort (isolation, chauffage), 33 000 km, prix très intéressant. Guérard Claude, 232, rue des Gros Grès, 92700 Colombes.

FANTOME A VENDRE : Vends maison pierre, ds village (06) où sont déjà installés, un atelier de tissage, tapisserie et un potier, 2 pces, 1 culs., 1 gde cave voûtée : 60 000 F. Certano Claude, 62, av. des Acacias, 06500 Menton.

SANS BAVURES ! : Occase à saisir. Vox « Défiant » 100 Watts, 3 corps : 2 500 NF cash ! Di Fabio Carlo, 4, rue du Vermandois, 93 - Sevran. Tél. : 929-93-16.

PAS BANAL ! : A vendre ampli guitare Gibson 30 W Reverb. (très rare), studio : 1 200 F. Delettre Thierry, 111, av. G.-Péri, 92260 Fontenay-aux-Roses. Tél. : 702-47-38.

DEMODES ! : Groupe liquide motos, guit. sèches et él. amplis (2 x 25 W et 30 W), batterie, magnéto, etc. Vérin Nicolas, 11, av. du Midi, 94100, BUF. 81-29. P.S. : Pas cher.

JEANNOT LAPIN ! : Hé, freaks belges, je cherche une bicoque pas trop chère (± 60 000 F B) (évent. à retaper) dans les Ardennes, les Hautes Fagnes, ou la campagne..., avec un bout de terrain pour y faire pousser mes carottes. Qui peut m'aider à trouver ce havre de paix. Qui peut me loger quelques jours avec ma femme et mon chien pour que l'on puisse prospecter la région ? Vite... on suffoque en ville ! Nieus Pol, 55, Parijsstraat, 3000 Leuven (Belgique).

REVELATION : Recherche disques du « Gong », anciens et récents. Delamadeleine Jean-Marc, 8, av. Gabriel-Péri, 95104 Argenteuil. Tél. : 961-59-00.

VIOLON MALADE : Cherche violon, même très mauvais état pour réparations, modifications et recherches. A donner ou échanger contre 100 NF max. Jousse Sylvain, R.U.J.G., ch. 266, rue de la Pacaterie, 91 - Orsay.

POLI MAGGOTTE : Vends saxo soprano Couesnon encore sous garantie 1 500 F. Poli Pierre, 152, rue de Chevilly, Villejuif. Tél. : 726-56-15 (le soir).

LE P'TIT QUINQUIN : Vends album du Journal de Mickey numéros 4, 5, 7, 8, 9, 11 et album Spirou numéro 112. Les albums sont complets. Faire offre à Bronsart Jean-Luc, 11, rue Lenain, 02100 St-Quentin.

SANS RATURE : Cherche disques CTA, CSNY, Airplane, Fairport, Convention, Who, etc. Envoyer liste (bon état). Cobaccioni Gérard, caserne St-Jacques, 34500 Béziers.

BROU : Vends piano électrique Crumor neuf (six mois de garantie), prix à débattre. Voisin Philippe, 7, rue des Basses-Blanches, 94400 Vitry. Tél. : BRE. 41-41, poste 90.39.

JAMAIS SERVIES ? : Vends ampli guitare sound batterie trowa complète état neuf, prix intéressant. Legrand Patrick, 199, rue d'Epargnemailles, 02100 St-Quentin.

CHERCHEZ L'ACCORD... : Vds guit. Lespaul 2 micros Benedetti b. ét. 850 F. Ampli Gar. en 25 W b. ét. 800 F. Guit. class. + étui rigide neuve 700 F. Tél. exclusivement à partir de 21 h au 628-18-85, dem. Philippe. Djamyang Tashi Philippe, 9, rue des Deux-Ponts, 75004 Paris.

MECANIQUE : Urgent, vends 2 baffles « Orange » très bon état, 100 watts chacun. Délahaye Yves, 37 bis, rue Rodier, 75009 Paris. Tél. : 526-53-39 entre 7 et 7 h 30 le soir.

Considéré

comme l'un des 7 journaux parallèles informés du Monde

MAINMISE

est maintenant disponible en Europe

BRANCHEZ-VOUS

sur l'underground canadien;

on y trippe consciemment et librement sur la musique, le fascisme électronique, la survie, les indiens, la conscience, la Terre, le vidéo, et les nouveaux médias d'information.

Vous trouverez MAINMISE un peu partout

et notamment chez:

ACTUALITE, OPEN MARKET, GIVAUDAN, LIBRAIRIE GALERIE CADENCE, LA TOURIALE)

Lyon Marseille

Distributeur exclusif

FRANCE
"La Marge" Ed. des Egraz
a/s Colette Bouquet
38 rue des Trois Frères
Paris 18e tel 606 17 81

SUISSE
Editions "Les Egraz"
24 rue de la Plaine
1400 Yverdon
V D Suisse

PHILOMAN : Etudiants philo donneraient cours anglais ou français toutes classes, région St-Quentin. S'adresser Patrick Legrand, 199, rue d'Epargnemailles, 02100 St-Quentin.

L'EAU TROUBLE : Complètement fana de Simon and Garfunkel, accepterait tout les concernant (photos, paroles, articles de journaux, etc.), merci d'avance... Quelin Gérard, Maison des Elèves, 20, bd de Fraissinette, 42100 St-Etienne.

PHOTOMATON : Vends appareil photo miniature à chargement instantané Minolta type 16 PS avec flash et divers petits accessoires : prix demandé : 100 F. Champel Dominique, 11 bis, villa Domas, 92 - Antony. Tél. : 237-22-42.

LAMINE : A vendre matériel Fender et Gibson à un super prix. Urgent. Solomon Harry, 19, rue Vieille-du-Temple, 75004 Paris. Tél. : 278-51-19.

BABYLONE ! : Jeunes cherchent à louer 2 pièces dans une grande maison à Sèvres (92). Soler Muriel, 20, rue Anatole-France, 92 - Sèvres.

MICHAEL : Cherche le tome 1 des œuvres de Jack London aux éditions Hachette-Gallimard. Merci. Claude Cottin, 173, rue Marcadet, 75018 Paris.

PLEINE PEAU ! : Achète édition reliée et numérotée de « Spectacles » de Jacques Prévert, N.R.F., Laval Jean-Marie, 108, avenue de Strasbourg, 54000 Nancy.

DANS LA NAPHTALINE : Vends guitare 12 cordes, neuve, avec housse, 350 F. Soulard J.-Gabriel, 1, r. Nicolas-Houël, 75005 Paris. Tél. : 587-20-78.

COSMONAUTE : Recherche bouquin « Le ciel des Fous » d'Alexandre Kalda, épuisé chez Gallimard. Faire offre. Requins s'abstenir. Gibon-Clément Marine, 14, bois de la Ferme, 78 - Chambourcy.

LA CULOTTE A JEAN-JACQUES : Vds pantalon en peau vert t. 38, une salopette Jean t. 37 pour 40 F chaque et un Jean délavé t. 36 pour 20 F. Bouttemy Philippe, 6, bd Vauban, 62000 Arras.

LES BONS DRUIDES : Qui pourrait me procurer disques de Kirjuhel et autres génies bretons non commerciaux ? Où puis-je apprendre le breton à Paris ? Pellerin Micheline, 23, av. Gabriel-Péri, 94300 Vincennes.

ETOILE DES NEIGES : Cherche matériel camping : tente, sac à dos, duvet, camping-gaz, même en mauvais état, m'oubliez pas ! Merci d'avance. Lacroix Patrick, 11, square Beethoven, 78330 Fontenay-le-Fleury.

PICCADILLY : Vends splendide autobus à impériale londonien, très bon état de marche, 30 m2 sur deux niveaux, nombreuses utilisations. Prix : 14 000 F. Peux en fournir plusieurs. Fradiss Alain, Peymian par Aubenas-lès-Alpes, 04300 Forcalquier.

FLEUR ARTIFICIELLE : Vends guitare électrique Ibanez imitation Strato et basse Meck. Bon état les deux. Rochow Jean-Patrick, Les Acacias, bât. C3, 77270 Villeparisis.

LE LARGE ! : Vds ERA 444, 400 F. Power 602, 500 F. Power 280, 700 F. Garrard Sp 25, 150 F. Vite ! j'ai besoin d'argent. Dubœuf Dominique, lycée Mistral, avenue de la Paix, 94260 Fresnes.

SI TU VAS A RIO ! : Vends instruments sud-américains venant directement de Bolivie (charangos, tarkas, kevas, sikus, harpe) à tous amateurs de bons instruments artisanaux et d'origine. Dehau Etienne, 34, rue du Château-d'Eau, 91130 Ris-Orangis. Tél. : 906-31-67.

PASSEZ LA COMMANDE : Fais sur commande métiers à tisser en 170 x 200, 4 lames, robustes, faible encombrement, montage rapide, double tension, réglable, prix : 300 F. Ecrire ou passer. Boutet Jean-Pierre, 9, rue Ramey, 75018 Paris.

LA BONNE OCCASE : V. amp. Bass 120 W Ampeg BT 25 + guit. Bass Fender Mustang, neuve + 2 perches + 2 pieds de micro. Prix intéressant. Thuault Alain, 3, rue Désiré-Lebeuf, 76260 Eu. Tél. : 10-96.

TROIS PETITS TOURS : Cherche le disque de Max Roach : « Freedom Now Suite », première parution sur « Candid » en 1960. Réédité depuis par CBS-Barnaby, Candid Series. Ecrire en précisant l'état et le prix de vente. Cesari Laurent, 119, r. Manin, 75019 Paris

RAYON BOUCHERIE : Urgt. échange 2 CV 6 72, 45 000 km, bon état, contre fourgonnette 400 3 CV bon état. Garages et sociétés s'abstenir. Dépêchez-vous ! ça urge. Dubœuf Dominique, lycée Mistral, avenue de la Paix, 94260 Fresnes.

Journaux

L'ECCHYMOSE : Revue de grand luxe pour gens fauchés, recherche des diffuseurs, on donne 25 % par canard vendu, on peut pas plus ! A paraître : numéro 13 Dossier Markus Leicht, numéro 12 presque paru : un tas de poaisies. Abnt : 5 numéros pour 7 F. Na ! Art-Informations, B.P. 164, 14015 Caen Cédex.

« INFARCTUS » : Poitevins, Infarctus, journal résolument anticonformiste, sort dans votre ville (Les communautés, B.D., musik, poésie). Amenez-nous vos articles et achetez-le (1 F). Vous trouverez Infarctus chez Michel Bocquet, tour Aunis, cité Bellejouanne, 86000 Poitiers et chez Jean-Jacques Pont, 28, avenue de l'Europe. Tél. : 41-36-98. On vous attend.

RECUEIL POESIE : Vends recueil poésie (romantique, surréaliste, absurde, visionnaire). Prix 4 F. C'est le premier que je fais, et j'espère beaucoup de lecteurs. Aidez-moi. Projets dépendent de ce recueil. Merci. Redon Olivier, 4 bis, rue Charles-le Maout, 22000 Saint-Brieuc.

« TOUT DANS LA TETE » : Dessinateur freak tous genres, toutes formes, toutes techniques, cherche travail (B.D., posters, revues, etc.). Jouhaud Hervé, studio Royer n° 114, 77160 Provins.

« VENEZ A MOI » : En vue création d'une boutique parallèle, nous demandons à tous les journaux unders de nous contacter pour diffusion. Jamin Richard, 22, rue A.-France, 93170 Bagnolet.

ENTRAIDE : Contre 2 coupons réponses internationaux ou 20 FB, envoi revue spécimen (selon leur arrivage) dont avec dossiers importants. CA/Entraide/Diffusion, B.P. 9-B, 6238 Luttre (Belgique).

POURQUOI PAS ? : Aimerais participer à la rédaction d'un journal et tous les problèmes techniques. Poèmes à proposer. Vite, vite, vite. Laboural Béatrice, 14, avenue Jules-Janin, 75016 Paris.

« PATAUGAS CITY » : « Les dernières Nouvelles de Pataugas-City ». Journal à paraître en décembre. Poésie Beat en sérigraphie. Loin des grandes villes. Suel Lucien, Wittermesse, 62120 Aire.

« INFORMATIONS » : Grâce à « Actuel », l'Association des Jeunes Ecrivains non édités augmente chaque mois. « Informations » numéro 21 est paru, recueil de textes d'adhérents, infos, mises en garde et on en passe ; « Infos » actuellement bimensuel passera mensuel en 74 si on a assez de fric, alors, hé hé, faut encore des adhérents ; la cotisation c'est pas la ruine ; en 74 on sortira aussi le premier recueil illustré spécial consacré à l'enfance, là aussi, il faut du fric (les noires de la commission paritaire refusent l'inscription : tarif imprimés parce qu'on n'est pas vendus en kiosque). Alors, adhérez en masse, à l'Ajene, écrivez, envoyez vos textes, on propose : correspondance et amitié, publication des textes, pro-

Ça n'arrive qu'à la Renault 4.

Ça finit toujours comme ça avec la Renault 4. Comme elle passe partout, on abandonne les routes pour rouler à travers champs. On s'arrête sous un cerisier. Et on s'en sert comme d'une échelle.

Oh, ce n'est pas qu'elle se plaigne. Elle est habituée. Et de toutes façons, elle aime bien qu'on lui demande n'importe quoi. Sa vocation, c'est de rendre service. Tous les services.

Alors, rouler sans route, coucher dehors, subir tous les mauvais traitements sans faire d'histoires, ça ne la gêne pas.

Au contraire. On croirait qu'elle veut faire reculer les limites de l'impossible.

Et quand on la regarde vivre, on a l'impression qu'elle y arrive.

RENAULT 4

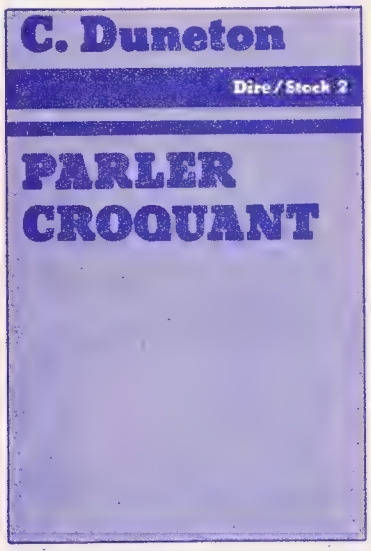
Elle ne vous refusera jamais rien.

les Renault sont lubrifiées par **elf**

PUBLICIS H 2969

STOCK 2

collection dirigée par Jean-Claude Barreau



COLLECTION TEMOIGNER
SÉGOLÈNE LEFÉBURE
Moi, une infirmière

MOHAMED
Le journal de Mohamed

COLLECTION VIVRE
CLAUDIE HUNZINGER
Bambois, la vie verte

COLLECTION LUTTER
CHARLES PIAGET
LIP

COLLECTION LIRE
ANDRÉ LAUDE
Joyeuse Apocalypse

COLLECTION DIRE
CLAUDE DUNETON
Parler croquant

motion. L'Ajene, ça marche pas mal, il y a des tas de gens publiés dans le marginal et dans le « normal », il y a même eu des mariages entre ajéniens ! Tous âges, tous styles, et joignez 2 timbres pour la doc. à cause de ce cher Germain. L'Ajene, ça marche, la preuve : il y a plein de gens qui nous critiquent et nous tapent dessus ! Numéro 21, décembre, numéro 22, février, ça prend de la place, hein, « Actuel », mais ça vaut l'os ! Bronnimann Jean-Roger, 32110 Nogaro.

BIN. BIN... : Informations, avis, annonces, documentation, adresses utiles, sur l'écologie, le naturisme, la non-violence, les projets 01, l'artisanat, etc., chez Alain Nibbio, 10, avenue Jean-Bart, 93150 Le Blanc-Mesnil. Contacts exclusivement par courrier. Joindre enveloppe timbrée. Peut aussi ronéotyper presque bénévolement sur duplicateur artisanal Freinet.

COLLECTIONNEUR : Recherche gens intéressés pour former un collectif d'édition de textes, récits, poèmes et pour former troupe théâtre expérience écriture collective, etc. Urgent. Husson Didier, 10, rue de l'Ing.-Keller, 302, 75015 Paris.

« CRISPUR » : Ceux qui n'envoient fotos, desseins, lèvres, tam-tams, puent la mort assise ! « Crispur », revue crypto-mensuelle, 3 F, 27, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris.

« SOI-MEME » : « Soi-même », revue poétique à tendance surréaliste, propose ses 7 numéros pour 7 F, ou 1,20 F l'un. Ces ventes financent le prochain numéro. Juzian Jean-Louis, 3, rue de l'Hôtel de Ville, 83 - Le Luc.

« CHOUCROUTE » : A tous les gars et filles de la région Munster, Colmar, Ste-Marie, Sélestat, on bricole un canard folk « Choucroute ». Joignez-vous à nous S.V.P. Le Conte Patrice, 4, rue du Nord, 68800 Andolsheim.

ŒDIPE : Œdipe, journal sans complexe, offset, parution novembre, cherche lecteurs pour son numéro 1 (2 F à envoyer en timbres) et pour son numéro 2, articles divers, B.D. et dessins sur papier calque, poésies, petites annonces gratuites. Diffusion Gironde, pays occitans, Bretagne et Normandie principalement. Peut parler de votre journal, si vous nous le faites connaître bien sûr. Possédons grand nombre de poésies à vous offrir contre timbre pour la réponse quand même ! A bientôt. Ecrire : Jean-Yves Reuzeau, Village Universitaire 5 C 21, 33405 Talence.

HOJALDRISTA : Hojaldrista s'excuse de son long silence auprès de ses abonnés et des gens qui avaient envoyé de l'argent pour recevoir des numéros. Une seule personne s'occupe du journal actuellement, qui est d'ailleurs pas mal débordée. Le numéro 4, néanmoins, est en cours, et paraîtra bien un jour ou l'autre. Patience... Hojaldrista, c/o J.-P. Moya, 1, rue Marteau, 51100 Reims.

« L'HYGIENIQUE » : « L'Hygiénique », papier périodique instable, pour se torcher le cerveau. Quatre numéros parus. Le numéro 2 F, 3 numéros 4,50 F, 4 numéros 5,50 F. Drouin Jean-Baptiste, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

OUF ! : Dessinateur de B.D. cherche journal underground pour offrir gratuitement toutes ses inspirations superdébilérosurréalistes (ouf !). Barolle Emile, B.A. 726, bat. 18 T (G 1), chambre 207, 30370 Nîmes-Air.

« L'ARTICHAUT » : « L'Artichaut » vient de paraître, 2,50 F. La revue la plus marginale de la presse under ! Des vrais articles, des nouvelles à flipper. Le superpied. Annonces gratuites. Demandez-le (pas de timbres S.V.P.). Blanchet Gérard-André, 77, rue de Bayeux, 14000 Caen.

CONTACT-EDUCATION : Regroupe les informations sur l'éducation parallèle en France et à l'étranger et met en contact les gens qui veulent changer le système d'éducation ou le remplacer par quelque chose de plus évolué. Pour plus de renseignements, écrire ou passer, 10, rue du Pélican, 75001 Paris. Permanence le jeudi soir à 20 heures.

MEGAFOUTRAL : Scandaleux, je suis orphelin, la presse pirate, le Mégafoutral m'ont abandonné, moi, leur numéro 7, jeté par la portière au retour des vacances. Je cherche grande âme pour m'adopter, j'aime me fendre la gueule et lire des B.D., et côté physique je suis au moins aussi beau que vous. Je ne coûte que 2 F (timbres, etc.). Si vous voulez vous abonner pour mes futurs petits frères, c'est 8 F. Enfin, papa et maman font des offres intéressantes aux poètes en mal d'éditeur pour sortir un petit bouquin. Pas cher. Alors, vous ne vous sentez pas la fibre maternelle ? Ecrire à J.-Cl. Lefebvre, 146, rue de la Liberté, 78200 Mantes-la-Jolie.

PARALLELE 24 : A Besançon, 24, rue Mégevand, « Parallèle 24 » : un local sommaire, une association, et aussi tout un esprit. Diffusion de presse parallèle, disques, posters hors circuit commercial ; publications sur non-violence, anarchisme, socialisme, poésie, etc., expos artisanales ; diffusion du film « Les Paysans du Larzac », du disque « Lip » ; permanences d'associations (Choisir, objecteurs, soutien aux immigrés...). Ouvert mercredis et samedis 14 à 19 heures. Cotisation annuelle 1 F.

« AUX PAYS DE LA BONTE » : « Voyage au pays de la bonté » : poèmes d'humour noir, fantastique (édités par P.-J. Oswald). Dédicacés, 10,20 F (chèque ou mandat). Pierre Bonifacy, 7, rue Saint-Saëns, 92400 Courbevoie.

« L'ANATHEME » : Quatrième tentative avec ! « Le grand désirant » de Gallez, « Littérature exotique » Prémont. Rubrique poésie amateurs. Sa littérature nombriliste. Les dernières nouvelles des ex-Beatles par les frères Volcouve du Fren Club. 6 pages de B.D.-fiction par J.-M. Guérineau. Le bulletin d'information du Mouvement Mondialiste Anti-impérialiste. Le retour de Chuck Berry, etc., y en a pour 32 pages. Numéro 3 disponible. La cinquième tentative est pour le mois de décembre. Toujours 2 F en timbres pour nous. On vous embrasse tous : L'Anathème, 2 bis, rue Thiers, 17000 La Rochelle.

L'OR VERT : L'Or Vert : Ecologie libertaire. Le numéro 8 arrive ! Des dessins chouettes. Le numéro contre 2 F en timbres ou chèque. L'Or Vert, B.P. 151, 13564 Salon.

« FRANK COOPER » : Numéro 1 cet été du hit-parade, « Frank Cooper » a trouvé normal de créer son journal. Le numéro 1 est paru, déjà 2 000 exemplaires de liquidés (photos, interviews, petites annonces, disques, concours), le tout baignant dans le rock. Le numéro 1 vaut 1 F (chèque, mandat ou timbres) à envoyer au secrétariat : Michel Le Corre, 25, rue du Rhin, 75019 Paris.

« ROCK MUSIC » : Recherche collaborateurs (si possible possédant matériel) pour la confection d'un canard traitant surtout de rock-music (référence : Beefheart, Chelsea, Sparho, l'Huitre Bleue, Love, Spirit, Moby Grape, Quich silver, New Animals, Insect Trust, White Witch), pour suppléer à la carence de la presse rock actuelle. Profanes s'abstenir. Ecrire à Guérin J.-F., 4, rue Victor-Hugo, 91260 Juvisy.

Communautés

DEUX DE CHUTE : Nous sommes cinq et nous cherchons un ou deux co-locataires pour pavillon près Vincennes. Demander Louis : 873-75-85 (10 et 12 h). Jacky Laujin, 8, villa André, Nogent-sur-Marne.

SPON : 18 ans, recherche communauté France ou étranger pouvant m'accueillir (moralement et physiquement). Urgent. Yves Tanné, résidence des Bars, 15000 Aurillac.

EXPEDITION : Jeune couple + enfant cherche baraque à retaper avec possibilité de culture pour vivre en autarcie. Joël Simon, Immeuble « La Plaine de Duclair », appt 9, rue G.-Flaubert, 16480 Duclair.

FRANKENSTEIN : Ex-éducateur ayant marre de faire des petits robots cherche communauté pouvant avoir besoin de ma tête ou mes bras, un hic ! J'ai 31 ans. J.-F. Guitton, 164, cité P.-Montillet, 93150 Le Blanc-Mesnil.

WEBER : 25 ans, artiste tisserand cherche fille artisane ayant de bonnes idées. Ecrire ou venir. Urgent. Jean-Pierre L'Artiste, 58700 Mauvrain.

ROB-BURNS : Pour création village communard avec gosses, contacts avec marginaux poilus ardéchois pour tuyaux en tous genres. Jean-Luc Bastos, chez Giraldi, Les Laurents, Beaulieu, 07 - Lablachère.

EMILE : Couple + enfants, 1, 7, 8 ans, recherche couples avec enfants pour création communauté rurale, basée sur l'éducation des enfants, culture bio + artisanat. Michel et Christiane Guiraudie, « Les Bapeaumes », bât. D, 95120 Ermont. Tél. : 959-75-13.

BOUSSOLE : Communauté cherche garçons et filles. Orientation rurale et artisanale. Pascal Seigneur, communauté de « La Queue de la Place », B.P. 4, 14200 St-Martin-des-Besaces.

FREE WHEELIN' : Quelle femme adulte ayant marre du système, seule, aimant nature et animaux, voudrait tenter avec moi retour à la terre... Ecrire vite. Marie-Germaine Chouraki, 32, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris.

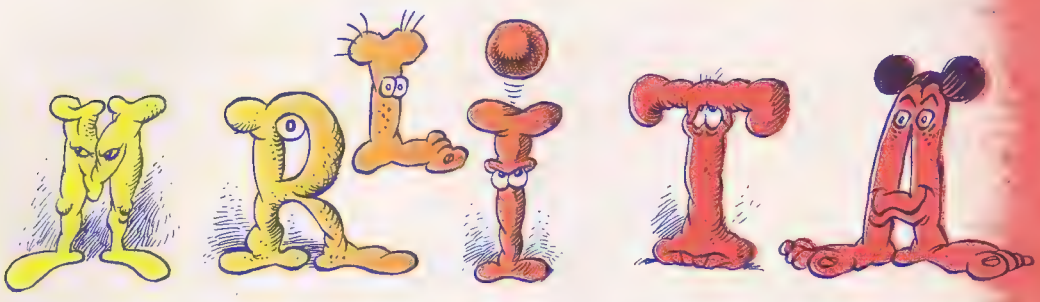
POMPADOUR : Recherche personnes intéressées par projet de communauté très ouverte et recherche tous renseignements pour l'acquisition d'un village abandonné. Francis Dubarry, 7 bis, rue du Moulin-Vert, 75014 Paris.

BILLY THE KID : Vrais trappeurs cherchent jeunes squaws intéressées par perlage artisanat divers. Eric Dos Santos, Montana Ranch, 28260 Saussay-par-Anet, ou tél. à Stève Mora : 331-23-88 entre 10 h et 17 h du lundi au samedi.

Enfin le nouveau Gong est sorti
Vous pouvez l'avoir tout de suite en vous abonnant à 45 fr

abonnez-vous, ça nous arrange toujours

parce que le prix du papier augmente, comme celui du fuel



45 F pour 12 numéros + 1 disque au choix :

- ☐ Le nouveau Gong : radio gnome
- ☐ Le vieux Gong : camembert électrique
- ☐ Sun Ra : the futuristic sound
- ☐ Steve Lacy : Moon
- ☐ Brigitte Fontaine : L'incendie
- ☐ Soft machine : volume VII

(Cochez la case correspondante.)

ou 40 F pour 12 numéros + un album de Crumb

Complétez votre collection d'ACTUEL :

Chaque ancien numéro : 3 F au journal. Rappelez-vous :
Nos 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.

N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
Témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
L'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues.
Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéaires.
Nos 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° 30 : QUI SONT LES BARBARES ? L'Histoire parallèle.
N° 31 : LE FUTUR VIBRE SERIEUX.
N° 32 : C'EST QUOI LA BONNE VIE ? Le folk. La Bretagne.
Nos 33-34 : RESOLUMENT DEBILE.
N° 35 : SPECIAL BANDE DESSINEE.
N° 36 : L'AVORTEMENT MILITANT.
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.

Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 50 F ; par avion : 60 F ; (sans disque ni Crumb).

Collection Froide

L'Astrolabe dans la passe des Français,
par Jean-Christophe Bailly

L'Autre Page,
par Serge Sautreau

A paraître :

Essai d'herméneutique sexuelle,
par Yves Buin

Dégradation générale,
par Alain Jouffroy

Hypodermique,
par Michel Bulteau

aux éditions
seghers

DU SOLEIL A LA BRUME

Expédition : un mot qui a perdu son sens d'autrefois et qui n'est pas toujours bien employé.

Nous lui préférons le mot balade. C'est plus simple.

Donc se balader au Maroc en minibus et dormir sous la tente...

Ecrire à GOLYA, 6, rue de la Fraternité 93140 BONDY (joindre 2 timbres pour envoi documentation, merci).

ROLLING : 27 ans, désire entrer en contact avec tous ceux intéressés par création groupe d'amis installation campagne sud France ou Corse. Gérard Ledru, 69, rue Carnot, 92300 Levallois.

LES BLES D'OR : A la suite de départ, communauté ayant 2 places disponibles cherche copains intéressés. Enfants bienvenus pour copine de 1 an. Tél. : 904-37-78. Dominique Sarrazy, 4, rue de la Guérinière, 91 - Morsang-sur-Orge.

TATA SENEGALAIS : La ferme est là avec ses 35 ha. On repart à zéro. Passez le 22-12-73. Curieux s'abstenir. Love oui Love de pain et des noix. Gérard Perreton, domaine des Ronzières, 69 - Marcilly-d'Azergues.

SAMARITAINE : Nous étant aperçus qu'un pourcentage de communautés agricoles éclataient, les causes étant souvent un important manque de connaissances agricoles, proposons conseils pour exploitation. Denis Jourda, 07 - St-Cierge-la-Serre. Tél. : 06.

CONCOURS : Un couple et 2 mecs cherchent 2 nanas pour projet définitif en Sardaigne. Installation provisoire pour Savoie en juillet 74. Ecrivez si le projet vous intéresse, mais les militantes, habituées du quartier latin et fumeuses de « H » peuvent s'abstenir. Christine Lépine, 20 bis, rue du Coq Français, 93 - Les Lilas.

CHAMPOTIER : Cherche pavillon avec jardin à louer Asnières, Bois-Colombes pour petite communauté. Monique Agénor, 52, av. Flachat, 92600 Asnières.

FOLLE CANIQUE : Je cherche G. ou F. et couples avec enfants ou sans, pour projet communauté en Auvergne ou le sud. Bio, artisanat, élevage. Dave Kelson, c/o Mme Astier, 48100 Marvejols.

DERBICHE : Je cherche des gens aimant comme moi vivre en pleine nature pour mettre sur pied en commun des activités rentables et agréables. De Cacqueray, « La Forêt », 19 - Saint-Bonnet-la-Rivière.

LA YERBE : Help ! Aidez-moi, ma femme, mon gosse et mon chien à quitter ce pays de cinglés : 57. Suis guitariste et cherche vrais musiciens moyens pour faire autre chose que de la copie. Vie communautaire musicale, naturelle dans coin isolé. Etudiants de métier, hippies en crise de jeunesse s'abstenir. Henri Sanétra, 12, rue des Lilas, Ban-St-Martin, 57000 Metz.

ABOUKIR : Germaine (de Paris), que Jean-Pierre (d'Apt) t'écrive ou vienne te voir s'il n'a pas ton adresse. Vite, nous avons la maison. J.-P. Locatelli, Poste Restante, 04 - La Motte-du-Caire.

LE SERGENT : Lui, moi, cherchons communauté artisanale ou artisans pour stage initiation (9 au 18 février), poterie, tissage, vannerie, etc. Participons et paierons pension. Claire Roger, 30, rue Parmentier, 94310 Orly.

SANS CŒUR : Mec écœuré de cette foutue société, pas glandeur, cherche communauté pour travailler. Henri Simtob, 205, fg Bonnefoy, 31500 Toulouse.

J'AI PEUR DANS LE NOIR : Urgent. J'arrive dans le Midi et cherche contacts et communauté (si urbaine intéressée par toutes formes d'activités et d'expression artistique. Si rurale : élevage). Anne-Marie Vuillemin, chez M. et Mme Gaulier, 3, rue Paul-Bert, 34310 Capestand.

MEURCHE OU GLAISE : Cherchent communauté pour l'année 74 pour vivre et travailler manuellement dans le Massif Central (Cévennes), les Pyrénées. Ecrire jusque fin mai 74. Robert Ribéry, 44, rue Meurchin, 62680 Méricourt-sous-Lens.

PAS CASHER : Communauté rurale et écologique cherche couples et célibataires féminins de plus de 20 ans, avec ou sans enfant. Alain Girard, Goyes, 63 - Ambert.

PAUVRE POMME : Portes ouvertes chez maraîcher bio. Venez piquer l'ail et passer l'hiver au chaud. Réservé aux libertaires non violents. Michel Janssen, Les Rivières, 17490 Beauvais-Matha.

HERMAN'S : Hermite, paumé dans la montagne, qui commence à avoir du mal à supporter sa solitude (because l'hiver arrive et promet d'être dur). Ch. nanas et mecs pour le faire rire le soir au coin du feu (boy-scouts, mystiques et végétariens s'abstenir). Ecrire avant si possible. Thien, Le Faget, Malons, 30450 Genolhac.

COURTILIERES : Si vous aimez profondément la vie (naturelle), et si vous cherchez à la vivre en communauté (rurale), il serait dommage de ne pas nous rencontrer (couple avec enfant(s) si possible). Michel et Geneviève Perfetti, 6, allée des Fauvettes, 91 - Brunoy.

PARTICULIER : Quels sont les non-violents, communautaires, écologistes de la région qui ont envie de créer quelque chose de solide et pas de belles paroles. Thierry Froissart, 10, avenue Guiard, 93380 Pierrefitte.

A 50 CENTIMES ? : Cherche à construire communauté mecs ou nanas, cool, affranchies et sûres. Régions Paris ou banlieue, écrire ou venir. J.-Paul Médéric Gaillard, 15, rue de l'Hôtel de Ville, 92400 Courbevoie.

SACRE LEON : Cherche vieille maison, vieux village ou vieux château en ruines le moins cher possible, sud-est ou Mayenne. Jean-François Guérin, 205, rue Marcadet, 75018 Paris.

MARINIERES : Urgent. Nous cherchons bâtiments même en ruines avec terrain, Centre ou Sud-Est. François Mouls, rue St-Sébastien, 06 - Biot.

COMMUNIQUE : Naissance d'un Collectif National d'Action dont l'objectif est de favoriser par tous les moyens la naissance et le développement des agglomérations communautaires à l'échelle humaine (hameaux, villages, bourgs). Pour tous renseignements, écrire à Sergent, « Pour un monde à l'Echelle Humaine », B.P. 96-19, 75019 Paris. Envoyez une enveloppe timbrée à votre nom et 1 F (ou plus) en timbres.

LE CHALAND QUI PASSE... : Recherche tous documents sur Stax, Bar-Kay, surtout Albert King (discographie et traductions si possible), merci. Devaux J.-C., 02000 Montchalons-par-Laon.

B.E.P.C. : Ai 20 ans, apprends et joue tout seul depuis 1 an et demi guitare sèche. Cherche mec ou nana de mon niveau, dans ma région, pour perfectionnement et jouer folk, blues, country (rigolade non exclue). Trop sérieux s'abstenir quand même. Grandemange Francis, 111, avenue de la République, 93140 Bondy, ou téléphoner à partir de 20 h 30 au 738-11-30.

PARFUMS, ENCENS, MAQUILLAGES, BIJOUX, ARTISANAT

&

LES FRINGUES LES MOINS CHÈRES DE PARIS

Gros - Détail

LE CAMELEON, 59, rue de Charonne, 75011 Paris

LE BAZAR A KOKO, 18, rue de Cotte, 75012 Paris

BABA, stand 71, Marché Malik, Puces de Saint-Ouen

LE BOUILLON : Guit. et batt. cherchent bass. org. et flûtiste (guit.) pour comp. personnelles style K. Crimson, Yes, J. Tull. Geoffroy Sylvain, 1 bis, square M. Audin, n° 1244, 93150 Le Blanc-Mesnil. Tél. : 931-30-08 après 19 h.

ALLELUIA ! : Sax. cherche tous instrumentistes intéressés par free-jazz pour progresser ensemble dans la joie et l'allégresse. Mansour Dominique, 1, rue des Edouets, 91380 Chilly-Mazarin.

BONNE NUIT ! : Groupe cherche local (région Est), cool, pour groovy musicians. Nounours (le soir), 959-78-78. D'Antuono Eric, 147, bd de Strasbourg, 94 - Nogent. Vends Gibson Lespaul neuve 3 900 F + valise.

LABEL BLOUSE : Amateur de blues cherche tablatures, traductions et documents sur le monde du blues. Duc Serge, 49, rue Faidherbe, 59650 Villeneuve-d'Ascq.

BONNE DIGESTION ! : Cherche bassiste et pianiste ayant assimilés/dépassés. M. Davis, H. Hancock, Mc Laughlin et Soft. Barthélémy Claude, 4, rue Detaille, 94500 Champigny. Tél. : 706-11-93.

AU COUVENT... : Guitariste cherche musiciens désireux de s'isoler dans un coin pour bosser sérieusement leur musique. J'espère que ça existe encore. Sanetra Henri, 12, rue des Lilas, Ban-St-Martin, 57000 Metz.

SUICIDE-PARTY : Groupe Pop Accidental Suicide avec Light-show Galaxie, recherche contrats dans clubs et M.J.C. Nombreuses références. Stoeffler Guy, 9, rue de Moscou, 90000 Belfort.

FANA : Cherche photos, documentation, comptes rendus de concerts, concernant Pink Floyd et Syd Barrett. Debono Pierre-Yves, 6, place du Luxembourg, 54000 Nancy.

GROS, MI-GROS... : Guitariste avec mat. cherche groupe pro ou semi-pro style Soft-Machine, F. Zappa, Mahavishnu-Orchestra. Hurtret Alain, 4, av. Audra, 92700 Colombes.

LE SAINT-ESPRIT : Cherche pour reformer groupe, musiciens encore amateurs, visités par l'inspiration : 1 violoniste soliste, 1 percussionniste, 1 clavier quelconque (piano élec. ou pas, orgue, mélotron) ou tout instrument électronique. Projets ambitieux, travail sérieux immédiat dans la fête. Didier Leclerc. 28, rue Auguste-Rodin, 92350 Le Plessis-Robinson ou tél. à Patrick Rémy : 602-50-50, poste 298.

PUBLICITE : Un nouveau studio sur Orléans : Studiotec. Normes professionnelles, prix amateurs. Forfait prise de son, montage, gravure, pressage. Studiotec se déplace. Studiotec, 175, Les Ormes, rue de Tours, 45100 La Source.

PARTOUZE : Guitare en ayant marre de jouer toute seule recherche compagnie d'autres instruments (P.S. mon pote est d'accord). Le Menn Jean-Claude, 239, rue G.-Duhamel, 95760 Valmondois.

DU COFFRE : Jolie voix (chantant en anglais, français, russe) aimerait rencontrer guitariste folk. Demander Catherine : 969-73-73 (heures repas et après 20 h 30).

COPIEUR : J'apprends à jouer de la guitare et j'ai pas le sou. Envoyez-moi des partitions et des conseils please (je recopierai les partitions et vous les renverrai). Moury Fabien, 26, rue Condorcet, 44600 Saint-Nazaire.

LA GERBE ! : « Hazard » groupe rock (pas gaga) compositions personnelles, cherche contrats tous azimuts. Seigle Richard, avenue Marius-Coulomb, 84 - Bollène. Tél. : (90) 70-15-24, Richard, de 9 h à 12 h.

C'EST PAS DU TOC ! : Anciens « Chanurf Moo », batteur et pianiste (électrique), recherchons bon bassiste av. matériel + sax (urgent) pour musique progressive. Tocanne Bruno, 53, rue des Ponts, 78290 Croissy-sur-Seine. Tél. (soir) : 976-27-05 (Bruno) ou 962-24-75 (Laurent).

MENTEUR ! : Batteur cherche à Orléans ou région bassiste et soliste avec matériel (frimeur et conard s'abstenir) pour groupe Hard-rock jazz, rythm and blues, âge 20-25 ans avec fourgonnette. Vérité Bernard, 9, rue Kléber, 45 - Fleury-lès-Aubrais.

PETIT TAMBOUR ! : Batteur percuss. prof. cherche groupe d'urgence. Libre tous les week-ends et soirs. Ténèze Serge, 75e R.I., 1re Section, 1re Compagnie, Quartier Baquet, 26010 Valence.

POT-AU-FEU : Deux guitaristes jazz recherchent autres musiciens pour travail sérieux. Envisagent vie communautaire. Bouchet Rémy, 4, avenue des Eglantines, 78300 Poissy.

PAS GAGA : M. J. Barentin (près Rouen) cherche groupes pour concerts (but non lucratif) ne demandant pas l'impossible (prix et hébergement). Komintern s'abstenir. Pedron Christian, 4, immeuble Perrier, 76360 Barentin.

EXPERTOLOGUE : Cherche à fonder un village de recherche musicale et de production spectacle. Ecrivez-moi. Pas sérieux s'abstenir. Perrier Yann, 28, rue de Saumur, 86000 Poitiers.

TAILLEUR : Cherche compositeur ou groupe ambitieux pour faire des pieds musicaux à partir de textes que j'aurais écrits ou de textes que j'écrirais pour morceaux déjà composés... C'est simple. Style musical oscillant entre K. Crimson, P. Harum, Barnett, Ange, Magma et Vangelis. Réponse et textes contre timbres seuls. Corbeau Gilles, 10, rue de Loré, 53000 Laval.

BARBE A PAPA : Groupe flûte indienne (flûtiste, percussionniste) cherche charanguiste. Garandei Christian, 1, allée Pierre-Corneille, 92000 Nanterre.

LANDRU : Groupe Ms possédant ferme isolée cherche pianiste - flûtiste - bassiste (env. 20 ans, sexe ind.) pour travail sérieux en vue d'un montage. Ecrire Simonet Eric, Poste restante, 02100 Soissons.

COSMOPOLITES : Cherche organistes avec bon matériel, même débutant batteur ou percussionniste-cymbaliste, multi-instrumentiste, même avec technique moyenne, pour compléter groupe de recherche électrospatial. Local souhaité. Ocivesi Jean-Pierre, 72, bd Monte-Cristo, 13004 Marseille. Tél. : 66-44-43.

MULTI-TUTTI : Trio basse, guit. percuss. cherche groupe ou musiciens isolés pour jazz moderne, jazz pop ou autre musique intéressante. Alain. Tél. : OPE. 61-97, le matin et midi de préférence.

SOUS LE SOLEIL MAROCAIN... : Groupe musique cherchons salle pour répéter. Téléphoner le soir (20 h 30) 666-86-49. Darneguy Catherine, 16, rue Auguste-Daix, 94 - Fresnes.

MASO : Assez rigolé. Guitariste cherche musiciens moyens avec ambition pour travailler sérieusement à musique personnelle. Sanétra Henri, 12, rue des Lilas, Ban-St-Martin, 57000 Metz.

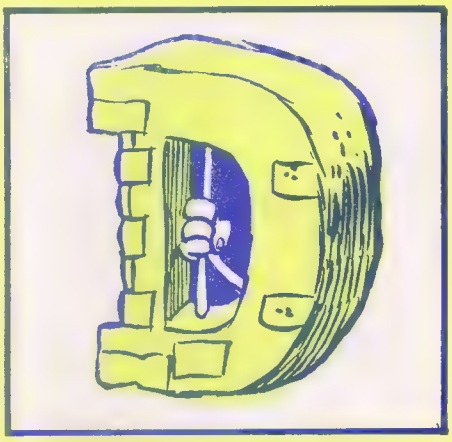
LES BOUES POP ! : Chercherais dans Bastia ou la région musiciens folk (suis violoniste) 17 ans. Gallet Dominique, 1, bd de Gaulle, 20200 Bastia.

FADO : Hé... les bassistes ! En piste ! On en cherche un (si possédant local : inespéré) région Paris. Tél. : 602-50-50, poste 298. Rémy Patrick, 23 bis, rue Jean-Bourguignon, 92500 Rueil-Malmaison.

FOURMILIERE : Un parolier, un compositeur, cherchent comédienne voulant chanter. Genre vedette s'abstenir. Labor-Allier Guy, place Triton, unité C, esc. BD, Les Hautes-Noues, 94 - Villiers-sur-Marne.
STUDIEUX : 2 mecs zizolés cherchent partitions pour gratter quand il n'y a pas cours. Soyez généreux, braves gens. Foulgoc Gérard, C.E.S.T.A., 29000 Quimper.
UNISEXISTES : Groupe musique progressive cherche chanteur(se), prendre contact. Tél. : 208-74-08, 285-13-22. Bourlon Patrice, 42, avenue Claude-Vellefaux.
SUCREE ! : Mon orchestre s'étant dissous, je suis à la recherche d'un autre orchestre, je suis chanteuse de variétés. Marie Odette, 17, rue Cuvier, 93 - Montreuil. Tél. : 808-54-25 après 19 h.
EXONERE ! : Animatrice dans une équipe de prévention cherche salle pas trop cher où un ou deux groupes pop pourraient laisser leur matériel et répéter au moins deux fois par semaine (Paris ou banlieue proche). T.V.A.S. Marie-Hélène Hanus, équipe de prévention, 174, rue Championnet, 75018 Paris.
BUSINESSMEN ! : Groupe professionnel de rock, Guidon-Edmond et Clafoutis cherche contrats toutes régions. Urgent. Guillet Jean-Louis, Les Petits-Quarts, 39000 Lons-le-Saunier.
LA LESSIVE ! : Nous disposons d'un vaste local pour groupes de pop-music, activités culturelles, etc. Nous le mettrions à la disposition de ces groupes, non débutants, gratuitement, s'ils acceptent de participer dans des fêtes de quartier aux mêmes conditions. Libre les après-midi. Ecrivez ou venez pour ce local. « Commune du 20e », 33, rue des Vignoles, 75020 Paris.

Contacts

ATLANTA GLIDE : Cherche correspondante. J'ai 31ans. Je suis en prison dans le New-Jersey. Donald R. Hunte, Box P.M.B., Atlanta Ga, 30315 (U.S.A.).
LE PIRE ET LE MAILLEUR : Paumé, déçu, vidé intérieurement, recherche compagne pour remonter, sinon rechute. Ecrire d'urgence car état grave (d'après entourage). Gérard Mailleur, c/o J. Doppia, 4, place Chardonnet, 69004 Lyon.
LE PAIN ET LE SEL : Cherche beat nanas pour échanger idées, rompre la solitude et éventuellement partir à plusieurs en moto vers la Turquie. Ecrire à Richard Fauchereaux, 8, rue de la Gare, 95550 Bessancourt.
CONDORLEANCES : Bidasse dans la poisse, cherche fille de 18 à 19 ans pouvant m'aider à me tirer de mes conneries (dans la région Paris-Orléans). Stagiaire José Zambolin, Ecole de sous-officiers du Service de Santé, 45038 Orléans.
DEDAIN DES DONS : Guru de rien, détenteur d'aucune vérité formelle, cherche contacts filles désirant s'épanouir corps et esprit par un don concret. Possibilité vie en appart. Méditation, sport, projet voyage au Canada + création club de quartier. Vis la vie par le don et la confrontation par l'action. Réponse assurée à toutes. Dominique, « l'Atelier », 23, 25, rue de l'Espérance, 75013 Paris.
A.C.D.L : Etud. ch. de tte urg. pr fin décembre chambre individ. ou partagerait appartement avec autre étudiant(te). Expulsé par propriét. Tél. Patrick, 735-84-72, de préférence après 22 h (je possède quelques meubles). Effrancey Patrick, 45, av. Jean-Jaurès, 94110 Arcueil.
HELOISE : Un plouc : j'aime la campagne, la poésie, la solitude, suis-je donc le seul, quelques-uns (unes) peuvent-ils me démentir ? Dupuis Michel, C.E.F.P.P.A., Châteaufarine, 25000 Besançon (j'ai 24 ans).
AISSELLE SAIT : Ça fait un an et demi que je m'emmerde ferme à Orléans. Pas de copains, pas de copines. J'ai 18 ans, je joue un peu de guitare, j'aime Areski et Fontaine, j'aime la fête. Je cherche une nana ayant à peu près mon âge pour briser la clarté translucide des jours moroses. Love. Please, écris-moi ! Schmitt Laurent, 63, rue de la Mouillère, bât. B 3, 45100 Orléans.
PARA : Alsacien 20 ans, paumé à Paris cause étud. para-médicales, esprit freak, cherche fille sympa. Grauffel Francis, 19, place du Marché-St-Honoré, 75001 Paris.
COMMENT VAS-TU, LIP ? : N'importe quoi : nanas françaises, laquelle veut m'écrire quelque chose, n'importe quoi ? Simon Smits, Kempering 40/Bühnermeer Amsterdam, Hollande.
GOMME DANS LE DOS : Garçon 20 ans, plein le dos des minettes à la gomme et des discussions, cherche fille intelligente et sensible pour vie heureuse et constructive. Projet : créer une boîte sympa dans la région. Malaquin Christian, route nationale Orsinval, 59530 Le Quesnoy.
BOH, OUI D'ACCORD : Qui possède négatifs de photos du Floyd, de Magma, des Who ou de Bowie, serait sympa de me les prêter. Je lui rendrais après développement, merci, son long. Galle Christian, 3, rue St-Pol-Roux, 35000 Rennes.
PARFAIT : Ras le bol de la solitude, cherche mecs et nanas aimant H. Aufray, l'aventure, le vélo, Reggiani, les animaux, rigoler, le camping et la guitare. Parfait Joël, 25, rue des Dix-Arpents, 78500 Sartrouville.
SAIGNANT : J'ai pas de fric, j'aimerais éditer mes poèmes. Help me please ! Le Bœuf Michel, c/o Jansen, 2, rue de la Houve, 57 - Creutzwald.
NON PAS TROP ! : Urgent. Jeune écrivain sympa 28 ans, cherche fille pas trop intellect. Ecrivez vite : Mallet Georges-Etienne, rue Brizeux, 56100 Etel.
LA BANNIERE : Cherche gars ou fille sympa et pas con de 14 ans, n'habitant pas la France, mais parlant français pour correspondance, très urgent. Lacroix Patrick, 11, sq. Beethoven, 78330 Fontenay-le-Fleury.
ENCAGE : Etudiant écologie, 19 ans, étouffant dans sa fac et sa piaule cherche fille sympa pour qui l'an 01 ça veut dire quelque chose. Viens vite ! Loiseau Jacques-Marie, 16, rue Cassette, 75006 Paris. Tél. : 548-03-01.
PETIT TAMIS : Urgt étud. ch. boulot, n'importe quoi, de nuit, à mi-temps ou chez lui. Possibilité exécuter travaux photo ou trier des textes, écrire ou passer. Draschdil Johan, résidence Universitaire de St-Denis, ch. 519, place du 8-mai-45, 93200 St-Denis.
PAS CORNICHON : 24 ans, cherche fille malheureuse, gentille, sensible, qui me comprendrait et que je comprendrais. Garretti Serge, 41, rue des Vinaigriers, 75010 Paris.
REMEDE : 2 nanas (sympas) qui s'emmerdent, cherchent gonze(sse)s 17 ans mini, pour fonder une troupe de théâtre, région de Meaux. Tél. : 433-20-86 le soir. Creuset Françoise, rue de la Gare, 77470 Trilport.
BOUTE-M'Y : Mec 22 ans aimerait correspondre avec g. ou f. allemand parlant français. Bouttemy Philippe, 6, bd Vauban, 62000 Arras.
DEGAGE : Cherche troupe théâtrale surtout pas « engagée » pour pouvoir enfin m'exprimer. Grassiot Serge, 151, av. d'Italie, 75013 Paris.
KI-OSKH ET RAWAJPOUTALAH : Pour entrer dans notre groupe, pas de mot de passe. Seule nécessité : le culte de l'amitié. Viens, nous avons besoin de toi pour monter un spectacle et trouver du bonheur. Ecrire à Okla, chez Lazerges, cité Saint-Martin, bloc 21, avenue Maréchal-Leclerc, 34000 Montpellier.
DELUGE : J'ai 16 ans, je m'embête dans un centre climatique. Répondrai à toutes lettres quel qu'en soit le nombre. Corger Florence, Centre climatique de Chanaz, 01420 Seyssel.



DEMI-TOUR : Arrive de Lyon et voudrais bien connaître nanas pour échanger des idées sur les communautés, le cinéma, la musique. Les gars sont aussi les bienvenus. Je suis bassiste et je cherche une place. Bolmont Alain, Sonacotra, av. Alphonse-Daudet, 84 - Le Pontet.
ALBERT : Artiste cherche personne sympa pour imprimerie et litho dans Paris (dessins), petite rémunération possible Ça serait urgent et sympa. Samain Patrick (23 ans), 30, rue Clairaut, 75017 Paris.
NON ! : N'y a-t-il personne qui veuille m'aimer ? Je suis seul. Carda Denis, 77, rue Bossuet, 69006 Lyon.
TIGRE : Existe-t-il une nana un peu marginale pour donner son amitié à un vieux solitaire de 22 ans ? Douguedroit Jean-Louis, H.L.M. Clemenceau, B 5, 83100 Toulon.
BOUQUINAGE : Cherche titres de bouquins sur l'élevage traditionnel chèvres et cherche un stage à effectuer dans élev. tradit. (été 74). Informez-moi. J'suis paumé. Guivarc'h Yvon, Golvêchou, 29222 Plouénan.
CAILLE : Jeune troupe de théâtre de Paris, ayant tourné cet été, cherche deux comédiens et une comédienne. Vennat Francis, 28, rue de Tanger, 75019 Paris. Tél. : 202-55-33.
ALLIANCE ATLANTIQUE : 17 ans, fou de folk anglais (style Martin Carthy), irlandais, français et américain, aimerait rencontrer jeunes ayant les mêmes goûts. Rouchaville Hervé, 15, avenue Foch, résidence Kennedy, 54 - Nancy. Tél. : 28-10-34.
PAUVRE COMME : Cherche job dans école parallèle (ou similaire). Aimerais créer centre d'échange jouets, livres pour enfants. Ecrire ou venir : Mathieu Tania, 20, rue Carnot, 92400 Courbevoie.
1515 : Je t'attends toi la fille sympa pour partager logement à Montpellier. J'ai 22 ans. Contacte Anne le soir à partir de 20 h. Marignan Anne, 13, r. de l'Université, Meublé, chambre numéro 11.
MORDS-MOELLE : Mec marginal, seul, 20 ans, révolté contre cette société pourrie jusqu'à la moelle, a besoin contacts avec filles et gars sincères pour ne pas couler complètement. Lombardet Philippe, 4, cours des Longs-Prés, 92 - Boulogne.
AMINE : Sympathisant Fhar 30 ans, cherche chambre à louer de préf. ds les 4e, 5e, 6e ou éventuellement cohabitation. Grasse Alain, Poste restante Paris 28 75231, Cédex 05.
CONGO ABSOLU : C'est pas marrant. Y disent tous qu'on est des mômes et y nous défendent tout. Nous aussi on veut être libres. Vous voulez ? On commence par écrire et se défouler. Ensuite, si ça va on s'organise et on fait des trucs. Donnez-nous noms et adresses : les vôtres, ceux des copains, ceux des gars chouettes dans d'autres pays. Condition : pas être con et pas avoir de préjugés. Pas de frontières : on parle un peu english et germain. M.L.G. c/o S.N.P. Hocine, B.P. 40, Blida (Algérie).
PALE PYTHON : 1) J'ai une peau de python de 4 m x 0,20. Pourrait-on faire quelque chose dedans ? 2) Quelle fille pourrait m'aider à passer mes week-ends ? Janin Richard, 22, rue A.-France, 93170 Bagnolet.
METEORE : S.O.S., lycéen 18 ans (électronique), cherche travail (en tout genre) pour vacances de Noël. Ecrire Dupin Christian, 5, avenue A.-R.-Guibert, 78 - La Celle-St-Cloud.
SOUL'EVERROU : Soul. Je suis dessinateur (portraitiste) depuis plusieurs mois en prison, je revenais des Indes ; j'étais heureux, aujourd'hui je deviens fou. Si vous voulez votre portrait au crayon, envoyez-moi vos photos, c'est gratuit. J'espère seulement que vous serez beaucoup. Toi, belle fille qui lit mon appel, si tu as de (the soul), écris-moi !... Merci à tous et toutes. Valés Jacques-Ange, Fort-Vauban, 30100 Alès.
ART-LAB' : Cherche mecs et nanas pour fonder groupe d'artistes de tout poil (mosique, peinture, photo, poterie, etc.). Ne vous abstenez pas ! Alain, Boîte postale 329, Bruxelles 1000 (Belgique).
HIBOUX : Deux filles (seize ans) cherchent copains chouettes. Ecrire seulement. Valéry Florence, 129, bd Masséna, 75013 Paris.
T'AS LA CLEF ? : Freak cherche contacts avec nanas sympas et libertaires pour échanges d'idées. Langenscheid Jacques. Poste restante / 1970, Wesembeek (Belgique).
DE TOUS LES PAYS : Il y a quelque chose à faire à Bourg-en-Bresse ! Alors militants révolutionnaires, marginaux, unissons-nous ! Pelletier Philippe, Les Cent Coupés, Lent. 01240 St-Paul-de-Varax.
ÇA FAIT TERNE : Artisane (peinture sur soie) cherche artisans « cools » pour voir ce qu'on pourrait faire ensemble. Borello Maryse, villa de Mrs. Simon, 74500 Féternes.
PIAULEE : Ch. mecs et nanas possédant piaule loin de la pollution et qui voudraient de moi pour vacances de Noël (frais partagés). Roger Hélène, 3, impasse Faidherbe, 94 - Vitry-sur-Seine.
TAC-TIC : Mec, tendance névrose, cherche f. ou g. contact sérieux, manque de folie. Durand Christian, cité Horlogène, Hautes-Faventines, 26000 Valence.
NEZ : J'ai envie d'autre chose, mais de quoi ? Qui veut m'aider à y voir clair ? Indispensable habiter Bordeaux ou banlieue. Dubo Nicole, bât. G 2, app. 133, résidence Barthes, 33 - Gradignan.
TRIGANO : Communauté itinérante, cherche renseignements sur travaux (saisonniers de préférence ex. : pêche, agriculture, stations ski, sur France et étranger, Hollande, Suisse, Scandinavie, Angleterre en priorité). Recherchons aussi adresse pour hébergement passager 2 ou 3 jours en France et étranger (4 garçons, 2 filles, 2 gosses, 1 bébé). Louchez Loïc, 112, bd du Prince-Albert, 62200 Boulogne.
FLIPPEUR : Bidasse en perte de vitesse cherche nana afin de flipper et de sortir de la merde quotidienne. Marc Pierre, 60e R.I., 1re comp., 3e section, B.P. 316, caserne Michel, 39015 Lons-le-Saunier.
PALMIPEDE : Quelle est la fille qui veut vivre dans la vraie nature en toute liberté avec un homme de 25 ans, mystique, initiatique, libéré du social, communauté envisagée. Ecrire : Rieux Paul, chez M. Palmier, 21, all. Maurice-Sarrault, 31300 Toulouse.
BILLENIUM : Cherche chambre à louer ou à partager sans caution entre 150 et 250 F par mois Abdelmoula Raouf, 19, rue Vaugelas, 75015 Paris. Urgent.
CAPTAIN : Serait heureux de pouvoir joindre Bertrand Massé (dit Beaf) et de recevoir des propositions de boulot sympa, intéressant ou même intelligent, pourquoi pas, n'importe où. Ecrire. Le Révérend, c/o M. Gambier, 58 - Boutenot-par-Planchez.
L'EDEN, ET APRES ? : Je ne voulais pas aller au-delà (du bosquet). Et pourtant je suis là-bas et pas vraiment ailleurs. Adam, te vis et te suis... Viens, Eve ! Je suis le dernier, l'oméga, le commencement de l'alpha. Et comment ! Adam Pierre, 75, bd Louis-Villecroze, 13014 Marseille.
C'EST ÇA ! : Allons, viens, partons vers un

monde qui n'existe peut-être que dans nos rêves. Encore une paumée qui a froid au cœur. 18 ans. Vite ! Lilian Arviv, chez Mlle Hochain, 47, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.

QUI, QUI : Trop impatient et fort curieux de rencontrer ceux et celles qui rêvent le jour, qui créent leur vie, qui écrivent dans leur tête, qui aiment ceux qui aiment, qui attendent... Je vous attends aussi. Oh ! ne m'oubliez pas, ce serait trop bête... Lombardo Guy, Poste restante Caen-Gambetta, 14000 Caen.

CHINOIS : Bientôt, fini d'être bidasse ! Donnerais des cours d'hébreu pour débutants. Qui dit mieux ? Ch. orchestre qui demande un chanteur. Vends Ami 6 bon état. Téléphoner après le 1-12-73. Toledano Jacques, 17, rue Baratte-Cholet, 94100 St-Maur. Tél. : 885-11-34.

YES SIR : Recherche contacts avec G. ou F. pratiquant yoga à Lyon pour communiquer expériences. Sir Dominique, 89, rue Ney, 69006 Lyon.

PAS SAINS, SYMPAS : Urgent. 23 ans, cherche des amis sympas et ayant le sens de la vie communautaire désirant me faire une place dans appart. Participation au loyer. Dabancourt Frank, chez Y. Rosa, 6, rue Monsigny, 75002 Paris.

ROYER, BONNES GENS ! : Sympathisant du Fhar, adorant musique pop et classique, et la nature, recherche garçon de 24-30 ans, ayant les mêmes goûts ou non, pour lier amitié sincère et véritable, région tourangelle. Dépêchez-vous d'écrire, je sombre dans une grande et profonde solitude. Réponse assurée. Gault Daniel, 195, rue Honoré-de-Balzac, 37700 St-Pierre-des-Corps.

ETRANGER : Etud. 22 ans, cher. gars ou fille naturiste de préf. pour partag. vie et frais pt appt près Porte d'Orléans. Tél. Patrick 735-84-72. Prendrais également contact avec tout groupe naturiste marginal. Effrancey Patrick, 45, av. Jean-Jaurès, 94110 Arcueil.

MINABLE : Dessinateur débutant et autodidacte cherche travaux. Réponse assurée. Garcia Patrick, 8, av. Léon-Blum, 92350 Plessis. Tél. : 660-76-60 (après 20 h).

SANS ESPOIR : Filles cherchent un appart. (3, 4 pièces) vide, dans Paris, de 600 à 800 F mensuels (centre). Bialgues Nadine, c/o Reignoux, 81, av. d'Italie, 75013 Paris.

MY TAYLOR IS REICH : Partisans de W. Reich, partisans d'une nouvelle culture, écrivez-moi. Rémy Michel, 22, rue Maryse Bastié, 51100 Tinqueux.

POPE : Cherche jeune fille 15-18 ans pour correspondre, rencontres, sorties, aimant la pop musique. Maïno Frédéric, 5, allée Copernic, 93500 Pantin.

LE NŒUD : Prendrais contact avec mouvement anarchiste. Ecrire Le Gaoc Roland, 24, rue Guilloteaux, 77720 Mormant. Salut.

LAUREL : Existe-t-il des filles qui aiment les gros ? J'ai 27 ans et je m'emmerde. J'ai besoin d'affection. Je travaille la nuit. Paysant Jean-Claude, 29, rue des Cordelières, 75640 Paris Cédex 13.

OC-CASION : Cherche mec ou nana, prof. ou pas, pour m'aider à me perfectionner en catalan ou occitan, en vue d'option au bac (bénévolement ou pas trop cher). Travail : surtout discussions. Diquéro Nadine, chez Dunghi, 8, place Jean-Bart, La Cilof, 93330 Neuilly-sur-Marne.

PAUVRE MARIN : Gars 23 ans, cherche sympathisant(e) comme lui du phare et de la nature en vue action écologique, vie rurale et affection vraie. Famchon Dominique, Siracourt, 62130 St-Pol.

DONZELLE, MON DRAGON : 18 ans, en ai marre de cette foutue vie, cherche contacts avec mecs 18 ans et moins, qui comme moi ne définissent la vie que par l'amour, la musique (Amon Dül) les bouquins (Rimbaud, Huxley) Fhar ne pas s'abstenir surtout ! Degrange Philippe, 1er Rgt de Dragons, 70200 Lure.

FHAR-SŒUR : Louloute spéciale ch. contact avec mec à goûts spéciaux (genre Fhar) pour rester éternellement pucelle. Hé voui ! Weber P., 36, rue Thiers, 88000 Epinal.

REGAIN : J. h., 19 ans, cherche emploi à la campagne. Plein le cul de la ville. Naipas Daniel, 65, avenue de St-Julien, 13012 Marseille.

EN RADE : Aux freaks Toulon qui aimeraient f. groupe underground (recher.) folklorique, artisanat, mosik pop, folk, libération sexuelle hors temps et âge, écologie. Ecrire : Renard Yves, Impasse Jean-Aicard, 83210 Solliespont.

MUNICIPAL : Déchargez votre amour ou votre haine. Ecrivez-moi en vue contacts épistolaires. Merci. Ménard Jean-Luc, 60, rue d'Alsace, 69100 Villeurbanne.

BONNES SŒURS : Tu viendras vers nous, tu nous prendras la main et nous t'aimerons de tout notre corps et de tout notre cœur. Ecris vite (ne viens pas). Florence et Claudine Guyodo, 38, rue Campo-Formio, 75013 Paris.

LIENS DU RABLE : J. f. 23 ans, homophile, aimant cinéma, voitures, animaux, recherche amies et amis pour contact et lien durable. Teyssèdre Martine, 5, place Maillol, 95400 Villiers-le-Bel.

STAL : 20 ans, coincé entre solitude et inaction Mais ça va changer ! Avec fille 17-18 ans, seule, simple, sympa. Stalars Francis, 4 D, rue Nationale 57110 Metz.

TUT-TUT : Cherche sympa (g. ou f.) pour réaliser bande sonore « Bruits de Paris ». Ind. magnétophone. Montanaro Marina, 59, av. Mozart, 75016 Paris.

EQUEVILLES : F. 24 ans, recherche contacts avec jeunes gens ayant expérience U.C.P.A. ou idem. Gosse Christiane, résidence du Parc, 78 - Equevilly.

MOYEN : Pédé émancipé, 25 ans, ch. ami (23-27 ans) intelligent et pas trop petit, aimant le cinéma, la photo, les voyages et peut-être la moto. Folles et êtres passifs s'abstenir. Ecrire : Muller Heino, 7, rue de Langeac, 75015 Paris.

SAMOURAI ETONNE : On m'a laissé tomber de toute part. Je propose que tous ceux qui veulent se suicider comme moi m'écrivent. On pourra organiser un suicide collectif ayant impact dans population. A moins d'autre solution... Bof ! Lebrun Joël, 39, rue Jean-Alexandre, 86000 Poitiers.

SAPHO C'QUI FAUT : Petites sœurs pommées, amazones, filles de Sapho, p. form. groupe artisanat, bouffe, rencontres. Ecrire ou venir dim. groupies, hétéros, mecs s'abstenir. Delbaere Danièle, 66, rue Condorcet, 75009 Paris (6e ét. service).

DERNIERE MINUTE : Recherchons 8 personnes pour voyager en Afrique du Nord en camion aménagé 2 à 3 mois départ début janvier. Dominique Gorrand c/o Roy Hirsch, 14, villa Louise, 95170 Deuil.

Grâce à L'INFLATION
et L'AUGMENTATION
DU PETROLE...
JERICAL « expéditions »,
baisse ses
TARIFS !!!

PARIS - TAMANRASSET : 1 090 F T.C. (3 semaines, comprenant : voyage A. et R. en T.P. 3, repas du soir et petit déjeuner).
Départs chaque début de mois à partir du 1er février 1974.
Documentation, en écrivant à JERICAL « expéditions », 113, rue de l'Ouest, 75014 PARIS (joindre 2 timbres à 0,50 F pour frais d'envois. Merci.).

Réponse de Jerrical au courrier des lecteurs n° 37

« Monsieur » Williams, devons-nous répondre à ta lettre, nous, organisateurs de JERICAL, points par points en entamnant une polémique ou bien traiter des généralités ? Points par points tu as raison à un ou deux détails près... Dans la généralité, il en est tout autre.

Les organisateurs de JERICAL ne sont pas des fantômes (Jean-Marcel et Alain). Ils sont là, tout le monde peut les voir, ils ne se cachent pas. Nous avons votre âge et au départ les mêmes aspirations. Malheureusement, où cela devient divergence c'est que vous donnez du pognon et nous on le reçoit : les rapports de ce fait sont faussés. Au départ de nos voyages vous êtes des « participants » et peu de temps après des « clients » sans bien toutefois vous rendre compte que les « louffiats » cela existe mais pas à nos prix ! Nous vous proposons des formules de voyages pour voyager, connaître des pays dans un confort rudimentaire avec une nourriture très souvent palliative et non pas gastronomique. Avec JERICAL le « système D », cher au Français prend toute son ampleur...

Encore faut-il s'y appliquer !

Notre clientèle, puisqu'il faut l'appeler ainsi (bien que ce soit un terme qui ne corresponde plus à grand-chose chez nous) « part en expédition »... en Grèce, au Maroc, en Turquie... cela représente un monde d'aventures, de photos et de cadeaux que l'on rapportera aux copains ! ils en sont tous revenus y compris les « turques » du mois d'août avec trois jours de retard il est vrai. Nos voyages font en moyenne entre 5 000 et 20 000 km. Qui peut se targuer d'être absolument certain que tout, au point de vue mécanique, pourra se dérouler sans incidents. Certainement pas nous et encore moins les constructeurs de nos véhicules. Nous ne sommes pas une société multinationale, nous fonctionnons avec un minimum de fric et dieu sait s'il en faut, et qui surtout ne rentre pas dans notre poche ! En tout état de cause, il est vraiment regrettable de constater que tout ce qu'il peut y avoir de mecs « cools », « freaks » ou « beats », n'en ayant rien à foutre de rien dans leur petite vie routinière dont ils se plaignent à tous bouts de champs, se prennent pour des nababs à la petite semaine à partir du moment où ils ont payé une somme pour faire un voyage lointain, somme qui ne leur permettrait même pas de vivre normalement pour le même temps en France. En définitive, quoi faire ?

Augmenter nos prix et donner les services équivalents à ceux des maisons qui font du tourisme une affaire purement commerciale ou bien voyager pour voyager en faisant abstraction de certaines normes de confort où la société de consommation nous a installés avec béatitude sans s'imaginer que l'on est privilégiés dans ce domaine.

Nous avons une formule de voyage inédite en Europe, nous y croyons sincèrement. Des écueuils, il y en a, nous rement. Des écueils, il y en a, nous font pas plus peur qu'à certains de nos participants mécontents en août qui se sont inscrits en priorité pour Noël.

Amérique latine : C'EST PAS LE PÉROU

« L'Amérique du Sud, c'est formidable, c'est passionnant, c'est les Incas. Les gens romantiques et accueillants. Les airs de flûte indienne. Les marchés pleins de fruits et d'artisanat. La guerilla. La révolte des paysans. Les autocars où l'on voyage en compagnie des Indiennes, enfant sur le dos et cochon dans le panier. Les épis de maïs bouillis et les jus de fruits. La possibilité de vivre pour rien. L'herbe qui pousse toute seule. Les musées plein d'or ancien... »

L'Amérique du Sud, c'est comme ça qu'en parlent ceux qui en reviennent à ceux qui y partent. Une façon d'entretenir le mythe d'une civilisation autre. L'Amérique du Sud, c'est ça, quelquefois, par flashes. Mais, l'Amérique du Sud, quotiennement, c'est tellement plus sinistre que, même les mecs qui y voyagent n'arrivent pas à trouver les mots pour le dire. Ils disent : « C'est le pied, le super-pied bleu d'acier », mais ils passent des journées entières dans des hôtels sans fenêtre ; ou bien ils occupent tout leur temps à changer leur fric de la façon la plus intéressante possible.

D'autres « font » l'Amérique du Sud en un mois. Ils passent des semaines en car, même des nuits — ce qui leur évite de payer l'hôtel. Ils vont d'endroits « à voir » en endroits « à voir », juste un coup d'œil, et puis repartent vite, vite, car ils ont encore cinq pays à « faire » et il leur reste quinze jours.

Nous voulions ne pas être des touristes. Nous voulions nous installer dans un coin, y travailler avec les gens, peut-être des Indiens. Dans un village pas encore démoli par la civilisation industrielle, quelque part où subsisterait un peu une économie fermée où chacun apporte sa part au travail collectif. Tu parles ! Un village comme ça, même les Indiens ne peuvent plus y vivre. Il suffit de savoir que 25 % de la population d'un immense pays comme le Pérou vit à Lima ou dans ses barriadas, immenses banlieues de bidonvilles.

La réforme agraire veut rentabiliser l'agriculture. Elle a pour conséquence la liquidation des communes indiennes. Alors qu'est-ce que les voyageurs peuvent faire en Amérique Latine ? Ils peuvent aller d'une ville à l'autre, avec une ou deux escales dans un village. La sierra, à moins d'y être emmené par un ami du pays, est impénétrable.

Les charters

On pourrait croire que le charter est beaucoup plus avantageux que l'avion régulier. Eh bien, pas tant que ça. Entre Bruxelles et Bogota, un voyage en charter, ça veut dire trois avions : Bruxelles-Nassau (Bahamas), Nassau-Miami (Etats-Unis), Miami-Bogota. En tout, dix-huit heures de vol et trente heures de voyage. Au départ, vous êtes en possession du tiers du billet (Bruxelles-Nassau). A Nassau, quelqu'un est censé vous remettre les deux autres tiers. Ce quelqu'un, il est arrivé à des copains de le chercher trois ou quatre jours. Quand on découvre que la moindre nuit à l'hôtel coûte cinquante francs, le moindre petit déjeuner dix francs, que le taxi de l'aéroport à Nassau prend vingt-cinq francs, on s'aperçoit amèrement que cinq jours aux Bahamas reviennent à quatre cents francs. Quand, en plus, on doit payer les taxes d'aéroport (quinze francs à chaque escale), on se demande si les charters sont vraiment économiques. L'agence de charters affiche Bruxelles-Bogota pour 1 980 francs. Il faut y ajouter Inscription, taxes d'aéroport, frais divers à Nassau, l'aller-retour Paris-Bruxelles, soit un total de 2 250 francs. Au mieux, et à condition de ne pas se faire avoir. Pour cela n'oubliez pas : 1°) de vous faire établir en France un visa pour les Etats-Unis, nécessaire à l'escale de Miami. Ce visa est difficile à obtenir pour les gens fichés, ou simplement fauchés. Comme profession, ne mentionnez pas « étudiant », les Américains n'aiment pas ça ; 2°) d'exiger une lettre de l'agence de charters pour l'hôtel de Nassau mentionnant que la (ou les) nuit(s) à y passer sont effectivement aux frais de la compagnie. Sans cela, vous en serez de votre poche ; 3°) de vérifier que tous les billets sont réellement valables six mois. Nous nous sommes aperçus deux mois trop tard que notre Nassau-Bogota-Nassau n'était valable que 21 jours. Notre retour en a été retardé de deux semaines, le temps de faire arranger les choses.

Bref, les charters c'est comme Pompidou, ils ne tiennent ce qu'ils promettent que si on les y oblige.

Le fric

Evidemment, il faut partir de France avec des dollars. La-bas, le franc n'intéresse personne. Sur la quantité à emporter, nous n'avons évidemment pas de conseil à vous donner. Mais ne croyez pas que la vie en Amérique du Sud soit exceptionnellement bon marché. En France, grâce aux combines et tuyaux divers, on arrive à vivre avec un minimum de six cents francs par mois. En Amérique du Sud, en tant que touriste, on ne peut vivre à moins — et à condition d'être économe, de ne pas trop manger, de négocier jusqu'au paquet de cigarettes (ce qui est consternant quoique normal) et, surtout, de ne pas être volé. Là-bas, les voleurs sont des artistes : ils vous opèrent un sac de cuir avec une habileté de chirurgien. Et ne croyez pas que les travellers-chèques offrent une sécurité supplémentaire. Les voleurs vous les piquent aussi volontiers que les billets ; et eux savent les revendre au marché noir, le vrai marché noir, celui qui offre un cours de 50 % supérieur au cours officiel. Il y a un autre marché noir sur lequel vous pouvez tomber aux frontières. Méfiez-vous, indics ! Et surtout, il est moins

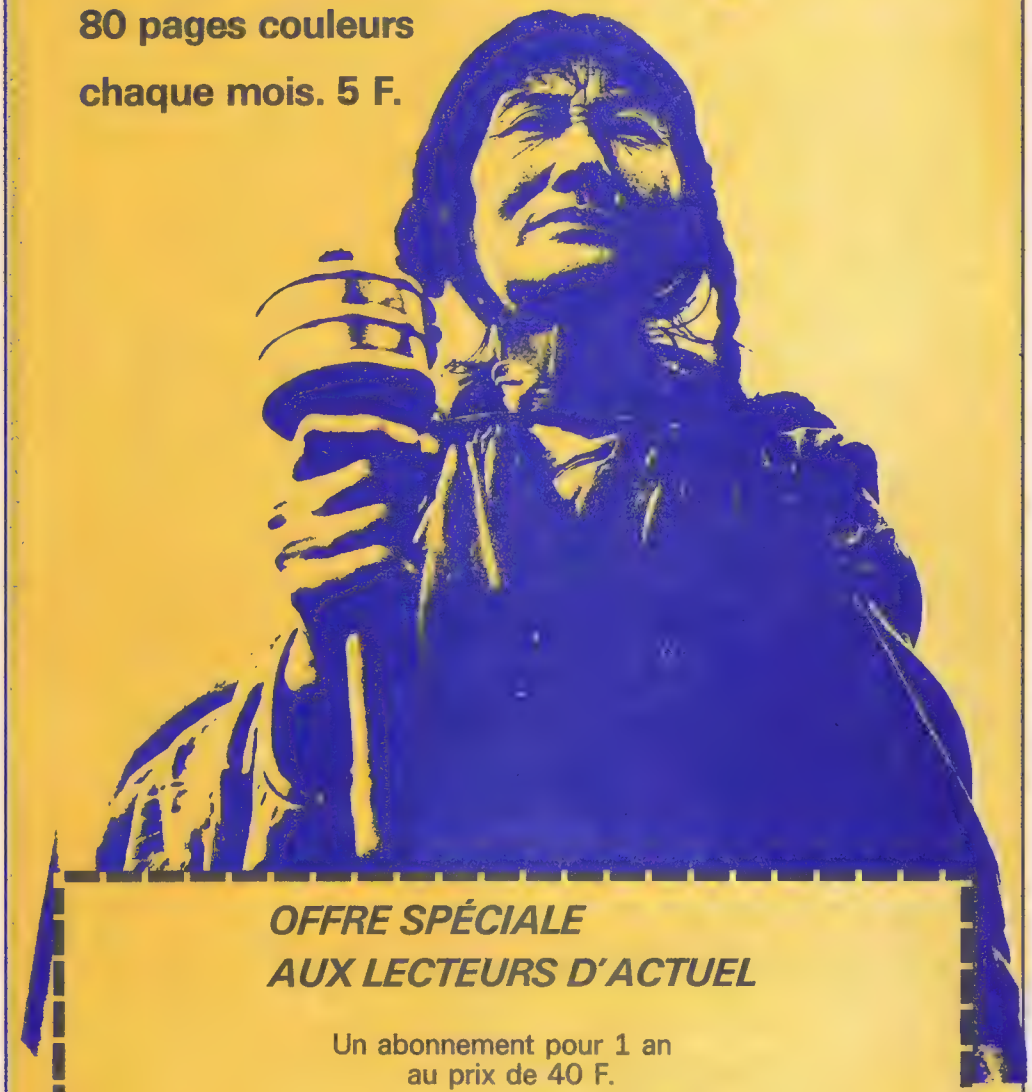
LE GUIDE PRATIQUE DU VOYAGEUR

N°8 **Partir.**

Le Népal

80 pages couleurs

chaque mois. 5 F.



OFFRE SPÉCIALE
AUX LECTEURS D'ACTUEL

Un abonnement pour 1 an
au prix de 40 F.
pour 2 ans
au prix de 70 F.

Nom .....

Prénom ..... Age .....

Adresse .....

.....

Je joins le présent règlement, soit ..... F.
par mandat-lettre ou chèque bancaire,
à l'ordre de Partir, 32 rue d'Hauteville, Paris 10e

intéressant que celui que connaissent les voleurs. De toute façon, les travellers-chèques sont refusés par tous les commerçants, sauf les grands hôtels où vous n'allez pas. Certaines banques les prennent, mais en prélevant une commission encore plus grande que sur le change des vrais dollars. Cette commission varie de 4 % à 10 %. Les banques d'Etat (au Pérou : Banca de la Nacion) sont encore les moins truands.

Les transports

Par rapport à la France, les taxis sont fantastiquement bon marché. Traverser tout Lima, qui est plus grand que Paris, revient à 30 soles, soit 4 francs, à condition d'avoir le courage de négocier. Plus intéressants sont les « collectivos », taxis collectifs, que les voyageurs savent rarement utiliser. Les collectivos sillonnent les villes, soit dans le sens horizontal, soit dans le sens vertical. Sachant votre point de départ et votre point d'arrivée, il s'agit de calculer les coordonnées du point où il vous faudra changer de collectif. Le même principe s'applique aux autobus qui ont un tarif unique, 20 à 30 centimes par personne. A ne s'en tenir qu'au prix, on hésite à critiquer les moyens de transports latino-américains. Le car, seul moyen d'aller d'une ville à l'autre — le train n'existant pas — est très bon marché. Mais quels cars et sur quelles routes ? Aux gares frontières, des crieurs vous promettent des Pullmann et de grandes routes goudronnées. En fait de Pullmann, c'est un car qui a des fenêtres, même si elles ne ferment pas. Les non-Pullmann sont des espèces de chars à bancs déglingués auxquels, selon les journaux, il arrive beaucoup d'accidents. Donc, avant de prendre un car, regardez-le. Et surtout, ne choisissez pas en fonction de la publicité. Les compagnies les plus chères (comme la Tepsa, entre Equateur et Pérou) promettent des cars à air conditionné et W.C. : l'air conditionné, ça n'existe pas, et les W.C. rendent l'atmosphère du car encore plus nauséabonde. Un car met quatorze heures pour faire cinq cents kilomètres. La compagnie annonce douze heures. Contrairement à ce qu'on dit, les deux tiers des routes ne sont pas goudronnées. Je parle des grands axes comme la Pan-Américaine. Evidemment, les routes secondaires sont en fait des chemins défoncés sur lesquels, en France, seules les voitures hippies oseraient s'aventurer. Les trajets en Sierra obligent le car à rouler à vingt ou dix kilomètres/heure. Mais la lenteur du parcours est due surtout à un fait dont personne n'ose parler là-bas : le conducteur s'arrête à peu près tous les dix kilomètres pour prendre un Indien en stop, à qui il fait payer bon prix. Stop sélectif puisqu'on refuse les trop pauvres ou ceux qui ne vont pas assez loin.

En tant que touristes, vous êtes relativement riches. Vous pouvez donc utiliser quelque chose de plus rapide : l'avion. Pas les lignes commerciales officielles, mais le réseau militaire aérien que les F.A.C. (Forces aériennes colombiennes, hé oui) et F.A.P. (Forces aériennes péruviennes) essaient de rentabiliser. Il faut les demander dans les aéroports, il n'y a pas de bureau officiel. C'est très peu cher : 80 francs pour aller de Bogota à Leticia en pleine Amazonie. Ce sont de petits avions où l'on a très peur, mais qui sont relativement bien pilotés. Ce n'est pas drôle d'enrichir l'armée, mais

tout de même, il est trop triste de passer le plus clair d'un voyage à faire du tape-cul en car. A moins d'être maso.

Les hôtels

Pas de problème pour trouver de petits hôtels pas cher (huit francs ou même six francs). Ils se trouvent au centre colonial des villes, le quartier le plus intéressant, là où on attendrait des hôtels de luxe. Pas chers, ça veut dire aussi pas drôles. Un lit à une place, plus un espace de cinquante centimètres. Le « bano » est public, avec, très exceptionnellement, de l'eau chaude et une eau froide qui est souvent coupée en pleine journée pour cause de rareté. L'angoisse, avec ces hôtels, c'est l'absence de fenêtres. Ce doit être pour ça, finalement, que la plupart des voyageurs ne restent pas plus de deux nuits de suite au même endroit. Pas de fenêtres, c'est la taule. D'autant plus qu'en Amérique Latine, on doit passer un temps relativement long à l'hôtel : le soir après dix heures, et le matin avant sept heures, il est malsain de se promener dans les rues. « Ladrones », tout le monde vous en avertit. Et c'est vrai. Le coup du couteau sur la gorge est arrivé à cinq personnes différentes que je connais. Le sous-prolétariat met les villes en état de siège pendant la nuit.

En hôtel, la crasse est universelle, quel que soit le standing. Pas la crasse « saine » de nos braves communautés campagnardes, mais une sorte d'invasion de la merde. L'habitude est de jeter le P.Q. non dans la cuvette mais dans une corbeille. Dès dix heures du matin, ça déborde, ça s'envole partout. Sans être hygiéniste, on se dit qu'on n'a pas envie de payer pour ça. Des adresses d'hôtels pas chers, vous en trouverez dans l'indispensable South American Handbook (huit à douze dollars) ou dans un guide français édité par l'Unictour. A tout hasard voici l'adresse d'un hôtel qu'une assemblée générale spontanée de voyageurs, tenue en septembre 1973, a élu « meilleur hôtel d'Amérique Latine » : Hotel Europa, Jiron Ancash, n° 736 (près Plaza San Francisco), Lima, Pérou. Eau chaude vingt-quatre heures sur vingt-quatre, prix affichés réels, possibilité de laver et de faire sécher le linge. Pas ou peu de vols. L'inconvénient, c'est qu'il n'y a pas plus de fenêtres qu'ailleurs et qu'on n'y rencontre que des Américains, Canadiens, Anglais et Français.

La nourriture

On peut avoir un repas pour deux francs. Si l'on mange dans les marchés, c'est encore moins cher et plus marrant : épis de maïs, avocats, têtes de coq grillées, jus de fruits... Simplement, sans être alarmiste, il est préférable de ne goûter cette nourriture que si vous êtes réellement vacciné contre l'hépatite. Cette maladie s'attrape, entre autres, par les aliments crus ou mal cuits. Dans les restaus, c'est cuit, mais il faut l'avouer, pas formidable. On y a une notion très « fonctionnelle » du repas : tout est dans un seul plat qu'il s'agit d'avaler au plus vite. Tout, c'est-à-dire : riz, viande, salade. C'est monotone. Alors vous pouvez vous replier sur les restaurants « chinois », en fait japonais, qui existent partout. La nourriture bien bouillie est recommandée aux hépatiques. Evidemment bouffer japonais au Pérou, pour un Français, c'est décevant.

Les lieux, les gens

Les « vieilles pierres » c'est à voir. Le parc archéologique de San Agustin, Cusco, Nasca, tout ça vaut la peine. Il faut aimer. Et accepter la compagnie de milliers d'Américains du Nord très « comme chez eux ». S'intéresser aux gens est plus difficile. L'Amérique Latine n'est pas le Maroc, ni l'Inde. L'invitation n'y est pas une pratique courante. Nous n'avons été invités qu'une seule fois, par des étudiants et à prendre un pot. Certes, on parle facilement, dans la rue, avec les passants et dans l'autobus, avec les voisins. Mais une fois que les gens vous ont demandé votre nationalité, votre destination et si vous êtes mariés, ils se désintéressent de la question. Vous les fascinez et vous les choquez, à la fois, mais vous ne les intéressez pas vraiment. Ça doit venir d'une situation politique. Les Latino-Américains n'en sont pas au complet sous-développement. Les Occidentaux ne sont pas vraiment des « étrangers » pour eux, mais des modèles, désirés et détestés. Là-bas, toute la propagande est nationaliste. Ça marche. A force d'entendre dire qu'il faut être fier d'être Péruvien, les Péruviens sont fiers et cessent d'être serviles avec les étrangers et même d'être serviables.

La vie n'est pas drôle pour eux. Ils ne s'efforcent pas de la rendre drôle pour vous. Normal. Alors il faut peut-être prendre au sérieux ce que nous disait un « gauchiste » péruvien : « Foutez le camp. Ici, malgré vos bonnes intentions et vos dollars vous aidez la dictature. »

Paul et Virginie.

Patricia Pig
"PATRICIA FAIT DES COURSES"
R. CRUMB
©1973 by R. CRUMB
ALLO, SUZY? TU AIMERAIS FAIRE UN TOUR DANS LES MAGASINS AVEC MOI?... OUI JE ME LAVE LES CHEVEUX ET JE PASSE A LA BANQUE... A TOUT DE SUITE...
JE N'AI PLUS RIEN À ME METTRE... ET CES CHAUSSURES SONT PLUS POSSIBLES...
J'AI VU DES CHAUSSURES ADORABLES CHEZ MANSFIELD, L'AUTRE JOUR... AVEC DES TALONS PAS DÉGUEUX!
J'LES AI VUES AUSSI... ON S'ARRETE POUR BOUFFER?!
FISH 'N CHIPS
LA VACHE... J'PRENDRAIS BIEN UN HAMBURGER...
J'VOIS CE QUE TU VEUX DIRE! MOI, CE SERA UNE SALADE ET UN FROMAGE DE PAYS!
BON, ON VA ALLER AU NOUVEAU CENTRE COMMERCIAL... Y PARAIT QUE C'EST PLEIN DE PETITES BOUTIQUES SYMPA!
OH OUI! IL Y A UNE GALERIE AVEC UNE FONTAINE AU MILIEU!! C'EST QUELQUE CHOSE! ET DE CES NÉONS! ET PUIS...
E-Z CLEANERS

C'EST LA! SUPER! YA MÊME UNE PLACE POUR SE GARER!
FAUT PAS QUE JE DÉPENSE PLUS DE DIX SACS... SINON ROGER VA ME TUER... LA DERNIÈRE FOIS...
OH! DES PAPILLONS SOUS VERRE! QU'ILS SONT MIGNONS!!
ON ENTRE?!
BOUTIQUE
SHOES
ÇA SERAIT CHIC DANS MA SALLE DE BAINS?...
EH PATRICIA! DES TASSES AVEC HASH ÉCRIT DESSUS ...REGARDE...
T'AS VU LA NOUVELLE MODE? J'ME DEMANDE COMMENT ON PEUT MARCHER AVEC DES TRUCS PAREILS?
IL FAUT ÊTRE MANEQUIN POUR METTRE ÇA... C'EST RIDICULE!!
YA RIEN QUI ME PLAIT!
CE CHEMISIER... J'LE PRENDS OU PAS ...QU'EST CE QUE TU CROIS?!
HOU LA LA... RIEN TROUVÉ À ACHETER!!
OUAIS... JE SAIS MÊME PAS SI CE CHEMISIER ME PLAIT... C'EST DRÔLE, LE SHOPPING! CURIEUX...
BLOTUM'S
The End

manger pas cher ?!

LA POTÉE

« Veuillez ôter votre avant-bras velu de la balance ! » La ménagère s'empourpre vainement. Le boucher écarte un sourire en côtelette : « Hé ! J'y peux rien, moi, si le bœuf vaut ses 18,50 F le kilôgue ! »
Et le bœuf, honteux mais un peu tard, monte, monte, et le portefeuille pincé de la ménagère pousse des cris déchirants. Alors, c'est la ruée guerrière : on jauge d'un œil triste la contenance de sa baignoire, on la mesure en kilos de sucre, en boîtes de macaronis ou en litres d'huile.
Les commerçants maugréent contre l'Etat, les consommateurs se liguent contre les commerçants, l'Etat attaque au ventre. Personne n'y comprend rien. On achète n'importe quoi, n'importe comment et n'importe où. Et dans cet estomac qui ne veut pas faire grève, on y enfourne au petit hasard le gras de son salaire — par ignorance. Actuel est allé espionner les gigots malins, fureter sous les cageots de Rungis et fouiller dans la combine. Après les fringues à bon marché, les petits bistrots donnés, voici de quoi satisfaire votre gourmandise et vous nourrir sans trop débourser.

Le vent souffle sur le plateau de Rungis. Comme un port à marée basse, les longs bâtiments des Halles émergent du brouillard. Au sol, trognons de choux et betteraves éclatées guettent malignement vos sabots. Avec prudence donc vous franchissez l'enceinte de cette étrange exposition d'art concret : fruits quotidiens ou exotiques, viandes dégoulinantes, jambons par centaines, amas bizarres de tout ce qui se mange, monde comestible ; regardez partout, dressez l'oreille, vous êtes là pour acheter et vous ne le regretterez pas.

Que les habitués des vieilles halles de Paris dorment en paix, il n'est plus nécessaire de se lever à l'aube pour faire son marché à Rungis, à l'exception des poissons et fruits de mer que la marée dépose à cinq heures du matin. Pour le reste, inutile de venir avant onze heures ou midi. Il faudra en revanche réveiller en vous le commerçant enfoui, dépenser, pour quelques économies d'argent, des trésors de diplomatie, d'habileté, voire même de ruse. Ici on discute, on cherche le meilleur prix, et l'on respecte certaines règles. D'abord, c'est l'évidence, il faut acheter une quantité minimum ; elle dépend en général du conditionnement du produit : un cageot de laitues, un carton de camemberts. Avec de la chance vous trouverez des demi-grossistes qui iront jusqu'à vous détailler la viande par cinq kilos ou les fromages par paquets de six. C'est rare et bien sûr moins avantageux. D'autres refuseront de se déranger pour un seul cageot.

Mais d'abord il vous faut franchir le péage. Trois solutions. La plus mauvaise : faire le mur. C'est possible, mais sans voiture. Cela vous condamne au ramassage furtif de marchandises plus ou moins avariées. La seconde : payer cinq francs et rentrer officiellement avec votre deux-chevaux. Cela ne vous donne nullement le droit d'acheter mais il y a des tolérances. Vous risquez quelques refus, un contrôle. La meilleure solution est donc de rassembler vos voisins et amis, de constituer une association à but non lucratif, suivant la loi de 1901. Cela prendra quarante-huit heures mais vous pourrez obtenir alors une carte d'acheteur très collective. Il faudra en faire la demande à la Semmaris, muni d'un double de vos statuts et de votre récépissé de déclaration (Halles de Rungis, Bât. E 5, 1er étage, ouvert jusqu'à 18 heures du lundi au vendredi).

Carte en main, le jeu commence. A qui acheter, comment s'y prendre ? Pour les fruits et légumes de saison, allez directement chez les maraîchers, qui se tiennent sous les halles bâchées de vert. Ce sont pour la plupart des producteurs de la région parisienne qui vendent eux-mêmes les fruits de leurs cultures, ce qui

DES GUEUX

exclut l'exotisme, qu'il soit breton ou provençal. On y trouve cependant de fort beaux choux — 6 F les six —, des salades — 10 F les douze —, des carottes nouvelles à 80 centimes le kilo (par dix kilos), des poireaux à 1,30 F la botte (par dix bottes), des pommes de belle apparence à 1 F le kilo (par dix kilos). La discussion est facile, l'approche plutôt sympathique. Certains vous donneront leur adresse et vous pourrez éventuellement vous approvisionner directement chez eux. Seulement la morte-saison approche et les jardins se vident sous le givre matinal. Il faut donc aller voir du côté des grossistes, ce qui est un peu plus difficile. Ce sont des professionnels du commerce, larges et rubiconds, le verbe haut et le geste vif.

Allez-y carrément : « Combien ton haricot ? ». La réplique fuse : « Combien t'en prends ? ». Vos deux cartons minables vous font honte. Courage, bluffez, parlez de dix plateaux, vous y apprendrez le prix du jour, utile pour négocier chez le voisin. Ensuite que faire ? D'abord éviter les gros grossistes, les plus méprisants. Chercher le moins imposant et regarder attentivement son étalage. Là où il ne reste que deux ou trois cageots — ce qu'il vous faut — vous pouvez y aller, il vous les laissera à bon prix pourvu que vous payiez en liquide. A la longue le grossiste vous connaîtra, les choses s'arrangeront, il vous fera même de petits cadeaux. Il n'en reste pas moins que les quantités à acheter sont relativement importantes, vous risquez de vous retrouver un jour avec cinquante bottes de radis ou trente kilos d'oranges : votre groupe de consommation a intérêt à bien marcher. Idem pour les fromages : si vous voulez payer votre camembert 1,85 F, il faut en acheter soixante et l'ementhal appétissant ne vous reviendra qu'à 8 F le kilo pourvu que vous en achetiez dix. La viande se détaille encore moins sauf chez certains demi-grossistes, marchands de charcuteries et de salaisons, autour des pavillons centraux, qui eux acceptent de vendre à partir de quatre ou cinq kilos. Le rumsteack n'y coûte que 15 F (au lieu de 30), le faux-filet 17 et les côtes de porc premières 10 F.

Pour le reste, ces produits non périssables que l'on appelle « épicerie sèche », il faudra faire affaire avec des demi-grossistes, spécialistes des collectivités. Les prix sont intéressants, sans plus — vous y économiserez 20 à 25 % sur les prix de détail. Il y a bien sûr les supermarchés du gros — Central cash, Cash express, etc. où l'on trouve tout, de la viande au balais-éponge. Mais là nouveau barrage : pour y faire ses emplettes, il faut une carte spéciale attribuée par la direction de cette entreprise en fonction de critères assez vagues. Vous pouvez toujours essayer... ou emprunter la carte de quelqu'un d'autre. Les achats en quantité moyenne ou même limitée y sont possible, les prix à peine inférieurs à ceux des grandes surfaces de la périphérie. Mieux vaut fureter au hasard des pavillons, chercher le contact humain, apprendre les filons, savoir par exemple qu'il est plus intéressant d'acheter le samedi vers onze heures que les autres jours, que l'on peut, ce même jour, trouver de fort honnêtes volailles, en allant boire un coup au bar du pavillon qui leur est réservé...

Mais si le collectif vous paraît un mirage, si Rungis ou les Halles les plus proches vous semblent le bout du monde, si vos enfants crient dans la cuisine, si vous vivez au jour le jour, alors ? Rassurez-vous, vous pouvez encore échapper au douloureux personnage du consommateur victime, et les heures supplémentaires pour faire face à l'augmentation du prix du beurre vous seront évitées.

Grands magasins et petites astuces

A moins que votre épicier soit exceptionnellement aimable, envisagez froidement le problème en partant d'un grand principe : en règle générale, plus les magasins sont grands, plus les prix qui y sont pratiqués sont bas. Vous avez le choix entre quatre réseaux de distribution différents : hypermarchés, supermarchés, succursalistes et « petits indépendants ». Différence moyenne entre une grande surface et un petit commerçant : un peu plus de 10 %. Soit une économie de plus de 400 F par an au cas où vous dépenseriez entre 300 et 350 F par mois pour votre bouffe, ce qui serait très raisonnable. Peu de différence entre succursalistes (Viniprix, Félix Potin...) et indépendants. Contrairement à une opinion très répandue parmi les couches les moins éclairées de la population, les établissements Goulet-Turpin ne présentent rien d'exceptionnel.

Si en moyenne les prix sont à très peu de chose près les mêmes dans les hyper et supermarchés, dans chaque catégorie, il y a les champions... et les autres. Carrefour est le grand vainqueur, juste avant Euromarché. Mammouth et Rond-Point Coop sont à la traîne. Parmi les grands magasins, Casino et Leclerc se placent nettement mieux que Monoprix et Prisunic (la plus chère des grandes surfaces). Les informations contenues dans cet article sont libres de toute publicité.

Et si vous tenez vraiment à aller jusqu'au fond des choses, sachez que les différences de prix varient selon la catégorie des produits. Sur les produits d'entretien et l'épicerie sèche, les grandes surfaces peuvent vous faire économiser 15 %. Alors que pour la plupart des produits périssables (genre beurre, yaourts...), elles sont nettement moins compétitives par rapport aux petits commerçants : 6 % seulement de différence. Et puis, vigilance ! Ce n'est pas parce que vous êtes dans un grand magasin, entouré de toutes les tentations et de musique douce, qu'il convient de vous laisser aller. Il arrive que certains produits soient vendus perfidement au prix fort, parmi d'autres plus intéressants : méfiez-vous. Autre conseil d'ami : mieux vaut établir tranquillement chez vous une liste de ce dont vous avez besoin que de faire tous les rayons du magasin en vous demandant ce que vous pourriez bien acheter. Sachez que près de 50 % des ventes des grandes surfaces ne sont pas motivées : c'est-à-dire qu'en moyenne chaque client sort du magasin avec une fois et demie plus de marchandises qu'il n'avait prévu d'en acheter.

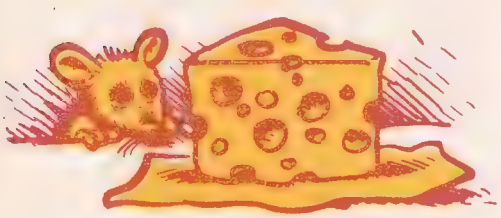
Pour se procurer de la bouffe à bon

compte, il n'y a pas de solution toute faite, de magasins où se rendre les yeux fermés, du type F.N.A.C. pour le matériel photo. On peut quand même s'en sortir, en mettant en pratique quelques astuces, ou en bricolant à plus grande échelle. Voyons quelques exemples.

Commencez par demander à vos copains, parents ou marraines travaillant dans une grande entreprise, s'ils connaissent l'existence d'une coopérative mise sur pied par leur établissement. Si oui, en sont-ils membres ? (ils doivent en général pour cela payer une minime cotisation de l'ordre de 5 F). Peuvent-ils vous passer leur carte d'achat afin que vous fassiez vos petites provisions d'épicerie pour 10 % de moins que dans un grand magasin ? Mieux encore : si on les livre à domicile (ce qui est souvent le cas) peuvent-ils noter vos desiderata sur leur fiche de commande ? Tous les salariés de la B.N.P., du Crédit Lyonnais, de la Société Générale, de la R.A.T.P., des P.T.T. et la plupart des fonctionnaires devraient être en mesure de vous rendre cet intéressant service.

Si vous avez suffisamment de place chez vous, et quelques amis suivis, vous pouvez aussi acheter un congélateur à plusieurs (à partir de 800 F), et le remplir de fruits cueuillis à la belle saison, de légumes du jardin de votre tante Camille, ou de viande achetée sur pied auprès d'un fermier qui vous inspire confiance. Un mouton, acheté 280 F et pesant 35 kilos, vous donne dans les 17 kilos de bonne viande. Soit une moyenne de 16 F par kilo. Mais pour manger de la côtelette à si bas prix, il vous faudra auparavant abattre l'animal. Si on le fait faire par un professionnel, ça coûte plus cher, bien sûr.

Les passionnés d'organisation collective peuvent toujours se renseigner auprès de la Confédération Nationale des Associations Populaires et Familiales (26, bd de Sébastopol, 75004, tél. : 272-96-26) pour savoir s'il n'y a pas dans leur quartier un groupe d'achat A.P.F. qui fonctionnerait. Acheter à bas prix victuailles et objets usuels n'est pas le but ultime du C.N.A.P.F., qui se sent plutôt une vocation de syndicat des familles, menant des actions revendicatives sur le cadre de vie, la qualité du logement et de l'enseignement, la défense du consommateur. Certains groupes locaux en sont venus à passer commande collectivement. « L'autogestion », c'est-à-dire la prise de responsabilité de chacun, est de mise dans cette organisation, pas inintéressante, et qui regroupe près de 150 000 membres actifs.



Changer la bouffe

Acheter, mais qu'acheter ? Il ne suffit plus de ne pas se faire avoir sur les prix : mais aussi sur la qualité. Etes-vous sûrs d'avoir de bonnes habitudes alimentaires ? Allons, regardez de plus près ce qui gît dans votre assiette.

Bien sûr, vous n'en êtes plus à manger du steak tous les jours : seuls les riches peuvent se permettre une solution aussi niaise et aussi coûteuse. Mais savez-vous résister à la tentation des yaourts en technicolor, dont vous savez qu'ils ne sont que des attrape-nigauds ? Vous êtes-vous intéressés d'assez près aux trente-six façons d'accomoder des œufs, des bas morceaux de viande, et même le pain ? Et il existe des solutions encore plus radicales. Avez-vous déjà pensé à la fabuleuse liberté d'esprit que procure une alimentation basée sur le riz complet ? Les avantages en sont multiples : Vous avez le temps de lire la collection complète de Sélection au lieu de traîner dans les magasins, torturés par le souci de ne pas manger la même chose que la veille. Vos chairs s'affermissent et votre œil s'éclaircit. Et vos fins de mois se font infiniment moins douloureuses : sachez qu'un kilo de riz complet acheté 5 F dans un magasin de produit diététique vous fait facilement dix repas. Ajoutez-y quelques légumes frais de saison, comme par exemple des carottes à 1,40 le kilo, quelques morceaux de lard à 13 F le kilo, et terminez votre repas par un fromage, tel l'emmenthal ou le gruyère, à 13 F le kilo également : vous avez mangé comme un dieu pour 1,50 F (nous ne comptons ni l'huile, ni le gaz).

Deux erreurs à ne pas commettre trop souvent : accompagner votre riz de légumes en conserve, ou de surgelés. Les uns ne sont pas excellents pour la santé à la longue, et les autres sont plutôt chers, à moins que vous n'en trouviez au kilo dans des grandes surfaces.

Vous pouvez très bien ne faire votre marché qu'une fois par semaine, pour y acheter l'hiver navets, choux, carottes, poireaux et épinards, et préparer le tout (riz et légumes) en une seule fois. Cuisson très simple, à l'eau et à feu doux. Bien sûr cela suppose une remise en question complète, ce qu'on appelle bien bouffer de nos jours. Apparemment, c'est bouffer toujours autre chose, comme si on était constamment insatisfait du dernier repas. Pourquoi ? Mes grands-parents ont mangé de la soupe aux choux tous les soirs de leur vie, et ils ont fait de très beaux vieillards. Et rien ne vous empêche à la fin du mois d'aller dans un restaurant fameux vous gaver de viande saignante, si vous en avez encore le goût.

Les réseaux

Christiane, elle, en même temps que ses problèmes de bouffe, a résolu ceux de ses week-ends. Exposée avec conviction, comptes méticuleux et teint frais à l'appui, son idée est d'une tranquille audace et repose sur un grand principe : « Se débrouiller ensemble ». C'est-à-dire, dit-elle plus timidement, « s'autogérer ».

Hiver 1972, dans le 3e arrondissement. Elle est secrétaire à mi-temps, lui étudiant. Ils « font des choses » : alphabétisation principalement. Ils voudraient avoir des contacts plus précis avec d'autres. Des amis, qui vivent dans une communauté en Normandie, font de l'agriculture biologique, et leur procurent à bon compte légumes et fruits frais. Pourquoi ne pas en rapporter un peu plus et en faire profiter d'autres ? Ça pourrait être l'occasion de discuter, de rencontrer des gens nouveaux sur le quartier. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ça ne marche guère : des copains auxquels ils ont fait appel pour le transport, pour la plupart des militants, n'ont pas le temps de s'en occuper. On arrête. Et on recommence un peu plus

tard, avec d'autres gens, à l'occasion d'un déménagement. Une quinzaine de couples sont dans le coup.

D'accord sur l'essentiel : à savoir que le prix de ce qu'on mange n'est pas indifférent, loin de là, mais que l'économie n'est pas le seul but recherché. Il s'agit aussi de bouffer mieux — et en s'intéressant de plus près à la question. Christiane et ses amis sont vite tombés d'accord pour acheter des produits « bio » plutôt que d'autres. Il s'agit aussi de s'informer sur les problèmes des agriculteurs, et à l'occasion de les informer sur ce qui se passe d'intéressant et que leur canard local ne leur apprendrait pas. Il s'agit enfin de tenter de « sortir du système », en supprimant l'isolement et l'ignorance du

consommateur — donc court-circuiter le réseau habituel de la distribution.

Et ça marche. Depuis avril dernier, chaque week-end, un couple — enfin deux personnes — vont en Normandie, chez des paysans qu'ils connaissent et qu'ils aiment, et chargent dans les 500 kilos de victuailles diverses. Lundi : une vingtaine de personnes, de différents quartiers, vont au local où l'ensemble de la bouffe a été entreposée et se la partagent. Mardi : chacun passe prendre livraison de sa commande au domicile des « responsables ». Responsables tout à fait provisoires d'ailleurs : la rotation des tâches

est de rigueur. Christiane et ses amis estiment à une centaine le nombre de gens touchés par leurs réseaux : employés de bureau, mères de famille. Et c'est ainsi qu'à Vigneux, à Enghien ou au Pré-Saint-Gervais arrivent sur les tables des radis encore roses ou des salades dans lesquelles les limaces vivent toujours. « Mieux qu'un réseau bouffe », c'est une véritable « plaque tournante », dit Christiane. C'est que le contact avec les paysans n'est pas celui du client au producteur. L'équipe chargée un week-end du transport de la bouffe ne répugne pas à aider le cultivateur à arracher ses patates, à l'occasion. Et loge chez lui le samedi soir. A la veillée, on parle de Lip...

Le réseau est à ce point prospère qu'ils ont pu acheter une 404 en commun avec les agriculteurs.

« La bouffe bio n'est pas un luxe », assure Christiane. Voyons. 15 F le kilo de beurre acheté chez le fermier. La demi-livre, à partir de 3 F chez votre épicier du coin. Si on compte les frais de transport (le réseau a décidé démocratiquement de majorer de 25 % le prix de toute marchandise, après calculs serrés sur l'amortissement de la voiture), c'est plutôt cher. « Oui, mais celui des boutiques contient probablement jusqu'à 30 % de margarine, c'est autorisé », répond savamment Christiane. Et puis la plupart des autres produits rapportés sont beaucoup moins chers : pommes de terre 0,70 F, carottes 0,90 F, pommes 1 F, etc.

Les sommes dépensées chaque week-end pour le collectif sont tout de même considérables. 1 400 F de marchandises le dernier week-end, plus 170 F d'essence. Pour éviter des invendus tragiques, qui se solderaient par une perte sèche pour ceux qui auraient avancé l'argent, le réseau n'a décidé de n'acheter que sur commandes et sur avances (approximatives). Le mardi, en passant chez Christiane ou chez un de ses amis prendre livraison de votre bouffe, vous lui demandez quelques kilos de fraises, et vous les payez. Une fois qu'elle a vu tout son petit monde, elle téléphone la commande et remet l'argent à ceux qui feront le voyage en Normandie la prochaine fois. Jusqu'à présent, aucun ennui majeur n'a encore eu lieu. « C'est qu'on est encore suffisamment peu nombreux pour que nous nous sentions tous responsables. Mais on atteint le seuil critique. Quand on sera trop nombreux pour tous se connaître, au point de n'avoir pas le temps de parler à tous ceux qui passent, on scissionnera. On formera deux groupes différents. L'épicerie en gros n'est pas notre rêve dans la vie ».

Qui veut du cerfeuil ?

Ce n'est pas non plus le but des coopérateurs de « Biobouf » qui se sont organisés, eux, de façon « ouverte » (22, rue du Faubourg-du-Temple, 75011, tél. : 355-66-88). « Bonjour ! Qui veut du cerfeuil tout frais cueilli de mon jardin ? » dit une très gentille dame avec un panier sous le bras. « J'ai reçu une proposition pour des châtaignes : 110 kilos. C'est une nana qui est à Bourg-la-Reine. Tu crois que ça vaut le coup ? On pourrait se les manger ici en faisant la fête, non ? » dit un petit barbu qui cause au téléphone. « Salut ! J'amène le sucre. Y'a des copains pour m'aider à décharger ? » dit un grand aux cheveux longs. Tout cela se passe au local de la Biobouf. Local bien austère, et bien froid, près de la place de la République, mais réchauffé par la ferveur quasi-militante de quelques-uns des adhérents de la coopérative.

Depuis un an déjà, des militants de différents groupes écologiques — Mouvement Uranien, Nature et Progrès — se réunissaient pour discuter et à l'occasion, pour se refiler des adresses de bouffe biologique. Pourquoi ne pas organiser la chose, et l'élargir ? C'est ce qu'ils ont commencé à faire depuis la rentrée dernière. Le fonctionnement en est très simple : foin des « y'a qu'à, il faudrait que, vous pourriez peut-être... » Si l'un des membres de la coopérative souhaite se procurer un produit, il en propose l'achat aux autres par voie de grands panneaux d'affichage. Si un nombre suffisant de

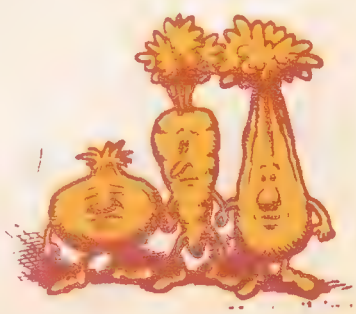
gens sont d'accord pour que la commande soit jugée intéressante, ceux-ci écrivent au producteur répertorié dans un grand classeur, vont chercher la marchandise, se la partagent, font leurs comptes.

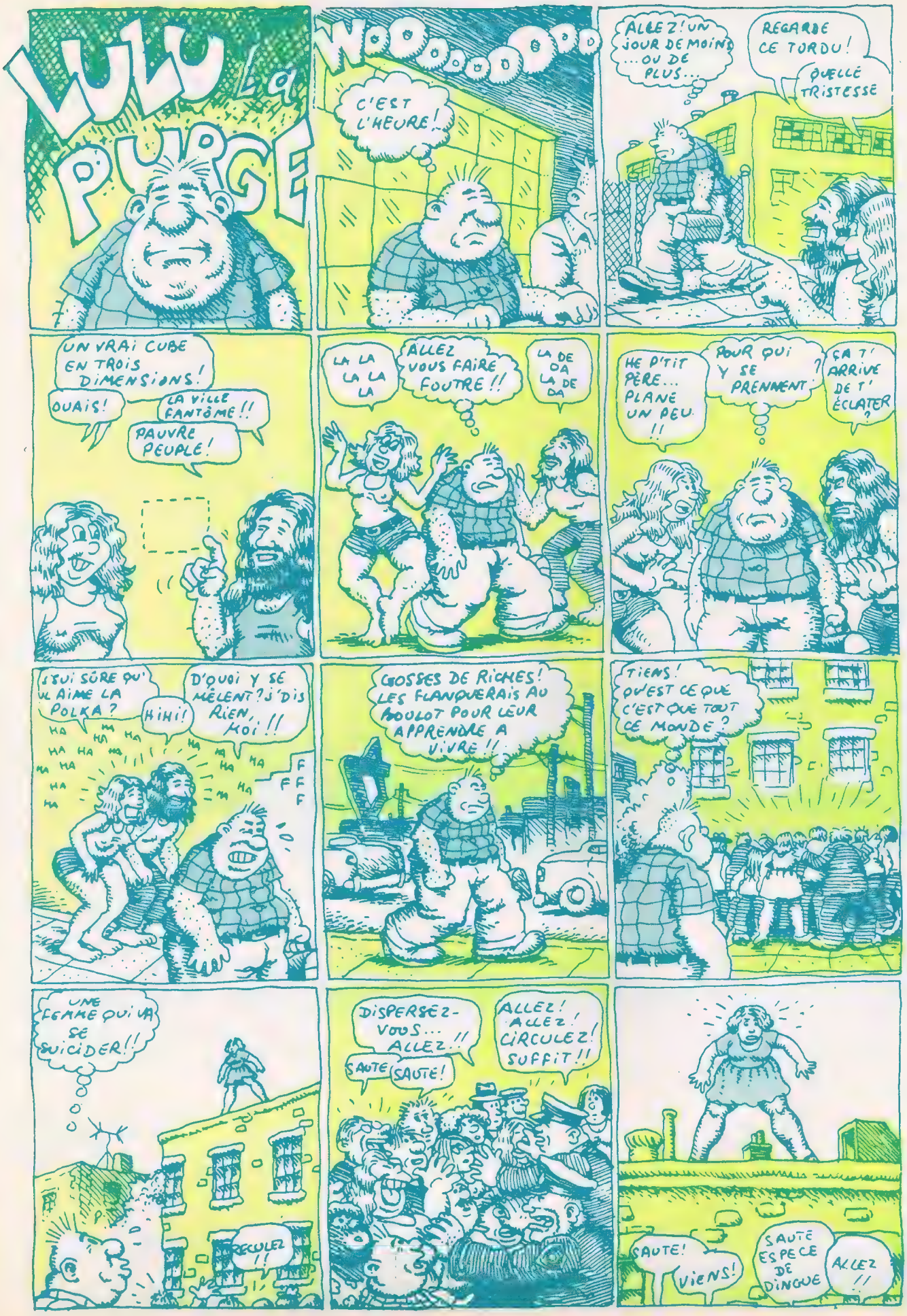
Les adresses de producteurs sont toutes celles d'agriculteurs « bio » et elles leur ont été fournies pour la plupart par les fiches écologiques de Vingrau (666-00-00 Rivesaltes) ou par le guide de « Nature et Progrès » (3, chemin de la Bergerie, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois). Pour l'instant, on n'achète que des marchandises non périssables : céréales pour l'essentiel, qui peuvent se conserver dans les caves de la Biobouf. La coopérative envisage de s'équiper d'un moulin afin de moudre elle-même la farine de blé complet et biologique, et que chacun puisse se faire cuire son pain dans son four.

Les prix sont nettement moins chers que ceux du commerce. Le riz complet acheté 2,50 F, revendu 3 F, en coûte 5 à la **Vie claire.** Pommes de terre 0,80 F, huile d'olive 8,40 F, miel 10 F le kilo. Mais la qualité est de rigueur.

La Biobouf est une coopérative de consommateurs selon la loi de 1917. Pour pouvoir y acheter des produits, il faut en devenir sociétaire, moyennant la somme de 15 F minimum. C'est que l'achat de certains produits en grosses quantités (sucre ou alcool par exemple) est réglementé. Si vous avez l'idée de vous organiser à plusieurs pour acheter votre bouffe directement auprès des producteurs — ce qui est facile à mettre sur pied — passez vous renseigner auprès de la Fédération Nationale des Coopératives de consommateurs, 8, rue de la Boétie, Paris (8e), tél. : 225-99-98. Une affiliation de un des membres de votre réseau à la Biobouf peut vous couvrir légalement. Se renseigner auprès d'eux. La Biobouf n'envisage pas de s'étendre indéfiniment : son but n'est pas tant de fournir de la bouffe à bas prix que de courcircuiter le système traditionnel de vente, d'abolir la rupture entre consommateurs et producteurs. Ce n'est pas une organisation énorme qui pourra le réaliser, mais plutôt de petits groupes à l'échelle d'un quartier. Et c'est là que la cave, le fichier, et les idées de ses adhérents pourront être les plus efficaces, comme coordinateurs entre les différents réseaux.

Marie-Louise Taillefer.




LULU La PURGE
WOOOOOOOOOO
C'EST L'HEURE!
ALLEZ! UN JOUR DE MOINS ...OU DE PLUS...
REGARDE CE TORDU!
QUELLE TRISTESSE
UN VRAI CUBE EN TROIS DIMENSIONS!
OUAIS!
LA VILLE FANTÔME!!
PAUVRE PEUPLE!
LA LA LA LA LA
ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE!!
LA DE DA LA DE DA
HE P'TIT PÈRE... PLANE UN PEU!!
POUR QUI Y SE PRENNENT?
ÇA T' ARRIVE DE T' ÉCLATER?
J'SUI SÛRE QU' IL AIME LA POLKA?
HIHI!
D'QUOI Y SE MÊLENT? J'DIS RIEN, MOI!!
HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA
F F F F
GOSSES DE RICHES! LES FLANQUERAIS AU BOULOT POUR LEUR APPRENDRE A VIVRE!!
TIENS! QU'EST CE QUE C'EST QUE TOUT CE MONDE?
UNE FEMME QUI VA SE SUICIDER!!
RECULEZ!!
DISPERSEZ-VOUS... ALLEZ!!
SAUTE
SAUTE!
ALLEZ! ALLEZ! CIRCULEZ! SUFFIT!!
SAUTE!
VIENS!
SAUTE ESPECE DE DINGUE
ALLEZ!!

IMBECILES!!
BANDE DE CONS!
QU'EST CA PEUT VOUS FOUTRE!
LE GRAND JEU!
LA FINS DES HARICOTS!
L'ENFER!
VOILA!!
OOOOOOOOOH
SPATCH
OOH
AHH
OH!
AAHH!
MOI AUSSI, JE VAIS MOURIR UN JOUR!
ALLEZ, JE RENTRE
FINI...
MORTE!
LES HIPPIES AVAIENT RAISON... Y FAUT QUE J'M "ECLATE" UN PEU ET QUE JE "PLANE"!
J'VAIS DE CE PAS RETROUVER CES DEUX LOULOUS ET LEUR CAUSER!
SQUEEZE INN
LES VOILA! HÉÉÉ!!
HEU... SCUSEZ... JE VOUDRAIS PARLER ...JE VOUDRAIS...
COOL, MEC!
COOL!
J'AI VU UN TRUC QUI M'A OUVERT LES YEUX... ET JE VOUDRAIS CHANGER ...OUI...
QUELLE PLANÈTE ....
SUPERBE!
LE PIED, COMPLÈTEMENT JETÉ!!
C'EST BEAU, MEC!!
PLUS TARD
J'AI FAIS MANGER LES ENFANTS... LE REPAS VA ETRE TOUT FROID... D'OÙ VIENS-TU?
OH... EUH... UN EMBOUTEILLAGE MONSTRE!!

les amours des New-York

Marie-France, la marylin travestie qui court les moues de La Rochelle, la lèvre levée comme un rouleau de surf, a longtemps chanté à l'Alcazar, c'est une dame de la « scène » : aucun doute, puisqu'elle a flirté avec David Johansen. Son petit ami n'est pas jaloux, il a ri. Elle n'était pas seule à suivre le cortège langoureux et soyeux, pomponné et hauttalonné, souriant et décoré, qui pourchassait les Dolls, leur ouvrait les portières ou riait de façon cool à leurs plaisanteries.

Les Gazolines étaient là, dans leurs nouveaux atours, imperméable de prisunic pour la plus altière, petit costume à carreaux et casquette 1940 pour le plus joli, rimmel pour tous. On pouvait reconnaître un critique de rock qui aime le « punk » et le fait sonner d'une parole comme un parfait au café (dring). Paolo d'Alessandro courait en s'extasiant, rejetant une mèche alexandrine qui se rebelle et criant « Groovy ! Groovy ! » d'une voix de ténor. Quelques zombies des années cinquante s'étaient fait une tête à la Bowie. On allait dîner sous les lambris de la Coupole, sagace Salomée, la salace qui s'enlace puis s'en lasse, ce vieux fief de l'avant-garde où l'on se croise. On y est bien affiché, les plus anciens sont tonsurés. Alors, courir dans les travées, esquiver un tartare et contourner le plateau gavé du pingouin de service, les bras jetés aux lustres scintillants de douze cents feux. On porte un pantalon cool qui colle à l'os, des chaussures à échasses, les jolis derrières joufflus brinqueballent au guichet des complets-vestons, on s'empare de sa table comme d'une loge. Et on part sans payer.

Faire des parties, quel travail ! Mais la scène, ces derniers temps, s'est habilement adjointe quelques naufragés du drugstore des années soixante, ou du XVIe arrondissement, capables d'organiser une fête. En route ! Bâtons de mauve à lèvres, sticks de fard, flacons de musc, d'encens et de myrrhe, paillettes, khôl porteur, tout dans la valse, tout dans la fresque. Ils étaient ornés et ils déambulaient, avec ce sourire qu'il faut coincer léger sur le pli de la bouche. Surtout pas plus, ce ne serait plus super-cool. « Ah ! ce n'est pas encore la Factory ! » soupiraient deux nostalgiques qui savaient garder leurs distances en rêvant au quartier général d'Andy Warhol dont ils évoquent les pics aventureux et mensuels dans Interview, ce journal charmeur qui sait avec un chic sublime rapporter des bruits de fourchettes dans des restaurants français de Broadway.

Hélas, trois fois, la scène à Paris n'aura jamais le faste des parties de New York, ni « La Coupole » le côté corridor noirâtre et malsain, de Max's Kansas-City où glissent dans un air sombre des jeunes gens au teint de céruse et à la lèvre cerise, Candy Darling toujours aussi Vamp, et ces autres travestis beaux ou difformes qui aiment s'y montrer. Et puis, au sous-sol de La Coupole, des messieurs casqués de Pento dansent des rumbas et chaloupent la rombière salope. A Max', au contraire, ce sont les Dolls qui ravivent la

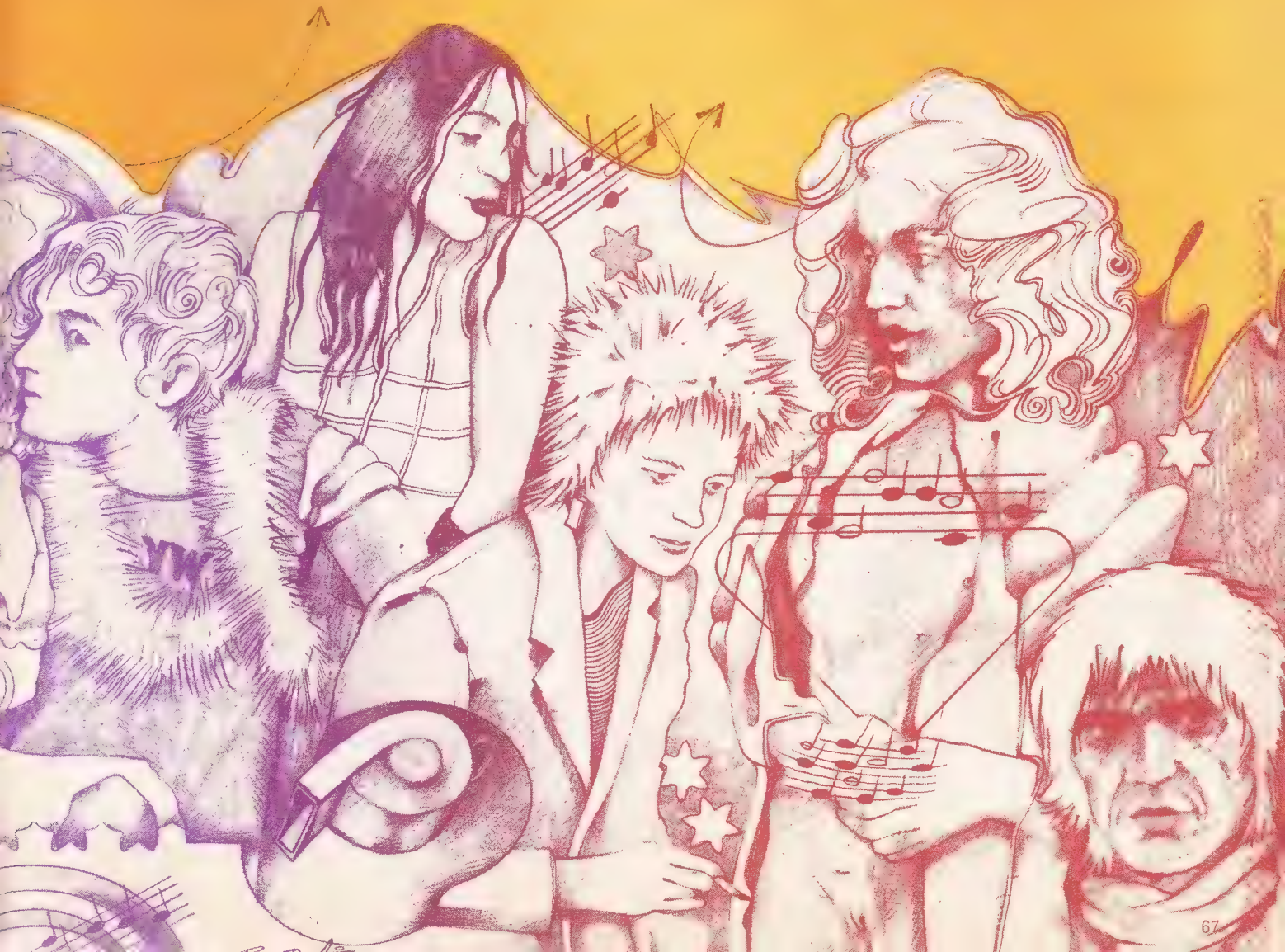
vous dit
Dolls et de la Veuve Cliquot

meilleure époque, celle où le Velvet jouait tous les soirs.

Nous n'aurons pas de ces fêtes hollywoodiennes où de vieilles actrices aux cheveux teints comme des pâtes feuilletées asseoient des gigolos beurre-frais sur la tartine des banquettes. A moins qu'elles ne les vissent derrière des Piano Steinway pour qu'ils chantent du Dietrich et qu'on les couvre de roses blanches. Personne avec qui évoquer l'équivoque époque de Sunset Boulevard quand Gloria Swanson, in excelsis deo, ou Ava Maria Gardner trébuchaient en émergeant d'une pizzeria qui savait cuire le homard à l'américaine. Paris n'a pas vraiment de scène parce que, ici, l'argent reste toujours bourgeois. A New York, les banquiers ont des fils prodigues qui investissent dans le maquillage des super stars. On peut rire. On rit. On s'arrête de rire. On continue : la scène a bien connu quelques démarrages mais toujours dans la misère. Sans faste point de flashes, et les fards à la trappe. Marie-France, montée d'Oran au temps des années soixante, en sait quelque chose. Belle, aux limites extrêmes de la féminité missa est, car dit-elle : « Je suis femme, femme, femme... » d'une voix qui grésille avec les charmes conjugués de la vieille camel et du soixante-dix huit tours. Marie-France, qui est connue à travers un peu toutes les scènes depuis qu'elle a rencontré quelques fervents de la Coupole à la Pergola (c'est donc ton frère). Ce café du coin de la rue du Four arrivait à brasser un petit public de marginaux satinés avant l'heure. La Coupole, à l'époque, débordait : Bulle Ogier, Kalfon avec ses lunettes vertes, Barbet-Shroeder, Jean Eustache, Topor et les peintres, Panic ou autres, qui mangent en fin de soirée en parlant d'art, la bouche pleine de roman noir. Marie-France, qui chante à l'Alcazar du début, et connaît la bande de Mossé, cette fin de partie de l'underground français qui réendosse la première le blouson de cuir et renfourche la Triumph. Marie-France, donc, oracle vénérable, peut le dire : « Oui, il y a des fêtes et on s'accroche à cela, on va au concert, je saute sur scène pour embrasser Lou Reed, le Sept est un club homo où l'on voit un mec en renards ganté de soie grise jusqu'aux coudes, mais tout cela reste un peu minable. ».

La vraie scène est un opéra de la confusion où le gueux travesti en star peut frôler un dandy argenté à la mode. S'il se tient à Paris une party chez un styliste qui s'est meublé Louis XV, on n'y veut pas des Dolls pour tacher des fauteuils à style et des gazolines pour pousser des petits cris. Faute d'un délire qui seul extirpe quelques pierres rares d'un brouet interlope, Paris se contente d'une mode qui lui rappelle de loin les années folles et en étourdit quelques uns avant qu'il fasse plus frais.

Marie-France n'en dit pas plus et met un disque de Brian Ferry, son chanteur favori. « Je veux chanter, je dirai tout dans mes chansons. Tu ne connais pas un groupe de rock pour m'accompagner ? » On y pensera, vous pouvez y penser. En attendant, l'événement c'était les Dolls, des stars enfin proches de nous.



David Johansen, cet androgyne charmant qui rajeunit Jagger, et puis lui, on peut encore dîner avec lui. Coïncidences, au même moment Jagger était à l'Hôtel avec Bianca, à 500 F par jour, dans ces chambres à miroir où les groupes aiment à faire jongler la groupie. « Champagne ! champagne ! » criaient les Dolls en sautillant hors d'Orly-Ouest, alors qu'une Cadillac très rétro glissait vers eux et vomissait une maigre ambassade conduite par Kalfon, de retour de New York. « Champagne ! champagne ! » : plus pétillant que ne serait leur public.

C'est chacun pour soi, une grande bataille dérisoire pour ne pas perdre une seconde du « fun ». Il s'agit de ne pas quitter les Dolls d'une semelle, d'être de toutes les « parties ». On se sent provincial, mais bien décidé à briller coûte que coûte. Chacun cherche dans ses placards ou fait les puces pour se trouver une tenue à la hauteur de la circonstance.

Jean-Pierre Kalfon n'a pas eu besoin de se creuser la cervelle. Il a rapporté tout ce qu'il lui fallait directement de New York. Sous son grand manteau à fleurs il porte collant et talons hauts, et ne se sépare jamais de ses lunettes incrustées, un verre rouge et l'autre vert.

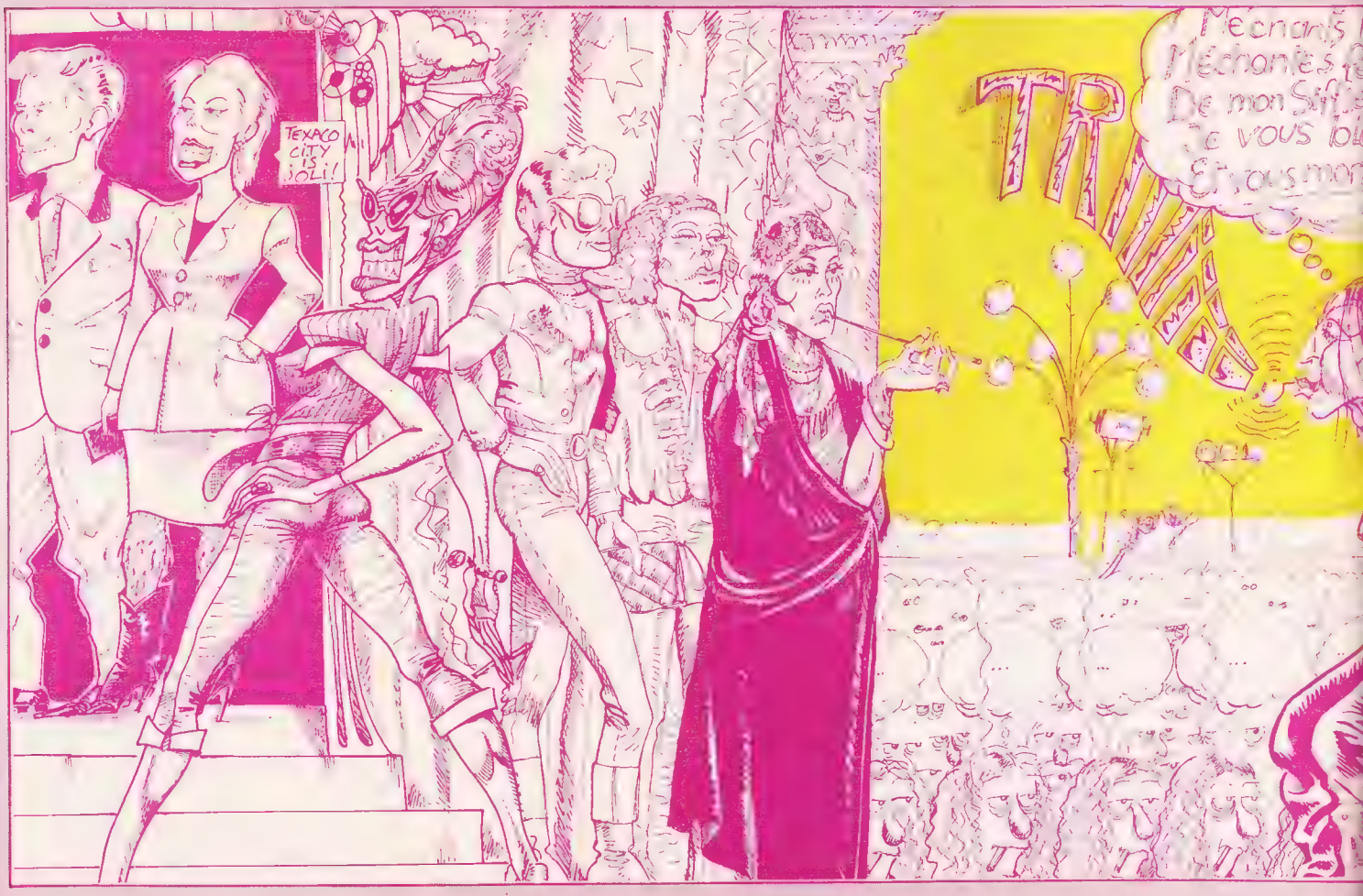
Le visage impassible et la démarche lente, il promène partout son air blasé. Alain Pacadis, groupie et critique de rock, est très fier : il a réussi à grimper dans la limousine des Dolls. Il mise sur le dix-neuvième siècle avec une redingote noire, une chemise à jabot et une canne à pommeau. Une paire de petites lunettes cerclées rondes orne désormais les escarpements d'un visage couleur farine. Les Gazolines espèrent l'overdose de mondanités. L'air un peu triste, dépassés par les événements, les représentants de la marque de disques surveillent les entrées.

On attendait de grandes folles aux yeux lascifs, des créatures de la nuit pleines de mystère, de tragédies secrètes et de débauches troublantes. Il faut vite changer d'idée. On aurait plutôt affaire à une bande de garnements embarqués par surprise dans une aventure qui ressemble à une énorme farce, un canular gigantesque et savoureux. Ils sont là pour s'amuser, trimballent des pistolets de cow-boys dans leurs sacs à main, adorent les marchands de jouets et les farces et attrapes. Il faut se résigner : les parties ne seront pas des nuits de débauche, mais on s'y esclaffera beaucoup. Les gazolines sont aux anges, et offrent gracieusement le spectacle.

Dans le défilé de carnaval du « rock décadent », les New York Dolls restent à peu près les seuls à détenir une sorte de cachet d'authenticité : ils ont émergé assez tôt pour ne pas faire figure d'opportunistes, ils sont assez jeunes pour vivre à fond leurs personnages — David Johansen avoue dix-neuf ans. Ils n'essaient pas de jouer la naïveté et se tirent de toutes les poses par l'humour. Ils possèdent juste assez de cynisme et juste assez d'enthousiasme envers leur musique, le rock'n'roll, et ses patriarches, de Mick Jagger à Lou Reed. Surtout, ils sortent du creuset central où se sont élaborées toutes les images aujourd'hui à la mode : une petite famille, quelques dizaines de personnages chamarrés, mondains et spectaculaires, et un lieu de rendez-vous essentiel, Max's Kansas-City. Comme à la Coupole on s'y retrouve le soir pour s'entre-contempler et échanger des potins. Au fond de la salle, devant les dîneurs, des groupes de rock alternent avec des chanteurs folk. Andy Warhol et son entourage fascinent les travelos d'apparat, les vraies rock stars passent inaperçues au milieu de la petite foule des fausses, on s'interpelle d'une table à l'autre en criant pour couvrir la sono. Parmi les fausses rock stars, les cinq individus qui vont former les Dolls en 1972 : ils traînent chez Max et vivent dans des chambres pisseuses, font partie de l'« art scene », subsistent par combines mais se donnent les apparences du luxe et de l'insouciance. Ce sont des dandies voyous, des minets qui cherchent chaque soir un nouveau moyen de choquer ou de surprendre.

A seize ans, David Johansen, le chanteur, fréquente une « high school » à New York, joue de la guitare dans des groupes lycéens. Il penche vers le gauchisme, admire Abbie Hoffmann — un autre produit typique de New York — et le mouvement Hippie. « Un jour, j'ai même pris la tête d'une émeute. Je devais déjà avoir le « charisma ». Après la retombée des luttes, il se retrouve tous les soirs chez Max's. Se payer du bon temps, telle est la seule préoccupation. Les espoirs révolutionnaires morts, on se voile la face, on se retrouve entre soi, on s'enferme dans un monde artificiel et bariolé où défilent les personnages irréels.

« Nous ne sommes pas décadents. Il faut être riche pour être décadent. Nous



sommes pauvres et nous vivons pour nous amuser, tout le contraire de la décadence. Seuls les Rolling Stones, peut-être... Lou Reed ? Il n'a pas vingt cents en poche... ».

Quand on lui demande de raconter l'histoire des Dolls, David Johansen marmonne « Eh bien... on a travaillé très dur » et éclate de rire. La naissance des Dolls ? « Nous nous retrouvions tous chez Max's, nous faisions partie de la même scène. Nous cherchions à faire quelque chose qui soit une contribution à la scène. Nous nous sommes décidés sur un groupe de rock and roll. » Sylvain, loulou parisien égaré dans le groupe, trouve le nom, David écrit les paroles, Johny Thunder et David composent la musique. Certains n'ont aucune expérience musicale. « Nous voulions faire un groupe pour les amis, pour les gens de Max's : nous pensions jouer dans leurs parties, leurs mariages. » Qu'importe s'ils ne savent pas jouer de leurs instruments. Seule compte leur énergie, et la beauté de leurs masques. Rouge à lèvres, talons hauts, robes transparentes ajoutent la touche androgyne de rigueur. Leur musique calque celle des Stones, David Johansen mime Mick Jagger, ses grimaces et ses déhanchements canailles. Ils ne visent qu'à faire danser, et ils y parviennent.

A New York, une sorte de centre culturel-restaurant-discothèque pour dandies, snobs et intellectuels, le Mercer Arts Center, ouvre son « Oscar Wilde Room » et présente les Dolls. Les spectateurs entrent dans le jeu avec ravissement, ils ont retrouvé le paradis perdu des bacchanales électriques. Propagé par la presse rock, le nom de New York Dolls devient célèbre sans les secours du moindre disque (donc sans aucun effort publicitaire). Deux managers enthousiastes viennent les cueillir sur place et leur promettent la gloire, ils ne disent pas non. Rien ne vient ternir l'euphorie. Pour vivre à la hauteur de leur légende, ils inventent tous les soirs, dénichent ou se font fabriquer des vêtements fous, utilisent des accessoires. Depuis, ils sont revenus à plus de sobriété.

Le succès est venu par surprise, mais les Dolls s'imprègnent vite d'une morgue à toute épreuve. « On veut absolument faire des analogies : les Stones, les Doors, les Stooges. A mon avis nous sommes plus forts que ces trois groupes réunis. » Et les Dolls d'exiger deux limousines et cent mille dollars de leur éventuelle maison de disques.

Effrayées, les compagnies ne se montrent pas aussi effrénées qu'ils l'espéraient. Les enchères d'offres alléchantes n'auront jamais lieu. Les managers invitent un soir tous les pontes de l'industrie du disque. Les crânes chauves et les complets-vestons envahissent la salle, les Dolls flippent un peu. La plupart des invités s'en vont avant la fin avec des moues de dégoût. Les Dolls sont vraiment trop mauvais musiciens, on n'en fera jamais des vedettes du rock. Seul un directeur artistique plus fûté garde le contact. Il lui faudra des mois pour décider ses patrons, chez Mercury, à les signer.

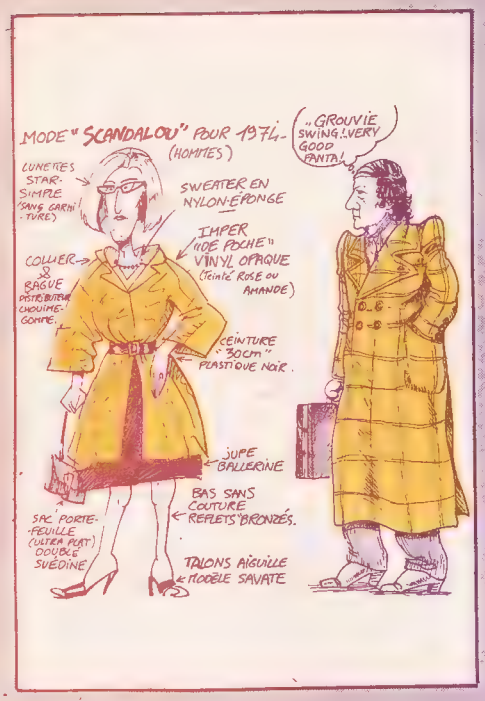
« Vous allez enregistrer ? » demande une musicienne pas très au courant que David vient d'attirer à sa table chez Max's. « Si j'enregistre ? Tu veux rire. On est au hit-parade, numéro quarante-sept ! ». Lentement le rêve se précise. Les Dolls seront rock'n'roll stars, la seule façon de vivre avec panache en 1973.

Les tournées commençent, américaines puis européennes ou japonaises. Les Dolls perdent leur batteur, tué dans une bagarre en Angleterre. Ils le remplacent par un « pro », un cogneur efficace qui ne prend pas part à la commedia dell arte générale et martèle avec l'entêtement d'un rhinocéros. Ils enregistrent bientôt leur second album, qu'ils espèrent plus soigné que le premier. Nées dans l'amateurisme inspiré, les Dolls deviennent peu à peu un groupe comme un autre, qui trime et apprend son métier. Ils essaient quand même de garder leur insouciance ; dimanche après-midi à l'Olympia, une foule plutôt terne et triste, une majorité de curieux et de tièdes venus par curiosité, qui repartiront déçus. « Jouissance ! Décadence ! » crie un minet d'une voix de fausset. Au premier rang, une gazoline hulule pour remplir le grand vide dominical. En première partie, Blue Vamp, un groupe français, s'applique à singer les poses équivoques des groupes à la mode et voudrait se faire passer pour « le premier groupe déc français », textes déjà banals et inflexions puisées chez Johnny Halliday plutôt que chez Lou Reed ou Iggy Pop. La gazoline monte sur scène et les invite à faire preuve d'un peu d'humour. Elle ondule autour du chanteur qui ne sait plus très bien quoi faire de son corps, sinon répéter sombrement les mêmes mimiques de faux pédé. Tout le monde s'ennuie ferme.

La salle est dans l'obscurité et les

Dolls prennent place. Des projecteurs qui s'allument avant terme leur donne des airs de collégiens furtifs et leur tire des regards courroucés. La sono passe un slow très sirupeux. Les lumières éclatent : un petit gnome vêtu de noir tient une bouteille de champagne contre son bas-ventre et pop ! le bouchon saute, David Johansen projette la mousse d'un mouvement du bassin, comme une éjaculation. Suivent cinq minutes de grand flottement où les musiciens lèvent les jambes, le batteur cogne un rythme obstiné, la sono continue son slow langoureux. Enfin, les premiers accords, l'assourdissement.

Les New York Dolls, ce sont avant tout cinq fameuses tronches, du personnage de dessin animé à l'état pur. A gauche, une grande cigogne rose en jupette et collant toise le monde d'un coup d'œil napoléonien et lance la jambe en l'air, sans paraître un seul instant accorder attention à sa basse blanche. A droite, Johnny Thunder fait des mines à sa guitare et de grands moulinets en secouant les cheveux, Sylvain fait la même chose de son côté, chacun dans son style s'escrime fougueusement, roule des yeux, fronce les sourcils, et prend toutes les poses glorieuses du guitariste rock.



Puis, quelques flashes exceptés, les regards se centrent sur David Johansen, le chanteur en smoking serré et, nœud papillon, les cheveux blonds rentrés sous une casquette : il a le geste sûr et la grimace facile, il mime toutes les chansons de gestes archétypaux, il n'en fait pas trop, n'essaie pas de pratiquer la gymnastique de la perche de micro. Peu importe si la voix émerge à peine du gros bouillon de décibels et si les chansons se ressemblent jusqu'à la monotonie, Johansen sait s'imposer.

Massif et brouillon, le show des Dolls manque de relief. Les meilleurs morceaux tirent sur le cabaret, dans « Stranded in the jungle » les musiciens font les singes, se grattent les aisselles et poussent des cris étranglés. Pour « Vietnamese Babies », les lumières s'éteignent et la mitraillette en plastique de David lance des flashes de lampe de poche. Les Dolls terminent par « Jet Boys », un de leurs seuls morceaux mémorables, avec un riff de guitare accrocheur comme un bon Rolling Stones d'il y a des années. David envoie des baisers et lance « Bonsoir Paris ! Paris je t'aime ! ». Avec un peu d'imagination, il marche aussi bien que Marlène.

Jean-Pierre Lonlabeurret

et les travailleuses?

Un travesti ? Des paillettes, des sunlights, des applaudissements et des sifflets, des cabarets parisiens aussi où les bourgeois de province s'entassent en famille, éblouis ou ricaneurs, pour se repaître du spectacle troublant de ces stars hybrides qui chantent et qui dansent. Ceux-là, qui usent leurs nuits à trimer, on les oublie, on les ignore — quand on ne les réprouve pas avec une mâle indignation. Que voulez-vous, ces hommes s'accoutrent en femme et poussent le scandale jusqu'à racoler sur la voie publique ! Les rafles et les amendes, voilà leur quotidien. Certains, ou certaines, le sein levé aux hormones, parlent avec terreur des passages à tabac que leur font subir les clients trompés, des humiliations et des viols plus ou moins consentis dans l'alcôve toujours prête des commissariats.

Mais Gina, qui parle ci-dessous, n'est pas une femmelette. Baraqué, plutôt, il a du répondant : « Un gars tout seul ne m'effraie pas. S'il a des roupettes, moi aussi. Enculé sans doute, mais Monsieur. » Et nous nous retrouvons sur le terrain de la compétition virile : on pourrait parler des semaines entières de cette soit-disant féminisation des travestis... En se travestissant, Gina sait qu'elle attire les rouleurs de mécaniques, les légionnaires, les tarzans : « Quand j'étais un garçon, on me traitait de pédé. Maintenant que je suis une fille, non seulement on me saute bien, mais encore on me paie ! C'est merveilleux, non, de joindre l'utile à l'agréable ? »

Mais comment en es-tu arrivé(e) là ?

« Ma métamorphose ? Je devais avoir quinze ou seize ans. C'était par jeu à un carnaval. Changer de personnalité, ça me plaisait bien, mais mon père m'a flanqué la gueule en sang quand il a appris que je m'étais déguisé en fille. Il est à cheval sur les principes, mon père, pour lui « un homme est un homme ». Ma mère acceptait mieux, son fils peut bien être assassin, voleur ou homosexuel, elle passe là-dessus... »

Puis c'est l'histoire désormais classique des prostituées. Gina monte à Paris, elle commence à travailler « honnêtement » comme barman, s'engueule avec son patron, reste sans boulot, cherche de l'argent. Une « copine » complaisante lui apprend comment jouer les belles de nuit :

« J'ai fini par aller au bois. La première fois j'étais terrorisé. Tu imagines ? A minuit, dans le bois, en jupe ! Je m'en souviendrais toujours... Les cheveux tirés en arrière, une énorme queue de cheval... Je me demandais si je ressemblais à un garde républicain ou à une pin-up. Un gars est arrivé, tellement beau que je ne voulais pas le faire payer. Finalement il m'a donné cinquante francs, pour une fantaisie. Et je me suis retrouvé tout seul, toute seule plutôt. Là-dessus j'ai vu les filles qui commençaient à courir et à hurler : les flics, les flics ! Je ne voyais pas le moindre panier à salade à l'horizon, mais j'ai couru comme les autres. Un type courait derrière moi. Je lui ai dit : « Faut pas rester ici, les flics sont dans le coin ! » Il m'a répondu : « Viens, je vais t'emmener en voiture. » J'étais tellement paniquée que je l'ai suivi. On est arrivé devant une 404 noire. Il y avait trois filles et deux gars. Moi j'ai dit : « Non, non, je ne monte pas avec vous, je ne fais pas de partouzes... » Alors il a sorti une plaque. C'était un policier. J'ai crû que j'allais tomber raide-morte, je me voyais déjà fusillée ! En fin de compte, ils nous ont emmenées au poste, où nous sommes restées dix heures ! C'est ridicule... On a eu une amende. Au début, c'était cinquante francs, maintenant, c'est cent dix francs. A quoi ça leur sert ? Ils savent pertinemment qu'on va recommencer. Ça doit être pour emmerder le monde...

Tu t'es fait attaquer, l'autre jour ?

Oui, c'est fréquent.

Tu disais que tes agresseurs étaient peut-être les macs des filles qui travaillent avec toi ?

Elles travaillent beaucoup moins que nous. Sans doute sommes-nous plus sexy... Elles restent des heures sans voir un client, ça les révolte et elles nous envoient des mecs pour nous faire déguerpir de leur terrain de chasse. Un soir, cinq types m'ont sauté dessus... »

Gina n'a réussi à se sauver que grâce à la petite bombe à gaz qu'elle emporte toujours dans son sac — sac que les assaillants lui ont arraché.

« S'il n'y en avait eu qu'un, j'aurais pu me défendre. Mais ils étaient cinq... Je ne suis quand même pas Robin des Bois... »

Et toi encore tu es costaud...

« Bien sûr, mais je suis quand même un vrai travesti, et pas une erreur de la nature — comme beaucoup qui ne sont ni hommes ni femmes, des monstres... »

Celles qui ont eu recours aux hormones, elles te dégoûtent ?

« Non. Elles me révoltent. Ça ne mène à rien. Moi, je suis un transformiste, parce que je me transforme toutes les nuits. »

Les types ne s'aperçoivent jamais que tu n'as pas de seins ?

« Si. Une fois, j'avais mis à la place des préservatifs remplis d'eau. A toucher, sur un pull, l'imitation était parfaite. Et puis je suis tombé sur un excité qui est resté avec le sein dans la main, plein d'eau et tout. Affolé, il m'a dit : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je lui ai répondu : « Tu comprends, mon chéri, j'ai été opérée d'un sein, alors j'ai mis un faux truc. » Et lui : « Je ne t'ai pas fait mal, au moins ? » J'étais terrorisée. »

En général, les clients savent-ils que tu es un homme ?

« Sur les cinquante bonshommes que je peux voir défiler en une nuit, je peux t'assurer qu'il y en a au moins trente-cinq qui ne se doutent de rien, et cinq qui ne veulent pas savoir. »

Tu n'es jamais tombé sur un client furieux de découvrir trop tard la « supercherie » ?

« Une fois. »

Ceux qui savent, quel genre de types est-ce ?

« Des gars qui vont avec des travestis n'iront jamais avec des hommes. Ce qui les intéresse, c'est le sexe masculin sous des jupes. C'est moins brutal. »

Tu prétendais tout à l'heure que les travestis sont plus sexy que les filles ?

« Evidemment, un travesti charge son aspect féminin, il en rajoute, que ce soit dans son maquillage, dans sa tenue ou dans sa coiffure. C'est une vamp qui va jusqu'à porter des diadèmes pour aller faire des pipes... Je passe près de deux heures et demi à me préparer. »

Finalement, tu aimes ce métier...

« Je suis tout à la fois content et écœuré. Les types sont tellement hypocrites ! Des ordures... J'en ai un peu marre. »

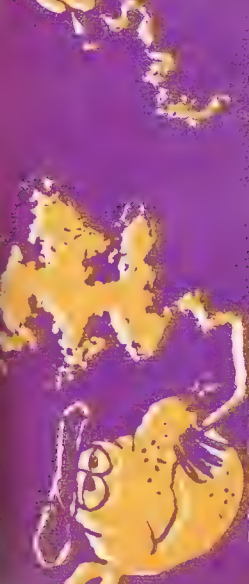
Propos recueillis par Xavière Gauthier.

dessin animé

LES MICKEYS DE GRENOBLE

Il faut traîner dans les rues. Je sortais du Bataclan déserté par les New York Dolls, le crâne dans de l'ouate mauve, les genoux empêtrés dans quelque boa. Rue Mouffetard, des ombres louches se profilent derrière une porte vitrée, j'entre, je ne le regrette pas, me voilà au beau milieu d'une soirée Saravah. « Otero et Dopf sont ici, me dit Pierre Barouh, ils rentrent tout juste des Etats-Unis, et tout à l'heure on se fait une petite projection de leurs films. » Placide, le nez chaussé de lunettes à monture fine et argentée, Paul Dopf assiste le projectionniste. Manuel Otero s'affaire dans les travées. La foule est réduite, mais ces cent personnes là sont résolument gentilles, la salle familiale et délabrée du théâtre Mouffetard n'en demande pas plus. Je tombais bien : Dopf et Otero sont les créateurs les plus vitrioleurs du dessin animé français. Le pavé se déchausse au fond de cette courée de Pantin où bourdonne Cinémation, leur studio (pour préserver son indépendance tout en existant « officiellement » pour le Centre National du Cinéma, il faut créer sa propre maison de production). Otero y promène depuis dix ans sa bouille de Groucho Marx, Groucho fils de réfugiés politiques espagnols, la moustache joyeusement optimiste. Cinémation, on y dessine, filme et monte dans un joli bazar, un labyrinthe de mannequins et des cadavres de jouets mécaniques. Résultat : Arès contre Atlas, Univers, Unisex, et Contrepied, une dérision du bureaucrate aux semelles qui crissent. D'une rencontre passionnée avec quatre animateurs suisses naît Patchwork, musique d'Allan Reeves : Fidel Castro devient motif de cravate, la statue de la Liberté emplit de Coca des cerveaux avides, dix-huit minutes de rigolade acide, il suffit de laisser les images faire l'amour.

Au premier étage de Cinémation, cinq personnes suffisent à encombrer la salle de montage. Trois mètres sur deux, des boites de pellicule s'écoulent perfidement. Penché sur la table de montage, Dopf hésite considérablement et finit par appuyer sur la touche idoine : lumière sur l'écran, générique : Pink Splash Production présente... Pink Splash Production, c'est pas le trust, juste l'entreprise créée par Dopf, il y réalise ses films et ceux de ses amis. Les siens : courts, la dénonciation politique du tract, insulte et gag en sus. Les coudes sur la tribune et les pieds dans le plat, Nixon déblatère, du borborygme poivré de grimaces racoleuses, mais des bulles révèlent ses plans : un tapis de bombes pour le Vietnam. Nixon périt écrabouillé par un gros peace-mark. Le film s'appelle le Sourire. Dans Le cri, un point d'interrogation se métamorphose en perroquet monstrueux à tête de Pompidou, et qui vagit ignoblement.



Ses amis (de Dopf) : Francis Masse, que l'on croise souvent en dernière page d'Actuel, et Bernard Palacio. Tous les trois, se partagent la paternité d'Evasion-Express, ou les risques que l'on encourt à sauter de son train-train pour étreindre une Marylin Monroe warholesque et onirique. Splash (justement), ce voyage là s'achève en flaque sur le ballast, écarlate comme un Beaujolais nouveau. Pop 2 a déjà gratifié son public d'une version sans technicolor d'Evasion-Express. Contrepoint : dans Tour d'ivoire, Palacio nous narre le triste destin d'un rapin, lequel besogne une insipide nature morte, aveugle aux féeries sensuelles et caoutchouteuses que son chat engendre dans son dos. Bien, tous ces coquins sont des Charlie-Hebdo du dessin animé ; pendant que vous y êtes, envoyez-moi aussi un piquet monsieur Hurtado (motif : cynisme chronique avec 14 juillet) et monsieur Laguionie, auteur d'Une bombe par hasard, ce griffonage immoral.

Et cependant... que ces torpilles se ruent vers leur objectif avec un beau sillage ne nous empêche pas d'écrire avec emphase et pathétique : galopant dans le Désert de Cinématographie, l'œil exorbité, le Don Quichotte animateur cherche désespérément un public oasis et n'aperçoit encore que le mirage-festival. Qu'est-ce à dire ? Dès l'avant-guerre, le rouleau compresseur américain, abondamment huilé par la Disney Oil Co., a étouffé la production française. Les requins de la distribution usèrent d'artifices pour faire retirer de l'affiche les meilleurs dessins animés nationaux. Tel fut le triste sort des Aventures de Potiron, d'Albert Maulan, d'Un concours de beauté, d'Alain Saint-Ogan (le papa de Zig et Puce). Désolation dans l'animation ! En 1950 Grimault part à l'assaut de la forteresse du cinéma traditionnel, tente de lui enlever son public, crée à cet effet un long-métrage La bergère et le ramoneur. Echec, qui renforce la tendance. Aux cartoons hollywoodiens débités à la chaîne s'ajoutent les séries, tout aussi industriellement surproduites, des pays de l'Est. La France est envahie, sa télé colonisée. C'est l'ère de la survie. Confiné au court-métrage, le dessin animé en découvre les angoisses : ça coûte cher, parfois vingt millions parce qu'il y a vraiment beaucoup de travail, et ça ne rentre pas dans les normes du profit imposées par le système de distribution. Lucky Luke, Astérix, voire Tintin le belge n'entrent pas, dans ce bilan, en ligne de compte : rien que de la bande dessinée grossièrement mise en mouvement, du gros budget, l'exploitation d'un filon, ou une tentative pour regonfler un champion essoufflé.

« Cause toujours mon Bugs Bunny », s'entend répondre l'animateur en duffle-coat par un producteur hilare. Son story-board sous le bras, le malheureux remet sa

capuche et repart dans le froid. Passant dans la grisaille le pont Mirabeau, il commet l'irréparable et flanque à la Seine ses planches de dessins. Humbles servants d'une foi dont ils sont aussi les dieux cachés et les fidèles frénétiques, les animateurs français résistent dans l'ascétisme aux grandes surfaces cinématographiques. Une heure de pellicule pour quarante années d'artisanat : Alexandre Alexéieff est l'inventeur d'un écran fabuleux. Cinq cent mille épingles enfoncées dans leurs alvéoles, éclairées obliquement, produisent la gamme complète de toutes les nuances du gris. Nuit sur le Mont Chauve et tableaux d'une exposition, version Alexéieff, sabbat surréaliste et l'angoisse de Nosferatu. Reclus tel l'alchimiste dans son moulin normand, Piotr Kamler joue sur la précision de l'anti-hasard : papier découpé, taches, surimpression, éclatements de lumière. Deux cœurs arrêtent le temps, un équilibriste tient les extrémités de son fil d'acier dans Cœur de secours (1973). Walerian Borowczyk est un autre sorcier, éternellement vêtu de deuil. Il n'aime que jongler avec le pesant, le gélatineux, le visqueux. Découpages, photos passées, ustensiles Henri II mènent un ballet infernal traversé par l'érotisme (Les jeux de l'ange) et l'angoisse. Théâtre de Monsieur et Madame Kabal raffine dans la cruauté des haches, guillotines et moulinettes. Borowczyk est quand même plus connu grâce au cinéma direct : Blanche et Coto, île d'amour. D'autres vivotent, clochards fervents qui traficotent en chambre avec des bouts de cellules, cinq minutes de films tous les cinq ans. Stagnation des sujets : solitude, ésotérisme du nombril, schizophrénie.

Lapoujade et Foldès ont choisi l'esthétique. Lapoujade (Mise à nu, L'ombre de la pomme) veut fusionner tous les arts en un syncrétisme chatoyant, il fait trembler Puvis de Chavannes. Foldès nous reçoit dans son antre du XVe arrondissement. Blub, blub... crachouillent les aquariums phosphorescents de poissons exotiques. Sur le couvre-pied, un petit clébard jaune aboie ou chat qui joue. Peter Foldès s'accoude à cette table de jardin où il bouffe et bosse. Des ondes extra-cosmiques lui hérissent le poil, il vit en France depuis 1956 mais garde son accent hongrois : « L'animation est la suite logique de la peinture. Dans la peinture, un pas définitif a été franchi lorsque Yves Klein a fait asseoir des gens sur des toiles pour prendre l'empreinte de leur cul. Picasso n'a jamais fait de dessin animé : il n'a pas compris que c'était l'art du siècle, il est d'ailleurs toujours passé à côté de ce qu'il a fait. » Vingt-quatre ans après ses premiers films, il ironise et garde la foi : « L'art moderne se suicide, ne communiquant plus rien du tout. Moi je travaille désormais sur ordinateur, quel outil formidable ! une extension docile de mon cerveau : je pense et dessine dans un langage, que l'ordinateur interprète. Narcissus, Metadata, sur l'ordinateur du C.N.R.S. canadien, La faim. David Allen et le gong m'ont apporté une bande musicale. Vibe 2 et Vibe 3 ont à voir avec Goode Vibrations. » Foldès termine pour Pilote une B.D. : Lucy à cause de Lucy in the sky with diamonds.

Cent étudiants au théâtre Mouffetard ne forment pas un public. Le Festival d'Annecy apporte bien, tous les deux ans, une bouffée d'oxygène. Mais il dépend du C.N.C. gouvernemental, et ne s'évite pas une certaine censure. Kamasutra baise encore, de Bob Guffrey, disparaît de la sélection. Le cri de Dopf, programmé pour l'après-midi, passe à minuit sans le son, etc. Le film d'animation reste abandonné au bon vouloir des distributeurs, en avant-programme, jamais annoncé. Au hasard, cette saison : un film d'Otero avant J'irai comme un cheval fou, d'Arrabal. Un autre avant Rude journée pour la reine, d'Allio. Un troisième avant le prochain Fleischman. Décembre 1973 a quand même déposé un gros « ouf » dans les souliers percés des animateurs. Primée à Cannes, La planète sauvage de Topor et Laloux savoure la griserie du grand écran. Tous les dimanches à 20 h 10 sur la troisième chaîne, Robert Benayoun et Solange Peters racontent l'histoire du dessin animé. L'A.S.-I.F.A.-France (Association internationale du film d'animation) fera cette année la tournée des M.J.C. et ciné-clubs. Otero Dopf et quelques autres ont tenté de faciliter l'accès des très jeunes animateurs au matériel fabuleux du Service de la Recherche de l'O.R.T.F. Kamler, Foldès et Lapoujade en ont déjà usé, mais l'astuce d'Otero n'a encore rien pu contre la bureaucratie molle, peu franche et qui défend coriacement son bifteck, de l'O.R.T.F. Alors, Otero et Dopf se rabattent sur la mise au point d'un réseau parallèle. Ils ont regroupé leurs disciples, écumé hors des frontières et disposent d'une trentaine d'œuvres de toutes nationalités : Mitchell et Case, californiens parodiques, Yori Kuji, Japonais satirique. De la qualité et de la subversion. A charge d'éviter les ghettos : celui, conventuel, de l'animation traditionnelle et cet autre bien connu, mordoré, d'un underground complaisant. René Laloux espère bien que sa Planète sauvage y contribuera : « Nous-même avons connu les sarcasmes : un dessin animé avec Topor ? Non mais ça va pas, en plus un sujet de science-fiction. La France n'aime pas la S.F., c'est bien connu ! Moi je dis : le public est bien moins con. »

Réalisateur : Léo Narguilé
Premier assistant : Minisex le Baroudeur
Script-boy : Léon Mercadet

VOICI L'AN DE

COMETE

★ pour plus ample information écrivez ou téléphonez:

The Public Affairs Audio Visual office

N.A.S.A.

20.546 Washington, D.C.

U.S.A.

téléphone: 202/755 ★ 83 ★ 66

HEADQUARTERS

NEWS MATTER. USELESS IF DELAYED!

COMETE masse nébuleuse légère / noyau solide ou formé d'aérolithes solides / portés jusqu'à incandescence / nébulosité sous forme de traînée lumineuse / grâce à l'action du SOLEIL sous l'action électrique calorifique lumineuse magnétique du SOLEIL la comète se dilate / ses vapeurs s'échappent vers le SOLEIL

QUEUE ★ 30 à 160 millions de kms. de longueur

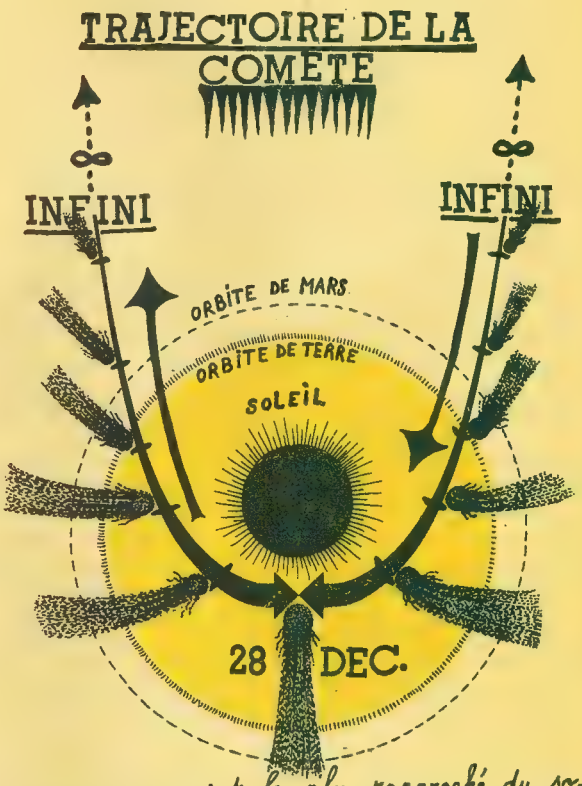
CHEVELURE ★

NOYAU ★ 20 à 30 kms de diamètre

TÊTE (= chevelure + noyau) 96000 kms de diam.

LA COMETE

COMÈTE KOHOUTEK
VOYAGE VERS NOTRE
SYSTEME SOLAIRE
DEPUIS 10000 ANS
COMETE KOHOUTEK
APPROCHE A LA VI-
TESSE DE 400.000.000
DE KILOMETRES/Hrs.
COMETE KOHOUTEK
OCCUPERA 1/6 DE LA
VOUTE CELESTE
PENDANT LES PRE-
MIERES NUITS DE
L'ANNEE PROCHAINE
SOIT ANNEE n° 1974
COMETE KOHOUTEK
ILLUMINERA LA NUIT
COMME UNE PLEINE
LUNE



28 DECEMBRE/COMETE KOHOUTEK au point le plus rapproché du soleil sur la parabole décrite.
AU
5 JANVIER/COMETE KOHOUTEK à moins de cent vingt millions de kilomètres de la Terre.

FREE

Les espaces infinis vous offrent: FREE

LE LIGHT SHOW DU SIECLE
« SUPER COMET KOHOUTEK »
venue du fond des temps.

renseignez-vous auprès de votre observatoire habituel.

FREE

ILS auraient voulu regarder la comète de quelque village de Colombie, parce qu'on la voit bien mieux et que les nuits y sont moins fraîches. Las ! Un retard dans la publication du dernier livre, et les voilà un mois de plus à Paris. Ils se rabattront peut-être sur le mont Ventoux — en se couvrant bien. Ils se sont nommés « Montfaucon Research Center » parce qu'ils habitent rue de Montfaucon et qu'ils cherchaient un nom absurde pour baptiser le groupe le plus informel qui soit. Il y a quand même le mot « recherche » — « parce que nous sommes fermement décidés à ne rien trouver ». Quant au Centre, impossible de le localiser entre la France, la Belgique, l'Allemagne, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud. La quinzaine d'individus qui forment le Montfaucon Research Center n'arrête pas de se balader, et maintient le contact en s'écrivant des centaines de lettres-collages, surchargées de couleurs et barbouillées de graffiti. Parfois, ils polycopient une lettre et l'envoient à tout le monde, comme une circulaire sans queue ni tête qui parle de l'air du temps. C'est là leur passe-temps favori, mais ils peuvent aussi bien publier des livres, faire des films ou des bandes sonores, lorgner sur le disque ou la vidéo. La création à tout prix ne les obsède pas. Plus que toute autre chose, le goût des voyages, des rencontres et d'un mode de vie nomade qui s'accorde un minimum de possessions matérielles les réunit. « Nous ne sommes pas une fabrique de saucissons ». Ils hésitent beaucoup avant de publier leur premier livre. Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ? Et puis ils se disent qu'ils pourront rencontrer des gens, qu'on leur écrira peut-être. Ils ne se sont pas trompés, ce qui les encourage à récidiver. Joëlle a écrit les deux pages sur la comète et le livre qui va sortir aux Editions de Minuit : ils ne pratiquent pas l'écriture collective, mais reconnaissent dans toutes leurs productions un parfum commun. Ils n'ont ni théorie ni système, mais des théoriciens comme Gilles Deleuze ou Philippe Sollers les ont encouragés ou publiés. « Nous sommes leur pudding : quelque chose de consistant et de solide, qui prouve que ce qu'ils ont conçu existe bel et bien. » Avec leurs textes éclatés où le dessin vient bousculer l'écriture et leur passion pour tous les moyens d'expression, ils entendent bien inventer une nouvelle culture. Pas une rupture avec l'ancienne : plutôt la récupération en capharnaüm de tout ce qui leur plaît depuis l'antiquité. Ils aiment Burroughs et Michaux, mais aussi Shakespeare, Goethe et les étiquettes de boîtes de sardines. Jérôme Lindon, qui édita il y a vingt ans le « nouveau roman », se lance à nouveau dans une drôle d'aventure en publiant ces feuillets anarchiques. Peut-être vont-ils revigorer cette vieille écriture un peu trop fatiguée. Les visionnaires de la rue de Montfaucon ont déjà la tête ailleurs. Ils partent à la campagne réaliser une bande sonore pour la radio, puis après avoir raccolé leurs compagnons au Canada et aux Etats-Unis, en Amérique latine, avec quelques films en projets, un séjour chez des Indiens au Pérou, et des lettres à la tonne sur toutes les lignes postales.

Albert Le Duc.

---

découpez ou recopiez ce bon:

et envoyez le-au Montfaucon Research Center
6, rue de Montfaucon - 75006 Paris

M .....
Adresse .....
.....

☐ désire retirer au Montfaucon R.C.
☐ désire recevoir par poste

Un exemplaire de ABSOLUMENT NECESSAIRE de Joëlle de la Casinière au prix spécial de 35 F

Ci-joint un chèque bancaire, chèque ou virement postal (à l'ordre de M. Bonnemaison compte n° 4119-041718, BICS, 227 Bld Saint-Germain, 75007 Paris) augmenté de 3 F (port simple) - 4,50 F (port recommandé) pour les frais d'expédition.

(date et signature)

tout lecteur d'ACTUEL peut souscrire (avant le 31 décembre, date de sa mise en vente) au LIVRE dessiné récité éclaté écrit par joëlle de la Casinière

ABSOLUMENT NECESSAIRE

prix spécial pour la durée de la souscription: 35 frs. au lieu de 50.

vous pouvez consulter un exemplaire et souscrire au:

MONTFAUCON RESEARCH CENTER
6 rue de Montfaucon
75006 - Paris

tous les après-midis de 15 à 20 H.

BLANCHE-NEIGE

Un ciel d'automne en noir et blanc, un ciel un peu muet, et la longue plaine grise du Middle-West. L'express New York-Los Angeles n'en finit pas d'égrener des gares de province déjà vieilles, partout dans la campagne, saletés rouges et sombres. Décollant le nez de la vitre froide, un jeune homme de vingt-cinq ans, moustache cirée et complet sobre de bon goût, se tourne vers sa compagne :

« Le salaud, j'avais confiance en lui. Il m'a bien possédé, le fumier !

— Le fumier ?

— La ferme !

— Le fumier de quelle ferme ? »

Boudeur et buté, l'homme tire une feuille de bristol blanc de sa petite serviette, affute une mine vengeresse et couvre le papier d'une portée d'animaux hybrides : chatons-rats et lapins-mésanges. « Tu es le plus fort, lui dit sa plume sauvage, et il te reste de bons amis à Hollywood ». Et derrière sa fourrure la femme se met à ressembler à un Mické.

Fier de sa vision, le dessinateur habile se dit en lui-même, au large des Rocheuses : « Mortimer, tu es née, souris géniale. Nous allons ruer des quatre fers ! ».

« Mortimer ? ça n'est pas un nom de rongeur, dit la femme. Si nous l'appelions Mické ? ».

« Va pour Mickey », répond l'homme.

Et Walt Disney inventa la souris de réglisse aux oreilles de moulins qui fit tourner bien des petits et bien des grands.

Mais pourquoi diable Walt Disney était-il en colère ? Walt était hors de ses habitudes parce qu'un an plus tôt, en 1926 (et nous plaçons habilement une date pour situer notre décor), un distributeur new-yorkais nommé Charles Mintz s'était entendu avec lui, alors directeur d'un petit studio d'animation à Hollywood. Et que lui avait donc promis le perfide Charlie Mintz ? Tout simplement l'exclusivité d'une série à succès, **Les aventures d'Oswald le lapin.** La silhouette du lapin fut croquée par le tumultueux Walt qui, bien jeune encore, n'avait pas été jusqu'à déchiffrer totalement les clauses du contrat qui le liait à Charles Mintz. S'il avait été plus attentif, il aurait lu qu'Oswald lui appartenait de droit : on respectait le dessinateur mais le nom et l'âme du personnage lui échappaient. Et ne voilà-t-il pas que l'ignoble Charles Mintz avait prétendu hier matin lui réduire ses dividendes ! C'en était trop. Et Walt prit le premier train, où nous le retrouvons.

Il en descend. Il se précipite chez son bon vieux copain Ub Iwerks, carnet de croquis en main. « Pas mal, ce Mické, lui dit Ub. Mais ce n'est pas encore ça. Laisse-moi faire. » Et Walt Disney laisse faire. Il regarde Iwerks miraculer son Mické d'un radieux coup de pinceau : la souris attrape une rondeur au ventre, ses oreilles se lèvent comme des assiettes, ses membres s'étirent comme des tuyaux d'arrosage, sa culotte flotte et ses gants enflent.

La Providence, une bonne et nouvelle copine de Walt, veut que le 23 octobre

ÉTAIT SALE

de cette même année, les frères Warner lancent sur tous les écrans **The jazz singer,** le premier film parlant. Disney s'éclaire : un Mické bavard ! une souris qui chante et qui swingue. On arrête tout. Les deux projets en cours sont remis à une date ultérieure, Iwerks est attaché à sa table à dessin, obsédé par la bouche de Mické et par le bruit des portes qu'il claque aux nez d'Oswald, de Félix le Chat et autres Crazy Cat. Et Disney repart bientôt pour New York avec **Steamboat Willie** dans sa valise. A New York, il loue un orchestre symphonique de ses derniers sous. Mais il est tellement maniaque que les musiciens le laissent tout seul avec son Mické muet. Il s'acharne, câble en Californie, soutire cinq mille dollars à son frère Roy, repart de zéro. **Steamboat Willie** parle enfin le 18 novembre 1928 dans les cinémas américains.

Le succès est énorme. Le nom de Walt Disney grossit à l'égal de son portefeuille. « C'est bien fait ! », le surprit-on à murmurer. Savez-vous pourquoi on le surprit à murmurer : « c'est bien fait ! » ? Pour cela, il nous faut retourner en 1909, dans le Missouri.

Il était une fois un paysan pauvre mais courageux qui labourait durement son champ. Et ses deux petits enfants batifolaient dans les halliers, derrière la masure, modeste et bien tenue par une paysanne pauvre mais courageuse, leur mère. Et puis l'agriculture se mit à ne plus pouvoir nourrir son homme, et encore moins sa femme et ses enfants, les deux petits garçons, Walt et Roy. Alors M. Disney traîna toute sa famille à Kansas-City où une vie nouvelle allait commencer.

A Kansas-City, M. Disney devient distributeur du journal local, le **Star.** Son personnel ? Walt et Roy, qui se retrouvent chaque matin à 3 heures 30 avec une pile de journaux sur les bras. Et Walt souffrit ! souffrit ! Il souffrit comme seul il pouvait souffrir. Il souffrit tellement que sa maman, touchée de ce qu'il souffrait tant, l'emmena au cinéma voir les vamps gonfler leurs lèvres comme des carpes. C'était beau. C'était Blanche-Neige.

Paysan malheureux, Elias Disney père fut un distributeur malchanceux. Il dut émigrer à Chicago, où les bandits font la loi. On mit Walt au lycée. Il s'y tailla une réputation de dessinateur de fanzine. En 1917, cantonné à Neufchâteau (France), le soldat Disney Walt fait hurler de rire les chambrées avec la caricature du sergent-chef.

A nouveau civil, sur la foi d'une petite annonce et pour quarante dollars par semaine, Walt Disney rentre à la Kansas-City Glide Company. Nous sommes à la belle époque du dessin animé américain. On créait pour le plaisir, sans se soucier d'intrigue. C'était à la fois inégal, gratuit et très dispendieux. Quatre ans plus tard Walt s'installe à son compte, avec son frère et quelques copains, dans un garage de Los Angeles. A quelques miles de là, les collines de Santa Monica voient germer Hollywood.

Mické a trouvé son gruyère : le goût du jour. Dans **Crazy Plane** il joue à Lindbergh. Dans **Gallopin'Gaucho** il singe Douglas Fairbanks. Ajoutez-y un brin de malice chaplinesque, remplacez le muscle par la galanterie et vous obtenez un héros, souris ou pas souris. Comme Robin des Bois — qui fait jouir le spectateur —, Mické n'est pas très moral, et la brimade incessante l'a rendu cruel. Voyez-le transformer le basset Trotty en ressort à hélice ! Et il semble s'amuser, Mické, sourd aux cris déchirants qu'on devine surgir de la gueule douloureuse du chien. Asocial aussi : le notaire Chicaneau est un escroc, le shériff un con, la Vache Clarabelle et le Cheval Dussabot des crétins heureux. Mais les parents sont là, qui grognent, et Disney corrige son tir, assagit le pirate, peuple son univers de saints et saintes nitouches. Et l'on se presse aux guichets, le produit se vend, se répand en France, en Italie, au Japon, bientôt en U.R.S.S. Puis la crise survient. Crise économique mondiale, crise aux studios, crise avec Iwerks, le parrain de Mické. Disney en appelle une seconde fois à la Providence, et la Providence accourt : en 1932, le technicolor est au point. Mické aura des gants jaunes et les feuilles seront vertes. L'époque est grise. Disney y déverse ses réconforts, ses féeries, ses déluges de rose, de bleu et de vert. On n'exorcise pas seulement le démon de la crise, on le combat : Albert Hurter invente **Les trois Petits Cochons.** Le Grand Méchant Loup, c'est la famine, le chômage, la misère. Nafnaf et les deux autres, jambons promus Bayard, représentent la ruse, l'optimisme, l'ingéniosité et l'entraide. Cela n'empêche pas quelques laideurs : le méchant loup se déguise en marchand juif, par exemple. Après la guerre, on a heureusement gommé l'épisode.

Plus livide que jamais dans un écrin de fourrure couleur de nuit, Marlène Diétrich s'immobilise dans le hall du Carthay Circle Theater et aperçoit Judy Garland. Charles Laughton sourit niaisement au bras d'Elsa Lanchester. Dans trois jours ce sera Noël, mais Hollywood fête un autre Santa Claus. Il peut pontifier, le père Disney, au milieu de douze minets amidonnés, la première de Blanche-Neige l'installe dans le show-biz. A trente-six ans, il offre au spectacle le premier long-métrage animé, un cadeau d'un million et demi de dollars qui lui rapportera encore plus. C'est d'ailleurs pour çà qu'il s'est lancé dans l'entreprise, pour le blé, et il mérite d'en gagner parce qu'à l'époque ses inventions faisaient ricaner de suspicion les autres réalisateurs. Les dividendes des gadgets à son nom (montres, cuillères, poupées, lampes de chevet, brosses à dents et marmelade) passent le cap des cinq millions de dollars annuels. Il affronte la célébrité avec assez d'habileté bonasse pour ne pas choquer son public de braves gens : « La célébrité, ça me plaît bien, ça me permet d'avoir des places réservées dans les tribunes pour les matches de foot. ». La couleur n'a pas encore figé le dessin dans la mélasse. La sophistication cependant affadit le trait. Les sentiments du jeune Mickey — angoisse, bonheur, surprise — le corps entier les exprimait, silhouette bondissante, forte comme une caricature. Dès 1935, les dizaines de graphistes robotisés de l'Entreprise se contentent d'une subtile modification dans la grimace, d'un imperceptible fléchissement du genou, pour peindre une humeur et poser l'atmosphère. Eisenstein — il avait beaucoup bu ce jour-là — affirme que Mickey Mouse constitue la plus originale contribution américaine à la culture. Mieux informé, un critique du **New York Time Magazine** écrira : « L'une des plus désastreuses influences culturelles qui ait jamais atteint l'Amérique fut le Mickey Mouse de Walt Disney, cet idiot optimiste ».

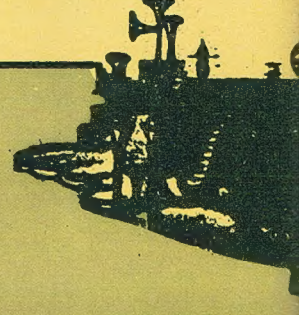
1941. Guerre en Europe. De Mexico à Buenos-Aires, les capitales exotiques s'abandonnent à la liesse. D'immenses chromos sur contreplaqué tapissent les façades des buildings, des majuscules de lumière courent aux frontons des Kursaal : **Bienvenido Disney !** Oui, ce vieux Walt fait dans la diplomatie, et pour du fric. Alarmé par la fermeture des marchés européens du cinéma, le secrétaire d'Etat Nelson Rockfeller a commandé à Disney une tournée de propagande au Brésil. « De l'enthousiasme, mon vieux, les contrats en dépendent — O.K. je reviens avec quatre films. Ce sera deux cent mille dollars. » Il faut ce qu'il faut, d'autant que la marine du Pacifique campe dans les studios, par ailleurs hypothéqués. Normal : Walt Disney participe à l'effort de guerre. Des courts métrages pour officiers : **La victoire vient des airs**, ou Comment raser une ville, en dessins animés. La ménagerie loue ensuite ses services au ministère des Finances pour le lancement d'un emprunt. Donald fait des cauchemars : travailleur forcé dans une fabrique allemande de munitions.

1950. Le tournant. L'Organisation. Disneyland en chantier. Dans les immenses studios de Burbank, une règle : du boss au graisseur de ventilateurs, interpellation exclusive par le prénom. « Hey Bob — Hello Walt. » Tellement plus sympa. Un gosse demande à Disney : « C'est toi qui dessines Mickey ? — Non, je ne dessine plus. — Alors, les blagues, c'est ton idée ? — Non, non — ? — Je vole tel l'abeille d'atelier en atelier, butinant le pollen et stimulant l'effort de chacun ». Il assume parfaitement, c'est même lui qui raconte l'histoire. Parfois gêné : quand les chasseurs d'autographes lui demandent un petit Pluto, ou Donald, qu'il est bien incapable de reproduire. Consciencieux, il va se faire enseigner le coup de crayon par ses subordonnés. Couloirs lisses, portes vitrées, l'aménagement de Burbank a été copié sur celui de la clinique d'en face, une supputation de Roy : « Des fois que nos actions baissent et qu'eux veuillent s'agrandir, on pourra toujours leur refiler la camelote ».

De l'usine Disney se déverse un flot ininterrompu de films qui colonisent toutes les bonnes recettes du spectacle « tous publics » : le film d'aventures gentillet, la comédie musicale féerique (**Mary Poppins**), le documentaire (**Désert vivant**), le grand spectacle (**Vingt mille lieues sous les mers**) et les films d'animaux, source inépuisable des attendrissements familiaux et dominicaux. Reste le grand fleuve sirupeux et sublime des long-métrages animés : **Cendrillon, Peter Pan, Pinocchio, Bambi, la Belle au Bois dormant,** chefs-d'œuvre du kitsch, délicieusement niais, le trait acidulé jusqu'au délire baroque. Dans sa meilleure forme, l'usine Disney confectionne un adorable surréalisme de carton-pâte, celui de **Fantasia** et d'**Alice au pays des Merveilles** : ceux qui ont revu ces films récemment en sont restés béats de jubilation. Chaos cosmique et grouillement reptilien traversent les fresques blafardes du **Sacre du Printemps**, qui ne s'apaise qu'après la régression de toute vie dans l'ordre aquatique. Pinocchio prend son pied dans le ventre femelle d'une baleine, il barbote dans un suc éternel et opaque. Du grand-guignol sardonique soulève les mille-feuilles de Blanche-Neige. L'apocalypse de **Nuit sur le Mont Chauve** résonne comme l'orgue de Lovecraft. Bizarre et superbe.

Par la suite, une certaine médiocrité dans la routine s'installe, les ratés se font plus nombreux, le dernier en date, les **Aristochats,** est aussi le plus calamiteux. Tout de même, l'entreprise sait choisir les meilleurs dessinateurs, ses films ont grâce à eux toujours de beaux morceaux de bravoure. Mais elle ne retient pas longtemps ses meilleures recrues : **Ralph Bakshi** travaille quelques années chez Disney avant de s'attaquer à **Fritz the cat** et d'entamer une carrière de nouveau Disney des générations délurées.

Sous les yeux attendris mais comptables de Walt Disney, les bulldozers bâtissent un rêve, **Disneyland,** l'innovation sans retenue, le gag technologique, la perfection dans le concret. Un gigantesque studio où les décors ont plus qu'une façade de plâtre, où le rêve se répercute en dédale. Squelettes, dinosaures, plongées dans les ténèbres, le périple de la Maison Hantée se déroule comme un film, un wagonnet remplace la caméra. Disneyland, géniale organisation de la passivité bienheureuse, en fait l'inscription du cinéma dans le matériau et les trois dimensions. Démagogique toujours et toujours sans honte : de l'environnement pour tous les trips. Main Street, la nostalgie, la province de la Belle Epoque. Tommorowland, le progrès sans blessure. Les Pirates des Caraïbes, l'exotisme. Vingt Mille Lieues sous les Mers, la peur de l'inconnu. L'enceinte du parc divise le monde : à l'entrée les flics filtrent les voyous et refoulent les chevelus : à l'in-



térieur, on repique huit cent mille fleurs chaque année plutôt que planter des écriteaux d'interdiction. Cinquante millions de visiteurs en dix ans.

Walt Disney World, en Floride, double Disneyland en 1971. La plus grosse commande privée dans le bâtiment jamais passée aux Etats-Unis. Protecteur de la nature, Disney essayait, peu avant sa mort, de mettre la main sur Mineral King, des sapins et des pics somptueux au milieu des Parcs Nationaux des Rocheuses, pour y installer une super-station de ski.

Un matin du printemps dernier, David Marlow, journaliste de la Côte Est, parcourait du pouce les petites annonces du **Publishers Weekly** : « Importante compagnie d'animation cherche rédacteur. » Eh eh ! Trois jours plus tard, au bar d'un palace, Marlow trinquait avec Frank Paris, un des patrons de l'Organisation Disney. Le début d'une aventure, la découverte de l'héritage Mickey Mouse six ans après la mort du Boss. Son boulot : rassembler des scénarios. Critères : bon goût, pas de sexe, pas de politique, pas de lien avec le réel. Honnêtement, Marlow ingurgite cinquante-quatre films en quatre semaines. Il en retire une compréhension bienveillante pour la recette Disney, plus une haine féroce des enfants, des petites bêtes et des autos qui volent. Au bout de trois mois, il remettait à Frank Paris le produit de son labeur. L'autre en fit trois petits tas : « trop infantile » — « trop adulte » — « trop polémique ». Marlow viré : « L'organisation Disney a cessé depuis longtemps de dépendre de la chance. Chaque parcelle de la mine d'or est sagement exploitée avec un esprit froid et un œil acéré fixé sur les marges de profit. Même les films qui font un bide au box office sont découpés en segments qui repassent dans le show Disney hebdomadaire à la télé... Mais Walt est mort, et tout ce que l'Organisation trouve à répéter c'est : « Qu'est-ce qu'IL ferait à notre place ».

Walt est mort. Puis Iwerks. Wart Kimbler, pousse doucement sa retraite dans sa villa de San Gabriel, encombre son parc d'une stupide collection de locomotives grandeur nature. A Burbank, le mois dernier, les studios d'enregistrement étaient complètement vides, vide la salle de montage. La machine multiplane — pour la profondeur des décors — dort : trop coûteuse à utiliser. Les séries ne sont plus dessinées en vingt-quatre images/secondes, mais en douze, on photographie chaque plan deux fois. Les animateurs s'organisent une petite projection de **Pinocchio** pour le pied, et ressortent le dos flasque. Ah là là, le bon temps, toi comme moi, vieux Charlie, on mégote dans le radotage. Encore trois ans comme ça et plus de baraque.

C'est évident : les talents, désormais, font un détour dès qu'ils aperçoivent le galurin de Dingo. Bakhsi, Mitchell et Case, et Mac Laren, le Canadien flétri par qui jurent tous les animateurs de l'Ouest. Tous ceux-là bariolent, sarcasment et ne gomment pas les bavures. Ouais, Disney, c'était ton droit de soupirer après ta maman, oubliée à Kansas-City, et Disneyland nous fait plaisir aussi, mais le fric et le State Department t'ont complètement coincé, tu ne demandais que ça. Tu disais : « Il y a assez de cynisme et de laideur dans le monde pour que je n'en rajoute pas. » Alors regarde : 350 000 exemplaires du **Journal de Mickey**, imprimé en Belgique, franchissent chaque semaine la frontière belge, inondent les salons de coiffure et les antichambres de dentiste, des éditoriaux morveux d'Onc Léon, des exploits policiers de Dingo, d'astuces scoutes et de doubles planches couleur sur le porte-avions Clémenceau. Groupe de presse Edifrance, capital garanti 100 % Hachette, **Confidences** et **Lectures pour tous** à son florilège. Maintenant, si ça t'embêtes de sortir douze francs pour revoir **Blanche-Neige** au Gaumont, entre en passant chez l'épicier, tu trouveras les décalcomanies du film au fond des boîtes de **Vache qui rit.**

Léon Mercadet.

actuel

PUBLIE LA TRADUCTION FRANÇAISE DES

FABULEUSES AVENTURES DES

FREAK BROTHERS

80 PAGES DE BANDES DESSINÉES 6 FRANCS Nº HORS SÉRIE, CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET FRANCO DE PORT À ACTUEL : 2 IMPASSE LEBOUIS 75014

N'OUBLIEZ PAS, ACTUEL À DÉJA TRADUIT ET PUBLIÉ HEAD.COMIX DE CRUMB 96 PAGES 5 FRANCS LES PLUS BELLES HISTOIRES DE Mr NATURAL, FLAKEY FOOUNT, ANGEL FOOD MC SPADE, ET LES PRINCIPALES AVENTURES DE FRITZ LE CHAT DE CRUMB 64 PAGES 3 FRANCS. FRANCO DE PORT AU JOURNAL. LES LIBRAIRIES PEUVENT NOUS PASSER LES COMMANDES.